

SERGE

BRUSSOLO



Armés et
dangereux

le Club des Masques



Serge Brussolo

Armés et dangereux



LE MASQUE

PROLOGUE

Le chien gris sortit du bungalow. C'était une vieille bête au museau blanchi par l'âge, et qui boitait bas. On aurait vainement essayé de déterminer sa race. Jadis il avait été un fier chien de garde toujours en éveil, prompt à détecter les intrus et à montrer les crocs, aujourd'hui ce n'était plus qu'une outre sur pattes. Une outre de cuir mangée par la pelade, et qui sentait mauvais. Il fit quelques pas hésitants sur la pelouse en friche, devant la haute maison dont le fronton de pierre disparaissait sous le chanvre des lianes et les ramifications des plantes grimpantes. Tout autour de la bâtisse, le jardin s'était peu à peu changé en une jungle épaisse avalant balustrades et statues.

L'animal gémit. Chaque fois qu'il regardait la résidence en ruines, la peur le saisissait. Une peur qui lui dressait le poil sur l'échine. Cinquante ans auparavant, la maison était lentement sortie de terre, majestueuse. Ç'avait été un monument de blancheur dans l'écran végétal de cette oasis plantée à la lisière du désert Mojave. Une maison à colonnades et fronton, à la manière des demeures du Vieux Sud, presque un petit château.

Bien sûr, le chien n'en savait rien, il ne faisait que flairer les odeurs que le temps n'avait pas réussi à effacer. L'une d'elles surtout, qu'on ne pouvait confondre avec aucune autre : celle de la mort... De la mort violente. Elle était là, dans les murs, dans les pierres, et rien jamais ne la balayerait, ni les vents de sable soufflant du désert, ni les tornades qui parfois traversaient les terres en arrachant tout sur leur passage.

Le chien remonta en claudiquant l'allée envahie par les hautes herbes. L'odeur lui faisait peur mais l'attirait, tout à la fois, et il ne pouvait s'empêcher de pousser son exploration jusqu'aux premières marches du grand escalier de marbre blanc.

Le lierre avait envahi la façade, recouvrant même les fenêtres qu'on n'ouvrait plus, et la maison était comme aveuglée par cet

entrelacs végétal. Sur les pelouses, ou du moins ce qui en tenait lieu, de vieilles bétonneuses achevaient de se désagréger, complètement dévorées par la rouille. Des outils traînaient, çà et là, presque enfouis dans le sol ou prisonniers des herbes folles. Seule la porte du rez-de-chaussée avait été dégagée du filet de lianes tombant du toit.

Le chien s'immobilisa, la truffe levée, humant les relents de moisissure qui s'échappaient du hall plongé dans les ténèbres.

C'était là que la chose était arrivée. L'événement... *La tragédie*... Il sentait la colère des hommes dans les pierres, la colère et la peur. La rage... et le désir de tuer.

C'était là... Ça ne s'en irait jamais.

Escaladant péniblement les marches couvertes de mousse, il se hissa sur le perron et s'engagea dans le hall. Il se risquait rarement aussi loin, mais ce matin l'odeur était plus forte que les autres jours, comme ravivée. Dès qu'il fut dans le vestibule, il promena son nez au ras du sol, sur les dalles de pierre abîmées, jusqu'à ce qu'il arrive à la hauteur des taches sombres souillant le pavage.

Des flaques, des flaques noires, qui avaient taché la pierre de manière indélébile, quarante-six ans plus tôt, bien avant sa naissance. Des flaques de sang. Beaucoup de sang.

L'animal tremblait sur ses vieilles pattes aux ongles usés.

Il y avait l'odeur d'un homme, et celle d'une femme.

Ils étaient morts dans de grandes souffrances, et tout leur sang s'était échappé de leur corps par d'innombrables blessures.

Il y avait beaucoup de peur et de haine à cet endroit précis. Le sang avait séché, imprégnant la pierre comme de l'encre brune, presque noire, mais la souffrance et la terreur étaient restées. Le chien les flairait sans peine. L'odeur du sang des bêtes l'excitait, mais celle du sang des hommes le terrifiait. Et toute la maison empestait la mort, le carnage. Il était trop vieux, maintenant, pour vivre en permanence dans l'inquiétude mais il savait aussi que son maître ne déménagerait pas ; alors, matin après matin, il essayait d'appriivoiser la peur qui fermentait en lui dès que son regard se posait sur la maison. Il doutait d'y parvenir un jour.

— Captain ! cria une voix éraillée dans le jardin. Qu'est-ce que tu fais ? Sors de là !

Captain, c'était son nom, et il devait y répondre. C'était comme ça qu'on faisait quand on était un vieux chien aux reins bloqués par les rhumatismes : quand on entendait son nom, on se dépêchait d'accourir. Du moins, on essayait...

Se détournant des taches de sang, il sortit du hall et descendit malhabilement les marches du grand escalier. Chaque secousse le faisait gémir. L'ombre de la maison pesait sur lui, énorme, grosse boîte pleine de peur et de haine.

— Captain, dit encore la voix du vieil homme debout sur la pelouse en friche. Tu sais bien que tu ne dois pas entrer dans le musée, tu le sais, non ?

« C'est l'odeur qui m'a appelé... l'odeur de la mort... », aurait dit le chien s'il avait pu parler, mais qu'est-ce que les hommes connaissent aux odeurs, hein ? Et s'il avait ajouté : « Le sang des hommes coulera encore, bientôt... très bientôt », qui l'aurait cru ? Il n'était qu'un vieux chien au poil gris, et les vieux chiens à poil gris n'ont pas à faire de prédictions, surtout lorsqu'elles sont de mauvais augure.

1

Peggy était en train de rêver. Quelque chose avec des revolvers, des impacts de balles, du sang... Une winchester aussi.

Curieusement, elle entendait se briser les vitres dont les carreaux explosaient en une multitude d'éclats alors même que les coups de feu, eux, demeuraient silencieux. Elle voyait les flammes jaunes jaillir des canons, mais elle ne percevait nullement l'écho des détonations. Dans le rêve, il y avait beaucoup d'hommes dressés au coude à coude, la joue écrasée sur la crosse de leur fusil. Ils portaient des chapeaux décolorés et des uniformes de *rangers*. Ainsi serrés les uns contre les autres, ils évoquaient la haie meurtrière d'un interminable peloton d'exécution. Éclairés à contre-jour, ils formaient une armée de silhouettes effrayantes. Ils tiraient, rechargeaient, tiraient encore, en un feu de salve ininterrompu. Les leviers de chargement des winchesters 30/30 claquaient chaque fois qu'on les manipulait. Peggy savait que c'était elle qu'on fusillait ainsi, mais elle ignorait pourquoi. Elle essayait de fuir ; cependant, comme cela arrive souvent dans les rêves, ses pieds refusaient de se décoller du sol. Elle voyait les balles nickelées se rapprocher, au ralenti, tel un essaim d'abeilles de fer. Oui, elles se rapprochaient en miaulant, centimètre par centimètre, comme si l'air au sein duquel elles se déplaçaient était aussi épais que de la *crystal jelly*. Il ne lui restait plus que quelques minutes à vivre, le temps que les projectiles traversent le jardin, entrent par la fenêtre brisée et pénètrent dans sa chair, la blessant mortellement. Elle était terrifiée, car elle savait qu'elle allait avoir terriblement mal. Il y avait tant de balles...

Elle s'éveilla en haletant, le cœur cognant contre les côtes. Et, dès qu'elle eut ouvert les yeux, elle eut la certitude que quelque chose de terrible allait lui arriver aujourd'hui même. Dans un réflexe hérité de l'enfance, elle se ratatina au creux du

lit trempé de sueur et tira le drap moite par-dessus sa tête. Elle détestait les pressentiments. Elle en avait même affreusement peur.

Ce fut la sensation de faim qui la décida à bouger, et l'odeur de tarte aux pommes refroidissant sur le rebord d'une fenêtre. Dans cet immeuble il y avait toujours quelqu'un pour préparer de la tarte aux pommes, Peggy Sue Fairway finissait par y voir un complot ourdi en secret par les ménagères de la maison, dans le seul but de l'acculer au désespoir. Elle hésitait à se lever, redoutant le vertige qui lui ferait tourner la tête dès qu'elle aurait posé le pied sur le plancher. Au début elle avait cru qu'elle s'habituerait aux tiraillements de son estomac, elle avait lu des tas de choses à ce propos dans des revues très informées. Des choses sur la famine et les sécrétions stomacales fabriquées par le corps pour insensibiliser la muqueuse. Elle avait appris de cette manière qu'on finissait, au bout d'un certain temps, par ne plus souffrir, par ne même plus saliver quand une odeur délicieuse venait flatter vos narines. Elle savait aujourd'hui que c'était faux.

Instinctivement, elle toucha son ventre nu sous le drap. Il lui sembla encore plus plat que la veille ; quant à ses côtes, on aurait pu jouer du xylophone dessus. Et dire qu'il y avait des femmes qui payaient pour maigrir ! Il fallait tout de même se lever. Elle n'avait jamais aimé traîner au lit, cela lui donnait l'impression désagréable d'être malade. De plus, la vision du plafond la déprimait. C'était un plafond très haut, qui privait la pièce de toute intimité. Pourquoi avait-on affublé son minable studio d'une telle voûte de cathédrale ? Cela restait pour elle un mystère. Mme Démétrios prétendait qu'on avait découpé en menus morceaux les grands appartements qui constituaient l'immeuble, soixante-dix ans plus tôt, à l'époque du krach boursier de 29. De là provenait cet itinéraire labyrinthique qu'empruntaient parfois les couloirs.

La maison, à première vue, ressemblait à ces *brownstones*, si communs à New York mais peu répandus en ce point de la côte californienne : un pâtre de brique rougeâtre très compact et sans fioritures. Une architecture indigeste sous-tendue par des poutrelles d'acier. De loin, et par temps de brouillard, on

pouvait aisément les prendre pour des pains d'épice trop cuits. Peggy y louait un studio meublé d'une vingtaine de mètres carrés, c'était tout ce que lui permettaient les chèques de plus en plus maigres que lui expédiait son éditeur. Au fur et à mesure que son nom avait disparu des rubriques littéraires, elle avait dû entamer un lent exode vers la périphérie, quittant les beaux quartiers pour s'engager dans le dédale des *slums*, ces empilements de taudis qui faisaient froid dans le dos, et dont les fenêtres du rez-de-chaussée étaient parfois défendues par des grilles de fer rouillées. Peggy se disait souvent que ceux qui habitaient là devaient avoir l'impression de vivre en cage, à l'intérieur d'un zoo. Le 18, Mulovar Street n'appartenait pas à cette catégorie. Bien qu'il fût peuplé de petites gens sans grandes ressources, il y régnait une propreté d'hôpital. Cela tenait à la personnalité de son concierge : Walter Grubb, qui passait ses journées un seau et un balai à la main, astiquant les escaliers et le carrelage du hall. C'était un gros homme au physique de lutteur, et dont les bras faisaient craquer les coutures des chemises, ce qui le condamnait à vivre en tricot de corps. Il fallait le voir, montant la garde sur le perron, une batte de base-ball « Louisville » entre les mains, défiant les voyous de la rue d'un œil de dresseur de chiens. Depuis qu'il était entré en fonction, le 18, Mulovar Street n'avait connu ni viol ni cambriolage, et cela commençait à se savoir aux environs. De nombreuses femmes seules s'y étaient installées. Des retraitées, des veuves, mais aussi des mères célibataires qui aspiraient à la sécurité. En raison du manque de commodités, les loyers n'étaient pas très élevés. Les appartements biscornus ne possédaient pas l'air conditionné, seulement de gros ventilateurs à pales de bois vissés au plafond, et qui tournaient avec autant de discrétion qu'une hélice de Forteresse volante. Il n'y avait qu'une salle de bains collective par étage, ce qui posait de gros problèmes de cohabitation, surtout le matin, quand ces dames décidaient de se doucher à la même heure. Les téléviseurs noir et blanc, fournis avec le mobilier, se présentaient, eux, sous l'aspect de gros buffets de bois sombre percés d'un écran ridiculement petit. Ils ne captaient que quatre chaînes, et dès que le *smog* envahissait l'atmosphère, leur image

disparaissait sous les flocons de neige. En dépit de ces menus inconvénients, le 18, Mulovar Street restait une résidence enviée dans un quartier où l'on mettait chaque nuit le feu aux poubelles, et où les bandes d'adolescents s'affrontaient d'un bout à l'autre de la rue au moyen d'armes à feu de leur invention qui leur explosaient au visage ou leur arrachaient parfois la main.

Peggy savait qu'elle n'aurait pas dû se plaindre. Bien que crevant de faim, elle jouissait encore du plus grand luxe qu'on pût s'offrir dans cette partie de la ville : la sécurité. Cependant, Walter Grubb lui faisait peur. Jamais elle n'avait pu s'habituer à ce gros homme au physique de sumotori, et dont la tête paraissait minuscule en regard de ce corps caparaçonné de graisse et de muscles.

— Il a des yeux de homard, disait-elle à ceux qui s'étonnaient de sa répulsion. Personne n'a envie d'être espionné par un homard, vous ne croyez pas ?

On riait, on s'étonnait une fois de plus de son excès d'imagination. Ah ! C'étaient bien là des réflexions d'auteur de romans policiers ! Peggy faisait la grimace, elle se sentait si peu romancière depuis quatre ans...

Ses voisines de palier n'appréciaient guère ses critiques, car Walter Grubb était considéré comme un sauveur dans l'enceinte de l'immeuble. Les vieilles dames applaudissaient à son souci de propreté, répétant dix fois par jour « qu'on aurait pu manger par terre », et c'était vrai que le carrelage luisait comme un miroir, c'était vrai également que l'escalier embaumait la cire d'abeille. Les mamies, chaque fois qu'elles cuisaient un gâteau, n'oubliaient pas d'en porter une part au gardien. Quand elles mitonnaient un *irish stew*, elles prélevaient sur la marmite une assiettée qui constituait le tribut de Walter Grubb, l'homme à la batte de base-ball. Le gardien les remerciait sans excès, comme si ces offrandes lui étaient dues, et sa morgue agaçait Peggy.

Les retraitées, elles, trouvaient cette réserve bienvenue.

— Il sait se tenir à sa place, c'est tout, observait Cécila Goosebridge, une ancienne fonctionnaire de l'IRS dont le dentier avait coûté une fortune à son fils, représentant en aspirateurs.

Aucune des vieilles dames n'aurait aimé un gardien trop familial. Elles appréciaient Grubb – disaient-elles – parce qu'il écoutait beaucoup les autres et parlait peu de lui-même. C'était vrai, Peggy avait elle aussi remarqué que le gardien subissait les radotages des commères avec une philosophie et une endurance que seule la pratique acharnée du zen peut vous apporter. Il était vrai, également, que Grubb ne cherchait pas à flirter avec les femmes célibataires du lieu, et ne proférait aucune de ces plaisanteries douteuses qui constituent habituellement le répertoire des portiers ; pourtant, Peggy ne s'était jamais sentie à l'aise en sa présence, et depuis longtemps déjà, elle avait envie de quitter la maison. Cela tenait peut-être à l'illusion qu'elle avait que Grubb la regardait davantage que les autres locataires... Souvent, quand elle montait les escaliers et qu'il se tenait dans le hall, elle sentait l'œil du gros homme se poser entre ses omoplates comme un vilain papillon noir, et elle avait envie de secouer les épaules pour le forcer à s'envoler.

Mais sans doute imaginait-elle tout cela ? Elle avait toujours été portée aux excès inventifs, son éditeur le lui avait plus d'une fois reproché à l'époque où elle était encore une jeune romancière pleine d'avenir.

L'odeur de la tarte aux pommes devenait insupportable. Peggy décida de se lever. Entortillée dans son drap, elle clopina jusqu'au miroir pour découvrir sa tête du matin. Elle avait un visage aux pommettes marquées, presque slaves, et une grande bouche gourmande au sourire maladroit. Une crinière jaune paille auréolait cette figure d'une pâleur laiteuse que ne piquetait aucune tache de rousseur, et qui paraissait depuis toujours hésiter entre l'éclat de rire nerveux et le sanglot. Une crinière de cheveux drus, dont elle n'avait jamais su quoi faire. D'ailleurs, comme elle le répétait à ses rares amis, on lui avait livré ce corps sans mode d'emploi, et, au cours des trente années qui venaient de s'écouler, elle avait été bien embarrassée d'y habiter. En dépit de cela, elle était jolie pour qui savait la regarder. Avec quelque chose de frémissant et de douloureux. Une grâce un peu à vif, comme ses lèvres qu'elle mordillait sans cesse, à son insu. Quatre ans plus tôt, elle avait été potelée, « moelleuse », tapissée de rondeurs à la Marilyn Monroe, mais

la misère y avait mis bon ordre, la débarrassant des quelques petits kilos qu'elle avait en trop, telles ces stars des années cinquante qu'on trouvait à l'époque si « sexy », et qu'on jugerait aujourd'hui en état de « pré-obésité ».

Il lui sembla qu'elle avait encore maigri, c'était inévitable avec le régime forcé que lui imposaient ses ressources. Si elle voulait survivre avec la mince allocation mensuelle que lui octroyait son éditeur, elle devait rogner sur la moindre dépense. Le plus souvent elle se nourrissait de toasts tartinés de margarine et de café largement étendu d'eau. La plus grande partie de sa mensualité était dévorée par le loyer du studio. Pour les livres, dont elle faisait une grande consommation, elle se fournissait désormais à la bibliothèque municipale, usant les cartes de lecture à une vitesse phénoménale. Ses vêtements les moins râpés dataient de quatre ans, et lorsqu'elle surprenait son reflet dans la vitrine d'un magasin, elle se trouvait l'allure d'une Annie Hall attardée. La mode *grunge* qui se profilait à l'horizon, avec son assemblage de hardes savamment déchirées, allait sûrement lui rendre service, bien qu'elle fût un peu âgée pour ce genre d'extravagances.

Elle se détourna du miroir, passa un peignoir d'éponge volé dans un grand hôtel, du temps de sa brève splendeur, et jeta un regard par la fenêtre. Une voiture de patrouille barrait la rue, une centaine de mètres en amont, le gyrophare allumé. Des flics entouraient un homme à terre, un de plus. Ce ne serait sans doute pas le dernier de la journée. Ce pouvait être n'importe qui : un dealer poignardé, un gamin de 13 ans appartenant à un gang, une assistante sociale battue à mort... Peggy remonta le col du peignoir sur sa nuque et sortit dans le couloir pour se rendre à la salle de bains collective de l'étage. À cette heure tardive personne ne l'utilisait, mais il n'y avait plus guère d'eau chaude dans le ballon. En refermant sa porte, elle songea qu'ailleurs, dans un autre immeuble, une fille n'aurait jamais osé quitter son logement à moitié nue pour aller prendre une douche au bout de cet interminable corridor, si propice aux agressions.

« Ce confort, pensa-t-elle, tu le dois à ce bon Monsieur Grubb dont tu dis tant de mal. As-tu conscience de ton ingratitude ? Hein ? »

Mais elle n'arrivait pas à se sentir coupable. Lorsqu'elle ouvrit la porte des sanitaires, des taches brunes s'égaillèrent sur le carrelage, fuyant en tous sens à la vitesse de l'éclair. Des cafards. Bien qu'astiqué de fond en comble, l'immeuble en grouillait, c'était la plaie de tous les vieux bâtiments du quartier. Peggy avait remarqué que les insectes avaient exactement la même couleur que la pierre brune des murs, comme s'ils avaient développé une technique de camouflage propre aux *Brownstones* des années trente. Ce n'était qu'une coïncidence, bien sûr, mais l'idée la séduisait, et il était également vrai qu'une fois immobilisés sur la brique les cafards devenaient étatement invisibles.

À la différence de beaucoup de ses congénères, elle ne devenait pas hystérique quand les bestioles entreprenaient leur balade zigzagante sur les murs de sa chambre. Au début, elle avait acheté un insecticide en pulvérisateur, mais, au fil des mois, le coût de ce produit était peu à peu devenu prohibitif, si bien qu'elle avait décidé d'affronter l'infestation avec philosophie. Il n'y avait que la nuit que les allées et venues des bêtes la gênaient vraiment, car, en l'absence d'air conditionné, elle dormait nue, et il lui était désagréable d'imaginer que les insectes puissent mettre son sommeil à profit pour se promener sur sa peau. N'ignorant pas que les blattes détestent la lumière, elle laissait la lampe de chevet allumée et se retranchait au centre de ce halo protecteur, le drap remonté jusqu'au menton.

La vermine lui faisait horreur, mais elle s'efforçait de juguler son dégoût lorsque les petites taches brunes sortaient des plinthes et des fissures du plancher pour se mettre à escalader le papier peint. Mme Démétrios, sa voisine, prétendait quant à elle ne pas être incommodée par l'invasion.

— C'est grâce à Tooty, mon chat, expliquait-elle. Il les mange, voyez-vous ? C'est un sacré chasseur, et toute la journée il monte la garde au pied de l'évier. Dès qu'il aperçoit l'une de ces petites saletés en train de courir sur le carrelage, il l'écrase d'un coup de patte, et la dévore. Quand je suis arrivée ici, il en

avalait des douzaines par jour, maintenant c'est fini. Les bestioles ont dû se passer le mot, elles ne viennent plus chez moi. Et Tooty s'ennuie.

En fait, Peggy avait appris de Mme Shonacker que la veuve Démétrios prêtait son chat à ses amies, pour qu'il puisse exercer chez elles sa légendaire férocité. On la remerciait en lui offrant ces pâtisseries grecques huileuses et sucrées dont elle était si gourmande.

Peggy aurait bien demandé à Mme Démétrios de lui prêter Tooty, le premier chat insecticide dont elle avait jamais entendu parler, mais elle n'avait pas assez d'argent pour acheter les douceurs censées rétribuer le travail du félin. De plus, la veuve ne l'aimait guère.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? lui avait-elle demandé à plusieurs reprises. Je ne vous vois jamais partir le matin. Vous êtes au chômage ?

— Je suis romancière, avait répondu Peggy. J'écris des livres...

— Oh ! Des livres..., avait grogné la veuve en plissant le nez. Ça ne sert plus à grand-chose depuis qu'on a inventé la télévision. Et vous en vivez ?

« Non, avait failli grogner Peggy. J'en crève. »

Depuis ce jour, Mme Démétrios ne lui avait plus adressé la parole qu'avec condescendance, et Peggy doutait qu'elle jugeât une romancière en quasi-chômage digne des talents de Tooty le tueur.

Les cafards étaient donc les véritables maîtres des lieux. Minuscules, ils mettaient en échec la formidable puissance musculaire de Walter Grubb.

Peggy vérifia que le loquet était bien poussé, puis se dépouilla de son peignoir. Dans ce bâtiment presque entièrement peuplé de femmes, on en venait à oublier les précautions les plus élémentaires. Une atmosphère de pensionnat s'installait. Un pensionnat rempli de vieilles petites filles. On papotait longuement sur les paliers qu'avaient peu à peu envahis les plantes vertes. Sortir dans la rue était désormais trop dangereux pour ces vieilles femmes qui, jadis, avaient passé leurs après-midi dans les squares à regarder jouer les

enfants. Aujourd'hui, les squares appartenait aux bandes de voyous, aux dealers, et, dans les allées, on marchait sur les seringues usagées. Les vieilles dames du 18, Mulovar Street avaient donc décidé de ne plus dépasser les limites de l'immeuble. Elles se promenaient dans les escaliers, tiraient une chaise sur un palier pour discuter avec une voisine. Elles se fabriquaient des jardins d'intérieur avec trois caoutchoucs en pots. Par ces pauvres stratagèmes elles se donnaient l'illusion de ne pas vivre prisonnières de leur appartement. Peggy les entendait caqueter tout le jour, et rire de ce rire quinteux des vieillards. De temps à autre, quand elle remontait dans son studio, elle passait en revue ces rangées de grands-mères assises devant la porte de leur logement, tricotant ou savourant une tasse de café à petites gorgées. Elle les entendait alors chanter les louanges de Walter Grubb, l'homme qui, en faisant leurs commissions, les dispensait de sortir, et donc d'affronter les dangers de la rue. Au fil des mois, le portier était devenu leur bon génie.

Peggy enjamba le rebord de la baignoire et fit couler l'eau tiède. « Dans un roman policier, songea-t-elle, c'est le moment qu'on choisirait pour venir m'assassiner, le bruit du robinet couvrant celui de la porte en train de s'entrebâiller... »

Elle frissonna. Elle ne savait pas vraiment pourquoi cette pensée lui avait traversé l'esprit, mais il en avait toujours été ainsi. Petite fille, déjà, elle observait les fenêtres des voisins dans l'espoir de surprendre un crime en ombres chinoises. « C'est à cause de ton père ! aurait glapi sa mère. Toujours à raconter des histoires de meurtres et de bandits ! » Peggy fit la grimace, les échos désagréables du rêve s'attardaient dans son esprit, ainsi que le pressentiment diffus qu'ils avaient fait naître. « Quelque chose va t'arriver, pensa-t-elle une fois de plus. Avant la fin de la journée. Quelque chose de... *grave*. » Nerveusement, elle vérifia que le loquet était bien poussé et elle leva la tête pour s'assurer que la fenêtre d'aération était trop étroite pour permettre à un homme de s'introduire dans la pièce. « Je suis complètement idiot ! » décida-t-elle en s'agenouillant dans la baignoire.

L'émail des sanitaires était irréprochable, de cette blancheur immaculée qu'on ne rencontre guère que dans les publicités télévisées. Les chromes des robinets scintillaient dans le rayon de soleil tombant de la petite fenêtre grillagée qui s'ouvrait au ras du plafond. Mais les cafards s'étaient déjà habitués à la présence de la jeune femme ; toute timidité oubliée, ils ressortaient, escaladant le carrelage des murs. Ils adoraient la pénombre et l'humidité constante qui régnaient dans la salle de bains collective. La chaleur californienne convenait à leur épanouissement physique, leur permettant d'atteindre une taille qui aurait fait pâlir de jalousie leurs congénères des régions froides.

Peggy se doucha en se frictionnant la peau du plat de la main. Elle n'avait plus de savonnette depuis une semaine.

La veille, elle avait coché les cases sur le calendrier. Encore deux semaines avant le paiement de sa prochaine mensualité, c'était une éternité. Elle savait qu'il était inutile d'aller supplier Wemer, le comptable des éditions *Mysterious Black Howl*. Le petit chèque qu'on lui envoyait ne recouvrait plus aucune vente réelle. Ce n'était qu'une aumône accordée par Carrie Lofton, la directrice de la maison. L'obole traditionnelle que les employés des écritures surnommaient : « l'assistance aux auteurs en danger ».

Carrie Lofton se croyait une grande dame ; à l'époque où *La Robe rose de Gettysburg* se hissait vers le sommet du palmarès des ventes, elle avait traîné Peggy dans les meilleurs restaurants, les cocktails.

— Vous avez l'étoffe d'une « reine du crime », lui répétait-elle. Vous avez le sens du suspense, de l'énigme. Mais il faut sortir de votre coquille, vous figoler un autre personnage, les lectrices aiment que les écrivains d'histoires criminelles soient des êtres hors du commun. La littérature policière ne peut plus être conçue de nos jours par des bibliothécaires de province cherchant à occuper leurs week-ends pluvieux. Il nous faut désormais des femmes dures, côtoyant la violence des rues. Des filles qu'on a violées, séquestrées ou agressées, et qui ont su s'en remettre. Vous n'auriez pas été prise en otage par hasard ? Dans une banque ou dans un supermarché ? Non ? Même pas ! Vous

connaissez Judith O'Toole ? C'est la profileuse de la maison. Elle va vous composer une identité à la mesure de votre livre. Nouvelle coiffure, nouvelle garde-robe... nouvelle biographie. Elle vous donnera également un recueil de bons mots à l'usage des journalistes, vous choisirez ceux qui vous plaisent et vous les placerez dans votre prochaine interview. Ils sont tous excellents, c'est un garçon terriblement brillant qui les a écrits pour nous.

Abasourdie, Peggy avait découvert au moment de la mise en vente que son livre ne s'appelait plus *Le Sabre et le canon*, comme elle l'avait souhaité, mais *La Robe rose de Gettysburg* – ce qu'elle trouvait particulièrement niais. *Le Sabre et le canon* était un suspense se déroulant en pleine guerre de Sécession, et racontait l'histoire d'un trésor caché par les confédérés dans l'espoir de financer la résistance armée. Le héros en était un ancien sergent de la cavalerie de l'Union, dont le pied droit avait été arraché à la bataille de Shimitonack. Devenu détective chez Pinkerton, il menait son enquête au milieu des charges sabre au clair, des grandes plantations dévastées et des pillages. Il était secondé dans sa tâche par un pisteur indien et un Nègre marron qui se détestaient au point de se sauter à la gorge un chapitre sur trois. C'était un livre d'action, palpitant, souvent cruel, et qu'on avait bien du mal à lâcher avant la dernière page. Le nouveau titre dont il avait été affligé en faisait une romance à l'eau de rose.

Peggy n'avait pas osé protester. Il lui avait fallu peu de temps pour découvrir une vérité fondamentale : elle adorait écrire mais elle détestait l'édition... ou plus exactement le monde de l'édition.

Le roman s'était honorablement vendu, et, durant six mois, Peggy avait eu l'impression trompeuse que la roue du destin s'était enfin décidée à tourner en sa faveur. Elle avait vécu un an dans l'illusion qu'elle allait devenir riche, célèbre, et qu'elle allait désormais vivre comme elle l'entendait, c'est-à-dire de sa plume. Elle avait quitté son emploi à la bibliothèque de Venice et fui cette plage peuplée de fous et de drogués qu'elle avait en horreur. Il lui fallut encore six mois avant de réaliser qu'elle avait été victime d'un mirage.

Peggy sortit de la baignoire et s'enveloppa dans son peignoir. Les cafards se déplaçaient maintenant à la lisière des auréoles de buée marbrant le carrelage. Ils étaient plus nombreux que tout à l'heure. Elle marcha sur la pointe des pieds pour ne pas les écraser. À l'idée de sentir leur carapace exploser sous ses orteils, son estomac se retournait. Elle éprouva un certain soulagement lorsqu'elle fut de nouveau dans le couloir et qu'elle referma la porte de la salle de bains collective. Elle s'immobilisa une seconde, le dos contre le battant, observant la perspective du corridor. Dans un film policier, le tueur psychotique aurait été embusqué à mi-parcours, dans le placard à balais, étreignant à deux mains le manche d'un de ces longs couteaux de cuisine qui semblent avoir été tout spécialement inventés pour éventrer les jeunes femmes imprudentes.

Assis sur le paillason de la veuve Démétrios, Tooty la regardait d'un air sournois. Dieu ! Que ce chat était gras et vilain ! Elle n'avait jamais osé le caresser, persuadée qu'il partageait à son endroit le mépris de sa maîtresse, et qu'il la grifferait si elle risquait un geste dans sa direction. Elle avança en essayant de prendre un air détaché. Le matou coucha les oreilles. Son poil rêche donnait l'impression qu'il portait un costume taillé dans un tapis-brosse.

— Alors ? murmura Peggy en arrivant à sa hauteur. Combien de cafards as-tu mangés aujourd'hui ?

Le chat feula, comme s'il comprenait qu'on se moquait de lui. Peggy fit un écart et rentra chez elle. La pièce était carrée, meublée succinctement à l'aide d'un mobilier dépareillé. Une armoire *Early America* voisinait avec un horrible fauteuil « Santa Fé » censé avoir été tressé à la main par les Indiens de ladite réserve. Sur la table, la machine à écrire attendait qu'on veuille bien réveiller sa mécanique. La graisse dont ses ressorts étaient enduits attirait les cafards qui avaient fini par s'installer au cœur même des rouages. Quand on avait le malheur d'enfoncer l'une ou l'autre de ses touches, on provoquait un début de panique chez les insectes qui surgissaient alors des entrailles de fer pour courir sur la feuille de papier engagée dans le chariot. Peggy y voyait un mauvais présage. Quelque part en haut lieu on essayait de la dégoûter de l'écriture, c'était certain !

Elle avait beau se répéter que des tas d'auteurs prestigieux avaient vécu dans des conditions plus mauvaises, elle commençait à sentir son courage s'effriter. Depuis que Carrie Lofton l'avait mise en demeure de fabriquer – cette fois – un *vrai best-seller*, la mécanique à inventer s'était bloquée quelque part dans sa tête, ne moulinant plus que du vide.

Écrire est un métier, répétait la grande Carrie. Un roman est un produit comme un autre, il faut le bricoler en y mettant tous les ingrédients réclamés par le public. Un roman, c'est une recette de cuisine... si on ne la respecte pas, on gâche la pâte pour rien. Aujourd'hui, ce qui marche, ce sont les histoires de bonnes femmes coupées en morceaux. Les bouquins avec des psychotiques, vous voyez ? Les têtes tranchées qu'on conserve au réfrigérateur. Les tueurs en série. Faites-moi quelque chose avec un tueur en série. Sans oublier les détails sexuels qui s'imposent, bien sûr. Ça fait vendre.

Peggy n'entendait rien aux recettes de la grande Carrie, elle n'avait pas envie de parler de femmes coupées en morceaux, elle avait séché sur sa copie, pour la première fois de sa vie, elle qui jusqu'alors noircissait des rames de papier sans même s'en rendre compte. Et le blocage s'était éternisé. Un an, deux, trois, quatre ans... Elle savait qu'aux éditions *Mysterious Black Howl* on l'avait désormais classée dans la catégorie des auteurs d'un seul livre. Les chèques avaient vu leur montant s'amenuiser au fil des mois, leurs zéros s'effacer. Aujourd'hui, la plus humble des secrétaires gagnait sa vie trois fois mieux qu'elle.

« Peut-être faudrait-il renoncer ? pensait-elle de plus en plus souvent. Peut-être faudrait-il retourner à la bibliothèque classer des fiches et ranger des livres sur des étagères poussiéreuses ? Peut-être bien que tu y trouverais ton propre bouquin, hein ? Ce serait amusant de voir combien de fois on l'a emprunté en quatre ans... »

Et voilà pourquoi elle avait échoué au 18, Mulovar Street, dans cet immeuble de femmes seules ou délaissées, dans ce grand gynécée de pierre rouge sur lequel veillait le bon Walter Grubb.

Alors qu'elle faisait nerveusement le tour de la chambre, elle avisa sur le plancher un morceau de papier qu'on avait glissé

sous la porte, et qu'elle avait foulé du pied en entrant, sans se rendre compte de sa présence. Elle se pencha pour le ramasser. C'était un formulaire de service comme en utilisait Grubb pour signaler aux locataires une prochaine coupure d'eau ou d'électricité. Elle reconnaissait sans mal son écriture approximative. Le message disait :

L'exterminateur passe à cinq heures.

Elle éprouva un pincement douloureux à l'estomac, comme si ce banal morceau de papier venait confirmer le pressentiment qui la taraudait depuis son réveil.

2

Il lui fallut un moment pour comprendre de quoi il retournait. Son premier réflexe avait été d'interpréter le message comme une menace déguisée. Ce n'est qu'après l'avoir relu deux fois qu'elle réalisa qu'il s'agissait tout simplement d'un avis de désinsectisation. Devant la prolifération des cafards, Walter Grubb avait fait appel aux services d'une entreprise spécialisée.

« Mon Dieu ! pensa-t-elle en se passant la main sur le visage. Je suis en train de devenir complètement paranoïaque... » Et pourtant, à la différence de beaucoup de ses confrères en littérature, elle ne buvait ni ne se droguait, ayant toujours eu les piquûres en horreur. D'ailleurs, chaque fois qu'à la télévision l'écran était envahi par un gros plan de seringue, elle se cachait la tête dans un coussin.

Elle consulta sa montre, 5 heures c'était dans peu de temps. À force de lire dans son lit jusqu'à l'aube, elle avait fini par décaler complètement son cycle de sommeil. Mais elle devait s'avouer que, si elle avait entamé ces marathons de lecture nocturnes, c'était en grande partie pour surveiller les cafards et les tenir éloignés de son lit. Elle lisait d'un œil, observant de l'autre les allées et venues des bestioles, frappant sur le matelas au moyen d'une vieille cravache quand ils faisaient mine d'escalader les draps. Finalement, elle avait calqué son rythme de vie sur le leur. S'endormant aux premières lueurs de l'aube, quand les insectes retournaient se cacher dans les fissures du plancher ou de la maçonnerie.

Elle fit un peu de ménage, aéra la pièce. Elle n'aimait guère ouvrir la fenêtre, car celle-ci donnait sur l'escalier d'incendie, or Grubb patrouillait chaque jour sur cet enchevêtrement de passerelles, pour décourager les voyous. Les marches de fer résonnaient interminablement à chacun de ses pas, et, chaque

fois qu'il passait devant une fenêtre, le concierge adressait un petit signe de la main à l'occupante de l'appartement.

Le studio rangé, elle s'habilla, s'assit devant la machine à écrire et attendit. Bientôt, elle entendit le toc-toc régulier de l'employé de la désinsectisation aux étages inférieurs. Par avance, elle savait qu'il s'agirait d'un homme taciturne et maussade, elle n'avait jamais connu d'exterminateur jovial. La plupart du temps, ils éternuaient ou toussaient en permanence, comme si les poisons qu'ils avaient pour mission de distiller avaient davantage d'action sur eux que sur les bestioles tapies dans les fissures. Elle tendit l'oreille. Les pas et la voix se rapprochaient. Bientôt il serait chez la veuve Démétrios, et elle n'eut aucune peine à imaginer la veuve vantant une fois de plus les talents assassins de Tooty. Enfin on frappa à sa porte. Une voix atone prononça le mot de passe habituel : « Exterminateur... »

Elle alla ouvrir. C'était un jeune homme au physique de surfeur, et dont les cheveux longs étaient noués sur la nuque en queue de cheval. Il portait une combinaison blanche qui le faisait ressembler à un cosmonaute en attente de navette spatiale, et traînait un lourd cylindre monté sur roulettes.

— Mince ! dit-il en souriant, ça fait du bien de voir enfin quelqu'un de jeune, depuis que je suis entré ici j'ai l'impression de travailler dans un asile de vieux !

Il déballa son matériel, pompant pour faire monter la pression dans son pulvérisateur. Un long tuyau sortait de la bonbonne pour alimenter un bec de fer coudé, très fin, conçu pour se glisser dans la moindre fissure. Le garçon commença à faire le tour de la pièce, aspergeant les plinthes d'un liquide qui répandait une odeur poivrée, agressive. Peggy sentit que son nez se mettait à couler, immédiatement. Elle avait toujours été allergique au pyrèthre. À chaque désinsectisation, elle avait l'impression de souffrir du rhume des foins, et cela durait plusieurs jours, jusqu'à ce que l'odeur du produit disparaisse enfin.

— Ah ! fit le garçon en la voyant sortir un mouchoir. Vous aussi ? C'est un enfer cette saloperie, ça vous bouffe les muqueuses. Les vieux qui font ce travail depuis dix ans, ils n'ont

plus de nez. On pourrait leur faire renifler un skunks qu'ils croiraient que c'est un chaton parfumé à la lavande !

Peggy regardait le liquide ruisseler sur les plinthes. Il séchait très vite, y déposant une sorte de vernis luisant.

— Faut pas vous faire d'illusion, dit le jeune homme. Ça servira pas à grand-chose. Ces bestioles, elles existent depuis la préhistoire. Il paraît même qu'elles étaient là avant les dinosaures, c'est mon prof de biologie qui disait ça. On les tuera pas avec du pyrèthre.

Pendant qu'il parlait, quelques cafards dérangés en plein sommeil sortirent de leur cachette et se mirent à filer au ras du sol. Ils traversèrent les flaques d'insecticide sans paraître le moins du monde incommodés.

— Ils arrêtent pas de muter, continua le garçon. Comme dans les films de science-fiction. Dès qu'on invente un poison, ils l'assimilent et se fabriquent des anticorps pour l'affronter.

Il éternua violemment, et Peggy l'imita avec une seconde de retard. Ils se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Je m'appelle Andy, dit le jeune homme. Je fais ce boulot entre deux compétitions de surf, pour manger. Et vous, vous êtes scénariste ?

Du menton, il désigna la machine à écrire. Peggy acquiesça. Andy lui était sympathique, même s'il souriait un peu trop, en garçon qui sait posséder de belles dents.

« Est-ce qu'il ne serait pas également un peu gigolo ? » songea-t-elle.

— Faut écrire des conneries pour la télé, lui conseilla-t-il. Y'a plus que ça qui marche. Des histoires de femmes coupées en morceaux par un tueur psychopathe. Avec des têtes et des mains conservées au congélateur... Faut du sang, beaucoup de sang. Moi j'ai fait un peu de figuration dans un film, ça paye bien.

Peggy devina qu'il pouvait soliloquer des heures entières sans qu'on lui renvoie la balle. Il faisait partie de ces gens qui pensent tout haut.

— Si vous voulez vous faire du fric, annonça Andy, y'a un moyen. Je connais une boîte de produits chimiques qui cherche des candidats pour tester une nouvelle poudre anti-cafards.

L'expérience dure une semaine, on est nourri, logé, et on touche 1 000 dollars à la fin du stage. Je me suis inscrit.

Peggy dressa l'oreille. Mille dollars en une semaine, c'était pour elle un véritable pactole.

— Et qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda-t-elle en essayant de ne pas avoir l'air trop alléchée.

— Oh ! Rien de particulier, fit le garçon. On s'installe juste dans une vieille baraque pourrie qui grouille de bestioles et on teste sur elles le produit en question. Il faudra remplir des formulaires, tenir la comptabilité du nombre de blattes qu'on aura zigouillées dans la journée. Pour le reste, on vit comme on veut, ça peut être sympa, presque des vacances.

« Des vacances chez les cafards ! » songea Peggy, mais après tout ne vivait-elle pas d'un bout de l'année à l'autre en pension chez les cafards qui étaient peut-être, quand on y réfléchissait bien, les seuls vrais propriétaires de l'immeuble ?

— Le produit s'appelle Exterminator I, expliqua Andy en se redressant. C'est nouveau. Il paraît qu'il ne provoque aucune irritation chez les humains. C'est pour ça que les gens de la société qui le fabrique cherchent justement des sujets allergiques au pyrèthre. Comme vous et moi.

Il sourit. Ses dents scintillaient comme dans une publicité pour dentifrice. « Faites une pause, eut envie de lui dire Peggy, vous allez attraper une crampe aux zygomatiques. Et de toute manière presque *tout le monde* est allergique au pyrèthre ! » Est-ce qu'il était en train de la draguer ? Quel âge avait-il ? Vingt ans ? La prenait-il pour une cliente potentielle ?

— Vous voulez l'adresse ? s'enquit-il. J peux vous la marquer sur un bout de papier, mais tardez pas trop à y aller, ils n'engageront qu'une demi-douzaine de personnes par session.

— Où ont lieu les tests ? interrogea Peggy.

— Loin de la ville, en bordure du désert, chez les coyotes, lança Andy en pouffant de rire. Vous avez entendu parler de la maison Hellsander ?

— Vous ne voulez pas dire que ça se passe là-bas ? hoqueta Peggy. À la maison Hellsander... Mais je croyais que c'était un musée, ou quelque chose comme ça...

Andy avait abandonné son pulvérisateur. Au dos de l'avis de désinsectisation, il avait entrepris d'écrire le nom de la société et l'adresse du bureau de recrutement.

— Vous êtes sûr qu'il s'agit de la maison Hellsander ? insista Peggy. C'est incroyable. Je pensais qu'elle était classée monument historique.

— Pas du tout, grogna Andy. Qui s'intéresse encore à cette vieille tuerie ?

« Mais *moi* ! » eut envie de crier Peggy. C'était une histoire magnifique, terrifiante et romantique à la fois. Une légende pleine de sang et de fureur qui avait défrayé la chronique à la fin des années quarante. Andy poussa le papier en travers de la table. L'adresse semblait avoir été écrite par un enfant de 10 ans.

— Et surtout, insista-t-il, dites-leur bien que vous êtes allergique, c'est ça qui les intéresse. S'ils vous prennent, ça vous fera une semaine de congés payés.

Peggy se saisit du carton chiffonné. Une semaine loin de l'immeuble et un chèque de 1 000 dollars, ça avait tout l'air d'un conte de fées.

— Allez, soupira Andy en ramassant son matériel, faut que je continue ma tournée. On se verra peut-être là-bas ?

Peggy lui renvoya son sourire, elle aurait voulu lui poser mille questions à propos de la maison Hellsander, mais il était déjà dans le couloir. Il lui lança un clin d'œil complice, puis s'en alla frapper à la porte d'en face. « Exterminateur », annonça-t-il dès qu'il eut égrené ses trois coups sur le battant.

Peggy se retrancha chez elle. En s'adossant à la porte, elle s'aperçut qu'elle avait les joues en feu. Une excitation sourde s'était emparée d'elle, secouant l'apathie qui l'écrasait depuis des mois. Lorsque le jeune homme avait prononcé le mot magique : « Hellsander », elle s'était crue ramenée vingt ans en arrière, à l'époque où son père était encore vivant, et l'espace d'une seconde, elle s'était revue, assise sur les genoux de P'pa pendant qu'il feuilletait sa collection de coupures de presse avec des gestes précautionneux.

Cédant à une impulsion irrésistible, elle ouvrit sa valise pour fouiller dans les papiers qui constituaient sa documentation.

Elle n'eut aucun mal à trouver ce qu'elle cherchait : une affiche jaunie protégée par une pochette plastifiée. Un avis de recherche qui commençait par le mot *wanted*, et se terminait par l'inévitable avertissement : *Attention ! Ces individus sont armés et dangereux...* Au milieu s'étaient deux photos floues représentant des visages d'adolescents. Un garçon aux allures de *college boy* monté en graine, les oreilles décollées, et qui souriait gauchement. Et une jeune fille aux cheveux noirs, dont le visage énigmatique semblait celui d'une poupée de porcelaine.

Kitty et Dum.

Peggy relut les derniers mots de l'affiche. *Armés et dangereux...*

Elle sut d'emblée qu'elle devait sortir marcher dans les rues. Le studio lui paraissait soudain beaucoup trop petit. Si elle restait là, elle allait tourner comme une tigresse en cage tout le reste de l'après-midi. Au fond de sa tête une voix répétait : *Hellsander... Hellsander...* Elle prit son sac, ses clefs, et gagna le couloir. En bas, elle croisa Walter Grubb sans le voir. Quelque chose venait de se mettre en marche dans sa cervelle, une de ces pulsations fiévreuses par lesquelles s'annonce la gestation d'un roman. Le drame de la maison Hellsander, c'était évidemment un beau sujet de bouquin, mais on avait déjà tellement écrit sur le sujet. Une douzaine d'études romancées dont les conclusions s'enlisaient dans les sables d'hypothèses invérifiables. Car personne n'avait jamais résolu l'énigme de la « propriété sanglante », comme l'avait appelée les journalistes de l'époque. Personne.

P'pa lui-même avait passé bien des soirées à retourner les éléments du puzzle sans trouver de solution satisfaisante, et Peggy avait suivi toutes les phases de cette enquête absurde avec une gourmandise qui faisait le désespoir de sa mère.

— Tu ne comprends donc pas que c'est des bêtises ? lui lançait celle-ci. Laisse ton père jouer avec ses vieux journaux et ne t'en mêle pas. Je préfère qu'il fasse ça plutôt qu'il aille traîner dans les bars avec ses copains.

P'pa s'était spécialisé dans l'histoire de Kitty et Dum comme d'autres collectionnent les timbres ou les autographes des stars

d'Hollywood. Le soir, après une journée passée à aligner des chiffres dans un registre comptable, il se réfugiait dans le minuscule bureau qu'il avait aménagé dans un placard, sous l'escalier, et se plongeait dans ses cahiers, devenant sourd et aveugle à tout ce qui ne concernait pas les bandits magnifiques de sa jeunesse.

— Ce placard, maugréait M'man, il serait plus utile pour entreposer le linge sale, mais ça, bien évidemment, tout le monde s'en fiche !

Peggy descendit la rue d'un pas rapide, sans prêter attention aux voyous assis sur le perron des immeubles, et qui lançaient des obscénités à son passage. D'un seul coup elle était ailleurs, à mille lieues de Mulovar Street. Une sorte d'étrange courant électrique crépitait le long de sa colonne vertébrale, faisant naître des frissons dans sa nuque.

Kitty et Dum ! D'un seul coup, elle était réexpédiée vingt ans en arrière, du temps où elle habitait Mungrove Alley, à l'époque où son père travaillait comme comptable pour les blanchisseries chinoises du quartier. Allergique à l'odeur de lessive et à la vapeur qui lui délabrait les poumons, il détestait ce job mais ne s'en plaignait jamais. Kitty et Dum, les gangsters fabuleux de l'immédiat après-guerre, l'avaient aidé à supporter la médiocrité d'une existence sans surprise.

Kitty et Dum. *Armés et dangereux...*

Peggy marcha jusqu'aux quais, pour contempler l'océan. Les souvenirs se bousculaient dans sa tête. Un vendeur de *hot dogs* la regarda drôlement, et elle se dit qu'elle devait ressembler à une camée qui vient de prendre sa dose.

Kitty, Dum, la maison Hellsander... C'était comme un signe du destin. Ainsi, le pressentiment qu'elle avait éprouvé au réveil n'avait pas menti ! Quelque chose de terrible venait de lui arriver. Elle comprit qu'elle ne pouvait pas reculer. Elle devait aller là-bas, sur les lieux du massacre. Chercher à comprendre ce qui s'était passé... et résoudre l'énigme laissée en suspens par la mort des deux criminels. C'était comme une mission que lui imposait le hasard.

« Tu es complètement folle ! se dit-elle en touchant ses joues brûlantes. Tu sais bien qu'il y a une malédiction sur cette

histoire, et que tous ceux qui ont cherché à y fourrer le nez ont connu une triste fin... » Oui, la maison Hellsander restait dangereuse, pour tous ceux qui s'en approchaient, comme une bombe qu'aucun artificier n'aurait été capable de désamorcer. Peggy se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang. Elle avait soudain l'impression d'entendre résonner la voix de sa mère ; « Dis-le à ton père ! Essaie donc de faire entrer ça dans sa foutue caboche. Je l'ai lu dans le journal : tous les petits malins qui ont voulu se mêler de cette vieille histoire ont péri de mort violente, écrasés par un bus, électrocutés par une ligne à haute tension, mordus par un chien enragé, noyés en mer au cours d'une partie de pêche... Il ne faut pas se mêler des affaires des morts, ça finit toujours mal. »

Peggy savait bien qu'il s'agissait là d'une superstition populaire amplifiée par la malignité des pisse-copie. La malédiction de Kitty et Dum n'existait que dans les gros titres des gazettes à sensation. On la tirait de la naphthaline lorsque l'actualité devenait trop maigre. Sans doute était-elle rangée dans le département des bobards journalistiques sur la même étagère que la malédiction de Toutankhamon et le monstre du Loch Ness ?

C'est du moins ce qu'elle avait décidé. Mais P'pa y avait cru, lui aussi ; *un peu*, comme tous les autres. Comme tous ceux que fascinait le mystère de la maison Hellsander. Oui, il y avait cru, et peut-être était-ce pour cela qu'il n'avait jamais mis les pieds là-bas ? Pour ne pas attraper la malédiction comme on attrape un mauvais virus ?

« Dès qu'on pense à cette fichue baraque on est en danger, avait coutume de répéter M'man. En danger... »

3

P'pa, que tout le monde dans la vie – sa femme, ses employeurs, ses parents et même ses cousins – considérait comme un homme timide et maladroit, condamné à se cogner aux meubles et à laisser les objets lui échapper des mains, devenait, dans l'intimité de son petit bureau, d'une adresse extrême. À 10 ans, Peggy ne se lassait pas de le regarder découper des articles pisseux dans de vieux journaux près de tomber en poussière. Il maniait la lame de rasoir ou les ciseaux avec une grande douceur, cisailant le papier sans jamais dévier de la ligne qu'il s'était imposée, et sa main ne tremblait pas. Il était capable de découper un cercle parlait dans une feuille blanche, au jugé, en se fiant à son seul sens des proportions. Il était de ces gens qui peuvent tracer une ligne droite du premier coup, sans équerre, et qui n'ont jamais besoin de fil à plomb pour suspendre un tableau.

C'est en le regardant coller les coupures de presse dans un grand cahier que Peggy avait fait la connaissance de Kitty et de Dum.

Kitty Doyle, Dum Heresford... Prononcer ces deux noms, c'était faire revivre une époque magique enfouie à jamais. Une époque de mort et de carnage.

Kitty et Dum, qui, durant leur brève carrière, avaient été aussi célèbres que Bonnie Parker et Clyde Barrow.

Des biographies, il y en avait eu beaucoup, souvent fantaisistes, faisant la part belle au sensationnalisme de bazar. Mais P'pa avait aidé Peggy à faire un tri dans ce fatras, à rejeter les affabulations des pisse-copie en mal de lecteurs. Peu à peu, elle avait su retrouver son chemin dans le labyrinthe des témoignages forgés de toutes pièces. Elle avait appris à scruter les photos, grises, floues, parfois trop contrastées, pour leur faire dire ce qu'elles cachaient et que personne, à part son père, n'avait su voir. Elle avait longuement fixé Dum au fond des

yeux. C'était un mince jeune homme, un peu frêle, à la bouche toujours entrouverte, comme ces gens perpétuellement enrhumés qui respirent mal par le nez. Sur les clichés pris en France, peu de temps après le débarquement de Normandie, il avait encore l'air d'un enfant déguisé en soldat, et son casque trop large lui tombait au ras des sourcils. À la différence de ses compagnons, ses joues ne portaient aucune trace de barbe, et cette absence accentuait l'impression de jeunesse qui se dégageait de sa personne. Plus on le regardait, plus on en venait à penser qu'il ressemblait à un boy-scout perdu dans un jeu de piste sanglant, et qui cherche désespérément à tenir un rôle que personne n'a pris la peine de lui expliquer.

Derrière lui, énorme, se dressait la silhouette de son char d'assaut, un sherman baptisé *L'Exterminateur*. Avec une loupe, on parvenait à déchiffrer les premières lettres de l'inscription sur le côté droit de la tourelle. C'est sur cette machine terrible que Dum avait fait toute la campagne de France et participé à la bataille des Ardennes. Dum avait le génie de la mécanique. On l'imaginait mal, avec ses maigres mains de pianiste, triturant les entrailles du tank, mais c'était de cette manière que les choses s'étaient passées. On le disait capable de réparer n'importe quoi : une chenille squelette désarticulée, une tourelle de tir coincée. Il démontait les carcasses des tanks détruits pour récupérer des pièces détachées. Cent fois, il avait sauvé *L'Exterminateur* de l'immobilité définitive. Cent fois, il avait ravaudé son blindage entamé par les obus allemands. Il connaissait tous les secrets des angles de rebonds, du compartimentage à caissons, toutes ces règles mystérieuses qui font qu'un projectile s'aplatit sur un tank sans lui causer le moindre dommage au lieu de lui percer le flanc, comme le voudrait l'ennemi.

— C'était un génie, expliquait P'pa. Avec un chalumeau et quelques plaques de fer, il pouvait rendre invulnérable n'importe quel véhicule.

Et Dum s'était mis à aimer la vie confinée des chars d'assaut, ces boîtes de conserve où l'on doit vivre recroquevillé, la tête coincée dans les épaules, en aveugle. Il avait aimé traverser l'enfer dans cette coquille d'acier sur laquelle s'écrasaient balles

et obus. Il avait aimé cette sensation curieuse d'invulnérabilité au cœur de la tourmente. Plus tard, à la fin de la guerre, lorsqu'il était revenu aux États-Unis, il n'avait pu se réhabituer à la vie civile.

— Tu comprends, disait P'pa, le regard perdu dans le vide, comme s'il cherchait à se rappeler des souvenirs personnels. Tu comprends, il se sentait tout nu...

— Comme un escargot sans coquille ? demandait Peggy.

— Oui, sans doute, approuvait P'pa. Il avait trouvé du travail dans un garage, mais ce qu'on attendait de lui désormais, c'étaient de petites réparations sans importance. Même les camions faisaient piteuse figure à côté de son cher vieux tank.

Plus tard, après les événements sanglants de la maison Hellsander, les journalistes avaient prétendu qu'à la fin de la guerre Dum avait adressé une requête à son chef de compagnie. Dans la missive, il proposait au grand état-major d'acheter *L'Exterminateur* à crédit, même si cela devait lui prendre vingt ans ! Mais cette anecdote était peut-être fausse, comment savoir ?

— Une chose est sûre, murmurait P'pa. Il a eu le plus grand mal à abandonner son char, et pour se donner le change, il a même tenté de devenir conducteur de bulldozer sur le chantier d'un barrage en construction, mais cet emploi ne l'a pas guéri de sa nostalgie.

Quand Dum était devenu l'ennemi public numéro un, on avait exhumé ses antécédents militaires, pour faire de lui une sorte de fou de guerre, ne se complaisant que dans le carnage et les explosions. Tous les journaux avaient publié un fac-similé de la lettre qu'il avait écrite à sa mère, alors blanchisseuse à San Francisco, et dans laquelle il parlait de la joie qui le submergeait lorsque le tank creusait un trou dans la façade d'une maison et qu'il se frayait un chemin au milieu des décombres en train de s'effondrer. « C'est comme habiter au cœur d'une avalanche », avait-il écrit de sa grosse écriture maladroite. On ne lui pardonna pas cet aveu.

Comment rencontra-t-il Kitty Doyle ? On ne le sut jamais avec exactitude.

Kitty avait 20 ans, orpheline, elle sortait d'un établissement pour enfants nerveux tenu par les sœurs d'une congrégation canadienne. Son dossier disciplinaire et psychologique était très mauvais et ne parlait que d'insolence chronique, de rébellion, de syndrome pré-hystérique et de délire de la personnalité. Lorsque les reporters voulurent retracer ses jeunes années, ils n'eurent aucune difficulté à recueillir un nombre impressionnant de témoignages défavorables auprès du personnel de cuisine, des blanchisseuses et du gardien de l'institution. Très vite, les anecdotes s'accumulèrent, peut-être grossies ou déformées. Tout le monde sut bientôt comment Kitty avait, à l'âge de 10 ans, jeté un chaton dans le vide depuis le toit du dortoir pour voir s'il retomberait vraiment sur ses pattes... Comment elle avait multiplié les farces cruelles envers certaines pensionnaires, les poussant au désespoir. On fit d'elle un ange noir. La jolie démonsse que souhaitait découvrir la gourmandise populaire. Un personnage de conte gothique trop parfait pour être vrai.

Sur les photos de groupe prises au pensionnat, Kitty se tenait toujours au fond. Elle ne regardait jamais l'objectif, comme si elle ne tenait pas à ce qu'on fixe son image sur la plaque sensible. En les étudiant, Peggy avait été frappée par l'innocence de son visage. Il y avait en elle un côté *Little Orphan Annie* qui contrastait étrangement avec ses antécédents. À la télévision, certains prêcheurs n'hésitèrent pas à voir en elle une femme possédée dès son plus jeune âge par le démon. Quand elle serait enfin arrêtée, disaient-ils, et avant qu'on la pousse dans la chambre à gaz, il faudrait à toute force la soumettre à un exorcisme. Beaucoup de congrégations partageaient cet avis.

De Kitty Doyle, on disait qu'elle avait eu l'esprit tourne-boulé par ses mauvaises lectures enfantines. On raconta qu'elle passait des nuits entières à déchiffrer de vieux fascicules du temps de la ruée vers l'or. Des brochures émietées, découvertes au fond d'une malle dans le grenier de l'institution. Il n'y était question que des grands tireurs de l'époque : Billy Boney, Wyatt Earp, Wild Bill Hickock, et surtout Annie. Annie du Far West, dont elle avait découpé la photo pour la cacher sous son matelas.

À 12 ans, alors que la majorité des fillettes commencent à rêver du prince charmant, Kitty savait tout des revolvers, des munitions, des techniques de tir. Elle apprenait par cœur les descriptions arides des catalogues spécialisés que les manufactures d'armes expédiaient au début du siècle aux fermiers perdus au fin fond des grandes plaines. Elle était capable de réciter les yeux fermés la brochure de Sears, Roebuck & Co : *Derringer Remington, 5.15 \$... Colt Army, modèle 1892 en calibres 39 & 41, six coups, 12 \$ plus 48 cents pour les frais d'expédition. Fusil de chasse Winchester à répétition automatique pour poudres noires et pyroxylées. Six coups calibre 12. Percussion centrale, canon en acier fondu décarburé, toutes pièces en acier. Trempe jaspée, poids 3 kilos 500, prix : 16.88 \$...*

On s'amusa à répéter qu'elle connaissait mieux cette nomenclature que les versets de la Sainte Bible, et qu'elle les fredonnait tout bas chaque matin pendant la messe. Certaines de ses anciennes condisciples prétendirent se rappeler qu'elle s'exerçait à dégainer avec un revolver en bois qu'elle avait taillé elle-même dans une branche morte. Mais quel crédit accorder à ces « souvenirs » probablement fabriqués pour la circonstance ?

Kitty Doyle, une méchante petite fille qui ne voulait pas jouer à la poupée et allait trop souvent coller son nez rose à la devanture des armureries. Un vieil homme du nom de Harvey Collins affirma se rappeler cette fillette aux cheveux noirs, et à la peau si pâle, qui couvait sa devanture d'un regard fixe et brûlant.

« Elle venait avec les gamines de l'orphelinat, déclara-t-il au reporter du *Chronicle Weekly*. Mais elle s'échappait toujours des rangs quand la bande passait devant mon magasin. Un jour je suis sorti de la boutique pour lui dire qu'il n'y avait rien là qui puisse intéresser les petites filles. Elle m'a jeté un coup d'œil qui faisait froid dans le dos et elle a ricané de façon déplaisante. J'en ai été tout secoué. Elle avait le diable en elle, c'est sûr. »

À 20 ans, on la mit à la porte de l'orphelinat avec dans la main un bon de travail qui devait lui permettre d'exercer la louable profession de serveuse au *Diner* de Willie August, 678, Ariston Plaza. Mais elle n'avait aucune envie de perdre sa

jeunesse dans un vieux wagon sur cales transformé en restaurant. Elle jeta le bon et disparut dans la nature.

À partir de ce moment commençait la légende, avec ses pistes multiples, souvent fausses, ses culs-de-sac, ses mirages. Il se trouva un ancien garçon d'écurie, puis un clown blanc, pour raconter qu'elle avait travaillé dans un cirque. Le petit cirque du vieux Texas. D'abord elle se contenta de vendre les billets, à l'entrée du chapiteau. Puis, comme elle était jolie en maillot de strass et bas résille, elle devint l'assistante d'un prestidigitateur. Toutefois, ce qui l'intéressait, c'était de s'acoquiner avec Speedy James O'Halloran, le tireur d'élite de l'équipe, l'homme qui coupait les cigarettes en deux d'une balle de 45. Pour ce faire, elle accepta de devenir la cible vivante de cet ancien Marine, ce qui représentait un réel danger, le « cow-boy » en question ayant un fort penchant pour la tequila.

— Alors, c'est là qu'elle a tout appris ? demandait Peggy en levant un œil implorant vers son père.

— Sans doute, disait P'pa. Dans la journée, pendant que son patron cuvait sa gnôle, elle s'entraînait avec ses armes et gaspillait ses munitions.

Les gens du cirque ne l'aimaient guère, mais elle était belle, et quand on l'attachait sur la roue, le soir, le cœur des spectateurs masculins se serrait. Il était difficile d'imaginer une cible plus attendrissante, c'était pour cela qu'on la gardait.

— Quand est-ce qu'elle a rencontré Dum ? interrogeait Peggy. Dis, raconte comment elle a rencontré Dum...

Oui, l'histoire de Kitty et de Dum avait bercé toute son enfance. À côté d'elle, *Cendrillon* et *Alice au pays des merveilles* faisaient piètre figure. Cela agaçait M'man qui surgissait toujours au meilleur moment le sourcil froncé et le torchon à la main. Elle découvrait alors le gros cahier avec les coupures de journaux et se mettait à tempêter.

— Encore ces histoires ! Tu n'as pas honte de raconter de telles horreurs à une gamine, c'est ça que tu veux lui donner en exemple, hein ? Deux bandits qui sont morts criblés de balles après avoir mis le pays à feu et à sang ?

M'man ne parvenait pas à comprendre le plaisir qu'on pouvait trouver à entendre pour la millième fois la légende de Kitty et Dum, les hors-la-loi fabuleux.

Longtemps, Peggy ne sut qui elle préférait des deux. Dum lui paraissait attendrissant et fragile, mais Kitty était formidable, pleine d'une force noire et rouge. Elle régnait sur les revolvers et ne craignait personne. Tout le monde avait peur devant elle, car aucun flic n'était capable de dégainer aussi vite qu'elle. Elle avait assimilé tous les trucs : l'étui graissé qui laisse sortir l'arme plus vite, la pièce de monnaie qu'on se pose sur le dos de la main, puis qu'on laisse tomber sur le sol. Le but de la manœuvre étant de réussir à dégainer, pointer et tirer avant que le dollar d'argent ne touche terre. Peggy s'y essayait, en secret, avec une pièce de 10 cents et un pistolet en plastique emprunté au fils d'un voisin. Mais elle n'avait jamais réussi.

Quand Dum avait-il rencontré Kitty Doyle ? Lors d'une représentation, sans doute ? Pourtant cela ne collait pas avec le témoignage des forains qui prétendaient que Kitty avait été chassée du chapiteau par Speedy James, avec qui elle refusait obstinément de coucher. Peggy aimait bien cette partie de l'histoire, il lui plaisait que Kitty refusât de se laisser dominer par les hommes, en toute occasion.

Mais elle avait suivi Dum, le mécanicien chimérique. Dum qu'on venait de renvoyer une fois de plus du garage où il rêvassait au milieu de ses outils. Que s'était-il passé entre ces deux marginaux ? Quelle attirance magnétique les avait poussés l'un vers l'autre ?

Peggy imaginait Kitty dérivant à travers les États-Unis, d'un bout à l'autre du pays, dans un vieil autocar Greyhound couvert de poussière grise. Elle avait regardé défiler le paysage monotone de l'autre côté de la vitre en priant pour que sa vie ne fût pas aussi plate que ces champs de maïs ou de colza jaune vif filant jusqu'à la ligne d'horizon. Texas, Nouveau Mexique... Peggy connaissait cette angoisse, elle l'avait plus d'une fois éprouvée elle-même en roulant à travers les plaines poudreuses, en traversant ces villes fantômes écrasées d'ennui où l'on trouve toujours un vieillard se balançant dans un rocking-chair près d'une pompe à essence rouillée. Où il y a toujours un panneau

pour vous annoncer le chiffre de la population globale. Et ce chiffre est toujours ridiculement petit... et parfois, même, quelqu'un l'a rayé à la craie, pour tracer juste en dessous un autre, encore plus petit. Décès, exode. Des villes de compte à rebours, qui rétrécissent un peu plus chaque semaine, et qui s'appellent Goodwater, Bloomingtrees ou Greenmeadow. Oui, Peggy comprenait ce que Kitty avait ressenti, et ce qu'elle avait voulu fuir. Plutôt le tumulte et le sang que la pétrification, que l'usure au jour le jour. Elle avait choisi son destin comme on se jette du haut d'une falaise en hurlant.

— Elle venait d'un petit village, expliquait P'pa. De ces petits villages où l'on n'entend que le bruit du vent. C'est quelque chose qu'on ne connaît pas en ville. Le bruit du vent. Jour et nuit. Tout le temps.

Ses parents avaient quitté Salt Lake City pour venir travailler à Los Angeles, dans les usines d'aviation. On ne savait rien d'eux, sinon qu'ils étaient morts très vite. Le père d'abord, victime d'un accident d'atelier. La mère ensuite, d'une tuberculose non soignée.

Peggy voyait Kitty : elle avait 20 ans, elle venait de quitter le cirque, elle roulait dans un vieil autocar, le front collé contre la vitre. Ses lèvres bougeaient, comme pour une prière. Est-ce qu'elle récitait un psaume ? Non, lorsqu'on s'approchait d'elle, on entendait : *Lasso en coton, longueur 35pieds, 1.50 \$.* *Holster pour pistolet, adopté par Messieurs les officiers de police.* *Cuir épais, pour barillet de 3.5 inches.* *Calibres 32 et 38.* *Conçu pour être porté dans la poche portefeuille.* *À l'épreuve de la sueur.* *30 cents.* *3.25 \$ la douzaine...* Elle se raccrochait à son rêve, pressentant qu'elle disposait de peu de temps avant de se faire happer par la quotidienneté. Elle devait se décider vite. Elle roulait au milieu des villes nouvelles, hérissées d'antennes de télévision, avec leurs voitures neuves garées devant la boîte à lettres. *Plymouth. Chrysler. Cadillac.* Des noms qui faisaient rêver toutes les autres filles, mais pas elle. Elle ne voulait pas du confort. Elle traversait l'Amérique prospère avec, dans la tête, des rêves d'attaque de diligence et de duels au revolver. Elle se trompait de siècle, mais Peggy la comprenait.

Plus tard, on raconta qu'elle aimait le luxe, qu'elle se servait de manteaux de vison en guise de couvertures. Calomnies de journalistes. Le seul parfum qu'elle avait aimé, c'était celui de cette poudre sans fumée vantée par les catalogues de son enfance.

Non, personne ne sut jamais comment elle rencontra Dum, comment ils en vinrent à imaginer d'attaquer les banques...

Sans doute y avait-il là-dessous beaucoup de déceptions ou d'humiliations. Ils volèrent une grosse voiture dont la marque fut toujours controversée, les firmes automobiles redoutant cette publicité douteuse. Dum transforma le véhicule en char d'assaut, le recouvrant d'une carrosserie blindée qu'il découpa lui-même, réduisant le pare-brise à deux meurtrières, et faisant du pare-chocs un véritable éperon. Puis il gonfla le moteur, lui donnant une puissance terrifiante. C'est avec ce tank que Kitty et Dum entrèrent dans la légende, un mardi après-midi, dans la ville de Shonoctey (1208 habitants). Lancée à pleine vitesse, la voiture blindée remonta la rue principale et enfonça la façade de la banque Lewison comme un bédard. Les vitres explosèrent, les boiseries volèrent en éclats. Le véhicule traversa la salle et se ficha dans le comptoir qui se disloqua lui aussi. Alors Kitty ouvrit la portière et commença à ramasser les billets éparpillés. Clients et employés étaient dans un tel état de choc que personne ne songea à donner l'alarme. La plupart croyaient qu'un autocar venait de quitter la route, d'autres qu'un tremblement de terre était en train de saper les fondations du bâtiment, tous voulaient fuir la banque avant que le reste de la maison ne leur tombe sur la tête.

Kitty et Dum venaient d'inventer le hold-up au bulldozer.

Ils repartirent sans encombre, au volant de leur machine de guerre, ils ne craignaient rien : ni les coups de feu qu'on aurait pu tirer dans leur direction, ni les barrages qu'ils auraient forcés sans mal.

Du jour au lendemain ils devinrent célèbres. Douze attaques allaient suivre. La treizième leur coûta la vie.

Peggy s'ébroua comme au sortir d'un rêve. Malgré le soleil qui chauffait les pierres du quai, elle avait froid. Elle s'aperçut

qu'elle avait transpiré et que les vêtements lui collaient à la peau. Elle éprouva soudain l'envie brutale d'un café noir très sucré. Un café noir très fort, comme l'apprécient les Cubains ou les Italiens. Elle se sentait faible et ses jambes ne la soutenaient plus. Elle prit la direction d'un *diner* où il lui arrivait jadis de déjeuner, à l'époque où sa mensualité lui autorisait encore ce genre de fantaisie. Le wagon, très propre, était tenu par un Coréen qui, bizarrement, était devenu expert en cuisine italienne. Assis derrière le comptoir, le petit homme jaune déchiffrait avec beaucoup d'application le manuel d'interprétation du Yi King ; il servit Peggy sans un mot. Quand elle eut avalé une gorgée de café, son malaise reflua. Pourquoi prenait-elle les choses tellement à cœur ? Aujourd'hui, quarante-six ans plus tard, tout le monde se fichait de savoir comment Kitty et Dum avaient été tués (*massacrés ?*). Allons, ce n'était pas tout à fait vrai, P'pa aurait voulu savoir, lui. Mais P'pa était mort en 79, une semaine avant le seizième anniversaire de Peggy. Son agonie avait été interminable et terrible. Tout son corps gagné par la paralysie était peu à peu devenu aussi dur que la pierre, et à la fin, personne, pas même les aides-soignants qui venaient à domicile ne parvenaient à le bouger. Le délire l'avait pris, et il avait commencé à répéter qu'il se changeait en statue. Au dernier moment, juste avant de fermer définitivement les yeux, il s'était redressé sur un coude, avait fixé Peggy avec une étrange stupeur, et murmuré : « C'est devenu dur comme la pierre... Tu comprends ? Ça a durci tout d'un coup, et voilà... Si j'y avais pensé plus tôt... ma pauvre petite... Mais c'est trop tard maintenant, tu ne m'en veux pas ? J'ai fait ce que j'ai pu... » Sa main moite s'était accrochée à l'épaule de sa fille avec une force surprenante, comme s'il essayait de se retenir, puis il était retombé sur ses oreillers, les paupières closes. Longtemps, Peggy s'était demandé ce qu'il avait essayé de lui dire, puis elle avait renoncé. Dans les derniers temps de sa maladie, P'pa n'avait plus toute sa tête.

M'man s'était remariée moins de six mois après, avec un marchand d'articles nautiques. Ils vivaient désormais sur les bords du lac Tahoe, d'un bout de l'année à l'autre. Ils n'invitaient Peggy qu'à Noël. Et lorsqu'elle allait là-bas, son

beau-père la priait fermement de donner un coup de main à la boutique. Souvent le coup de main durait huit heures d'affilée.

Kitty et Dum, l'Exterminateur... c'était étrange de retomber sur eux après tout ce temps.

« Je vais aller là-bas, décida-t-elle. Je vais aller voir la maison où ils ont été tués. P'pa aurait tellement voulu la visiter. » Pourquoi n'y étaient-ils jamais allés, au fait ? Parce que M'man aurait désapprouvé ce voyage ? (Quoi ? Voir le lieu d'une exécution ? Là où la police avait mitraillé jusqu'à ce que mort s'ensuive deux bandits de grands chemins retranchés dans une maison vide ?) *Ou bien parce que P'pa avait eu peur de la malédiction ?* Cette malédiction qui frappait soi-disant tous ceux qui faisaient mine de mettre le nez dans cette vieille histoire. Certains journalistes particulièrement inventifs n'avaient pas hésité à évoquer un complot ourdi par les descendants des deux gangsters exécutés. Tout cela relevait de la pure fantaisie.

Peggy ferma les yeux pour tenter de se remémorer les gros titres découpés par son père et collés dans le cahier. Mais elle n'avait jamais aimé cette partie de la collection, avec ces clichés trop contrastés qui montraient deux corps sous des couvertures maculées de taches sombres.

À la mort de P'pa, elle avait voulu retrouver le *press-book*. Elle avait retourné en vain le cagibi. Les coupures de presse avaient disparu. Elle soupçonnait sa mère de les avoir détruites, comme elle avait jeté à la poubelle les médicaments et les habits de son mari, deux jours seulement après son incinération.

Bien sûr, tout n'était pas rose dans l'histoire de Kitty. Il y avait des zones d'ombre gênantes, des légendes déplaisantes. On disait qu'à partir de la sixième attaque elle avait commencé à sombrer dans la folie, et que Dum avait eu le plus grand mal à l'empêcher de faire de chaque hold-up une véritable boucherie. On disait qu'elle aimait le sang, qu'elle rêvait d'affrontement avec la police. On racontait qu'elle tenait le volant le 28 mai 1946 quand la voiture blindée écrasa deux motards en forçant un barrage...

Les mémorialistes avaient exhibé des lettres écrites par Dum à sa mère. Il y parlait de l'inquiétude que lui causait Kitty. Kitty

qui dormait avec sa paire de revolvers sous l'oreiller, et qui s'amusait, par la fenêtre de l'hôtel, à faire semblant de tirer sur les passants.

Les journalistes à scandales prétendirent que, certaines nuits, elle sortait dans les rues chaudes, nue sous un manteau de chinchilla, avec pour seule lingerie un holster bouclé autour des hanches, provoquant les hommes dans l'espoir qu'ils l'agresseraient et qu'elle aurait ainsi l'occasion de se défendre avec son arme préférée, un colt Frontier, le revolver des *Marshalls* de l'Ouest. Légende ? Fantasma ? Calomnie ?

Peggy vida sa tasse de café. Elle savait maintenant qu'elle allait se rendre à l'adresse communiquée par Andy, le surfeur reconverti dans l'extermination des blattes. Une force à laquelle elle ne cherchait pas à résister l'y poussait. Et tant pis pour la malédiction.

4

Elle quitta le wagon après avoir réglé sa tasse de café. En comptant les pièces, dans son porte-monnaie, elle réalisa que même cette simple dépense était devenue pour elle un luxe interdit. Elle avait envie de fumer, terriblement. Elle fumait rarement, mais ce besoin l'assaillait toujours dans les moments de grande excitation. Elle avait alors besoin de griller cigarette sur cigarette, jusqu'à ce que sa bouche se transforme en un morceau de carton insensible. En cette minute, elle aurait donné n'importe quoi pour un paquet de *King Size* mentholées. Elle entretenait les mêmes rapports avec l'alcool. D'une sobriété de chamelle, ne sacrifiant d'ordinaire qu'au vice du café noir, il lui arrivait de céder un beau soir au besoin de s'enivrer à *l'ouzo*, jusqu'à ce que sa tête cogne sur le bois de la table ou du parquet. Sa vie amoureuse suivait, elle aussi, un itinéraire en dents de scie, faisant alterner de longues périodes de chasteté et de courtes nuits de débauche. Ou du moins ce qu'elle prenait pour de la débauche.

Elle s'orienta. L'adresse communiquée par Andy se situait du côté de Bel Air, elle décida de sauter dans le bus. Puis elle prit conscience qu'elle avait perdu la notion du temps et qu'il était déjà trop tard, le bureau de recrutement serait fermé le temps qu'elle arrive. C'était là un inconvénient qu'on se devait d'accepter avec philosophie quand on avait choisi d'habiter une ville s'étendant sur plus de 90 kilomètres. Elle se rabattit sur la bibliothèque avec l'intention de rafler tout ce qu'elle pourrait dénicher sur le massacre de la maison Hellsander.

Quand elle arriva au centre culturel, la plupart des services fermaient leurs portes et elle dut supplier la bibliothécaire de la laisser accéder au fichier. Elle eut la chance de tomber sur Angela, une grosse Haïtienne qui avait adoré *La Robe rose de Gettysburg* et lui demandait à chacune de ses visites quand sortirait son prochain livre.

— C'est pour votre second roman ? interrogea-t-elle une fois de plus. Vous voulez écrire quelque chose sur cette vieille histoire ? C'est vrai que c'est terriblement romantique... et effrayant aussi. Je me rappelle, j'étais toute petite à l'époque, mais quand, à la télévision, on a montré leurs deux corps sous les couvertures, je me suis mise à pleurer. Je ne pouvais pas me faire à l'idée qu'ils étaient morts. Vraiment morts... Vous comprenez, on avait fini par les croire invulnérables.

À ce simple rappel, elle déglutit pour réprimer un sanglot.

Peggy éplucha le fichier. Angela, debout à ses côtés, notait rapidement les cotes des ouvrages. À elles deux, elles réussirent à rassembler une demi-douzaine de volumes défraîchis.

— Excusez-moi de vous avoir mise en retard, dit Peggy en entassant tant bien que mal les livres dont les pages avaient tendance à s'éparpiller.

— Pensez-vous, mon chou ! s'exclama la grosse Haïtienne. Ça m'excite comme une puce de collaborer à la naissance d'un roman. Vous me le ferez lire au fur et à mesure, ça sera comme un feuilleton !

Mais comme Peggy prenait le chemin de la sortie, la grosse femme la rattrapa par la manche. Masquant sa gêne derrière un rire qui sonnait faux, elle murmura : « Faites tout de même attention mon chou... Pensez à la malédiction. Dès que vous mettrez le pied dans la maison vous serez en danger. Il ne faut pas rire avec ces choses-là. »

Peggy la remercia d'un sourire et s'enfuit pour ne pas en entendre davantage. En bonne Haïtienne, Angela croyait au vaudou et aux zombis, il fallait soigneusement éviter en sa présence tout sujet ayant trait aux pratiques occultes si l'on ne voulait pas l'entendre monologuer des heures durant. Peggy quitta le bâtiment. Elle savait d'ores et déjà qu'elle ne pourrait pas fermer l'œil de la nuit et qu'elle allait lire jusqu'à l'aube. Elle éprouvait la nécessité de se rafraîchir la mémoire. Elle devait piocher la biographie de Kitty et Dum comme pour un examen.

De retour au studio, elle se déshabilla, ne conservant qu'une culotte et un tee-shirt. Elle avait besoin d'être à l'aise pour travailler. C'était toujours dans cette tenue qu'elle avait préparé ses diplômes.

Elle commença à lire. Il faisait très chaud dans la pièce mais elle n'osait enclencher le grand ventilateur dont le moteur crachait des étincelles. Elle s'était installée sur son lit, une carafe d'eau à portée de la main. Très vite la sueur se mit à couler sur son front et dans le creux de ses seins. L'orage s'installait sur la cité, réduisant la visibilité à presque rien. L'atmosphère d'été ne ferait qu'empirer au fil des heures. Peggy alluma la lampe de chevet dont le halo tomba sur les ouvrages disloqués. Elle se rappelait avoir vu ces titres dans la bibliothèque de P'pa, dans le réduit caché sous l'escalier. Il y avait là : *Kitty et Dum, le couple maudit* de John O'Shaney ; *Le Cas Doyle-Heresford, étude d'un mythe urbain* du professeur MacMolloy ; *Kitty, l'ange du mal* de Peter MacCabe ; *Hold-up et char d'assaut, pour une méthodologie de la violence*, un essai collectif édité par le département de sociologie de Berkeley. Et d'autres fascicules de moindre poids, écrits par des journalistes opportunistes brochant à n'en plus finir sur des hypothèses douteuses, et où il était souvent question de malédiction, de fantômes malfaisants ou de complots occultes.

Curieusement, l'esprit de Peggy se détacha très vite de ce qu'elle avait sous les yeux, il n'y avait rien là qu'elle ne sût déjà. Ce qui l'intéressait, c'était l'évolution de Kitty, la soif de violence qui s'était emparée d'elle après le sixième hold-up. Dans une lettre écrite à sa mère, Dum déclarait :

Kitty n'est pas contente, elle trouve que je prends trop de précautions. Elle m'accuse de vouloir travailler comme un fonctionnaire du crime. Elle m'a reproché de me soucier des blessés, des gens que la voiture pourrait écraser quand on défonce la façade d'une banque. On dirait que ça l'excite de faire mal. Elle me fait peur. Je crois qu'elle commence à s'ennuyer. On a réussi trop facilement les trois derniers coups. Je ne sais pas quoi faire.

La plupart des psychiatres estimaient que Kitty avait été le cerveau de la bande, et que tout la désignait comme une sociopathe probablement incurable. Certains allaient même jusqu'à prétendre qu'elle et Dum n'avaient jamais eu le moindre rapport sexuel, et qu'ils étaient tous les deux vierges, que leur association reposait sur la fusion classique impuissance-

frigidité. Mais aucun témoignage scientifique ne venait étayer cette théorie, si ce n'était une indiscretion d'un employé de la morgue qui aurait insinué qu'à l'autopsie Kitty Doyle aurait été déclarée vierge. On n'en savait pas davantage, mais cette rumeur avait alimenté les ragots.

Une chose semblait certaine, cependant : à partir de la sixième attaque, le comportement de Kitty s'était détérioré. Elle avait commencé à devenir le jouet de pulsions destructrices qu'elle contenait de plus en plus mal. Avec l'argent des casses, elle acheta une impressionnante panoplie d'armes anciennes. Chaque fois qu'elle faisait l'emplette d'une nouvelle pièce, elle en notait la description dans une sorte de catalogue qu'elle tenait dans un petit carnet à couverture de taffetas rose. À la date du 13 juin 1946, on trouvait ainsi la description suivante :

Carabine Winchester à répétition pour la chasse aux fauves. Canon acier rond. Calibre 44, douze coups. Modèle 1873.

En dessous de cette annotation impersonnelle, on a ajouté entre parenthèses : (*Qu'est-ce qu'elle est jolie !!!*), comme s'il s'agissait d'une robe neuve ou d'une ombrelle peinte à la main. Il est fort probable que Dum s'inquiétait de la prolifération de cet arsenal. De plus, Kitty exigeait, semble-t-il, de s'entraîner plusieurs heures par jour, comme les véritables tireurs de l'Ouest, ce qui posait d'énormes problèmes d'approvisionnement en munitions et de discrétion, car il est toujours difficile de brûler deux cents cartouches sans que le voisinage ne commence à s'inquiéter du bruit des détonations.

Peggy prêtait beaucoup d'importance au fait que les deux jeunes gens n'entretenaient aucune relation avec les milieux du banditisme. Jusqu'à la fin ils demeurèrent des isolés, des marginaux... des purs, aurait dit P'pa. Entre les hold-up, ils s'évanouissaient dans la nature, comme des fantômes, et jamais la police ne put trouver l'ombre d'une piste pour remonter jusqu'à leur planque. Plus tard, après le carnage de la maison Hellsander, on prétendit qu'ils avaient soudoyé le chef d'une tribu indienne, les Shoom'ees de la réserve fédérale d'Hippalayo, pour s'abriter dans l'une des cavernes que ce peuple a coutume de creuser dans les montagnes de pierre rouge du désert. Il est beaucoup plus vraisemblable de penser

que les Indiens abritaient sans contrepartie – et avec une réelle sympathie – ces enfants hors-la-loi qui s'étaient donné pour mission de détruire le symbole même de la société blanche : la banque.

Peggy essayait d'imaginer Kitty dans le désert, la chair pâle de son petit nez de poupée pelant doucement sous l'ardeur du soleil. C'était là un monde à la mesure de ses rêves, et sans doute s'entraînait-elle à faire des cartons sur les cactus, les serpents à sonnettes ou les monstres de Gila ?

Peggy se demandait quel effet cela faisait d'avoir 20 ans et d'être haï par la police de tous les États. Elle imaginait la lourde voiture-tank, dormant dans la caverne d'un *pueblo*, sa carrosserie disparaissant sous la poussière rouge apportée par le vent. Est-ce là que Kitty écrivit les poèmes qu'on découvrit plus tard dans le carnet rose, entre deux descriptions d'armes, ces odes naïves à Billy le Kid qu'elle avait choisi de se représenter sous l'aspect d'un Rimbaud maniant le *45 Frontier* au lieu du porte-plume ? À la fin du carnet, on déchiffra plusieurs haïkus naïfs essayant de décrire le trajet d'une balle au sortir d'un canon, ou sa déformation au moment de l'impact, lorsqu'elle entre dans la chair et se retourne à 180 degrés en un mouvement de rotation particulièrement destructeur. On vit là l'indice d'un esprit morbide et pervers, dont la pathologie ne cessait de s'aggraver avec le temps.

C'est dans cette zone floue que naquirent les légendes. Dans ces parenthèses fantomatiques.

Dans les lettres qu'il fit parvenir à sa mère, fin 46, Dum évoquait en termes voilés « la fièvre qui s'était emparée de Kitty... » Pour les spécialistes, il faisait sans nul doute allusion aux grands massacres de bétail qui eurent lieu à la même époque, et dont on ne découvrit jamais les coupables.

Peggy connaissait par cœur cette théorie. Kitty, dont la folie empirait de jour en jour, aurait exigé de s'entraîner au tir sur des cibles vivantes. Comme elle menaçait de se rendre en ville et de s'installer en haut d'une tour pour fusiller les passants, Dum avait imaginé de l'emmener à la chasse. Comme gibier, il lui proposa le bétail d'un éleveur de la Napa Valley, un Suédois du nom de Jim Sorensen. Kitty accepta ce pis aller. La légende

prétendait qu'elle s'était jetée comme une folle au milieu du troupeau, chevauchant un pur-sang indien, et qu'elle avait commencé à ouvrir le feu sur les cow-boys préposés à la garde des bêtes. Ensuite, elle avait entrepris de vider ses trois winchesters sur les vaches et les veaux qui l'encerclaient. Dum l'accompagnait, rechargeant les armes le plus vite possible.

Il avait peur, le pauvre Dum, écrivait Burry Patterson à propos de cet épisode. Il venait de comprendre que sa compagne avait définitivement perdu la tête. Elle était prête à tout pour satisfaire sa soif de sang. Elle aurait pu aussi bien tirer sur des femmes et des enfants dans un centre commercial. Et il se dépêchait d'engouffrer les cartouches dans le magasin des carabines, craignant qu'elle ne lui brûle la cervelle s'il ne se pressait pas.

Bien sûr, le style était exécration et l'évocation gratuite. Personne ne savait ce qui s'était passé exactement, et même si le massacre du troupeau Sorensen était à porter au crédit de Kitty, mais les images hantaient Peggy, lui faisant mal. Elle voyait s'abattre les lourdes bêtes, éclater le cuir des panses sous les impacts, elle entendait meugler les veaux affolés. Deux cents têtes de bétail fusillées en l'espace d'une heure. Quand des cavaliers, alertés par les détonations, étaient venus aux nouvelles, ils avaient découvert un carnage. La prairie recouverte de dépouilles à la tête transpercée et vautrées en un affreux pêle-mêle.

Mais Kitty était-elle réellement à l'origine de ce massacre ? Certains prétendaient qu'en réalité elle tirait fort mal et dépensait un nombre incalculable de cartouches avant de réussir à toucher une seule fois sa cible. Qui devait-on croire ? Après coup, il se trouve toujours quelqu'un pour fabriquer une contre-légende.

Peggy essayait de se représenter la jeune fille revenant vers la réserve indienne, les mains brûlées par la chaleur du fusil, des grains de poudre incrustés en de bizarres tatouages dans la peau des joues. On disait que l'acier d'un colt pouvait virer au rouge et vous cuire la chair de l'index et du pouce si l'on tirait trop longtemps sans permettre à l'acier de refroidir. Légende de l'Ouest ? Comment savoir ?

Peggy voyait Kitty osciller sur son cheval, cavalière médiocre prête à vider les étriers au moindre cahot. Kitty, dégrisée, des larmes traçant des sillons sur ses pommettes noircies. Kitty malade, s'accrochant au pommeau de sa selle pour ne pas tomber. Deux cents vaches massacrées, livrées aux busards. Mais n'était-ce pas ce que faisaient les Blancs, jadis, lorsqu'ils exterminaient des troupeaux entiers de bisons pour ne prélever en définitive que la langue de cette énorme bête, condamnant par là même les tribus indiennes à la famine ?

Peggy comprenait pourquoi les Shom'ees protégeaient les enfants hors-la-loi. Penchée sur les ouvrages aux pages décollées, elle imaginait Kitty et Dum, de retour à la caverne. Dum enduisait de pommade les mains cloquées de Kitty en s'efforçant de parler d'autre chose, pour la faire réagir, pour la tirer de son hébétude. Pauvre Dum qui vivait mal à l'aise dans l'antichambre de l'apocalypse, effrayé par les rêves sanglants de sa compagne. À un moment, n'avait-il pas été tenté d'échapper aux engrenages de la machine ? De rassembler l'argent des casses pour ouvrir un garage ou un atelier de mécanique ? On devinait à travers ses lettres qu'il aurait suffi d'un mot de Kitty pour qu'il précipite la voiture blindée au fond d'un ravin. À partir de la sixième attaque, il avait senti tourner le vent. Il avait compris que Kitty irait jusqu'au bout, jusqu'à ce que les mâchoires du piège se referment enfin sur elle. Elle avait envie de ce duel final, de cet affrontement à un contre cent. *Armée et dangereuse...* elle voulait mériter ces avis de recherche qu'on placardait dans tout le pays et qui l'ennoblissaient.

Peggy se redressa. Elle avait mal au dos, et le devant de son tee-shirt était trempé de sueur. Elle n'avait pas vu passer le temps et la nuit régnait à présent de l'autre côté des vitres. Dans la chambre, les cafards étaient sortis de leurs cachettes pour se lancer à l'assaut des murs. Ils filaient entre les motifs du papier peint, s'entrecroisant en un ballet compliqué. Peggy les regarda à peine. Elle but un peu d'eau, au goulot de la carafe, et se mouilla la paume de la main pour se rafraîchir le visage. Elle avait l'impression d'avoir la fièvre.

Elle se réinstalla au milieu des livres éparpillés, les feuilletant dans le désordre, sautant de l'un à l'autre, prenant des notes qu'elle n'arriverait pas à déchiffrer le lendemain. Elle confrontait les différentes versions d'un même événement. Le style des auteurs déformait considérablement les faits, trahissant leur fascination ou leur aversion pour Kitty Doyle.

Lors de la septième attaque, un banquier, Arthur Longfellow, fut écrasé par la voiture-char. Les témoignages établirent qu'en apercevant à travers sa fenêtre le véhicule des hors-la-loi il était sorti de son bureau pour se jeter au-devant d'eux, les bras en croix, persuadé que sa seule autorité ferait renoncer les malfrats. Le mufler caparaçonné de l'automobile le frappa à la hauteur du sternum, lui disloquant la cage thoracique et le projetant à plus de huit mètres en arrière. Qui tenait le volant ce jour-là ? Kitty ? Dum ? La jeune fille avait-elle appuyé sur l'accélérateur en apercevant cette cible gesticulante ? Le garçon avait-il vainement essayé d'arrêter le char lancé à pleine vitesse ?

Cette mort fut complaisamment détaillée dans tous les journaux de l'Union. Le compte rendu d'autopsie énumérant les blessures fut même rendu public, de manière à frapper les esprits. Ceux qui, jusqu'alors, avaient nourri une certaine sympathie pour les jeunes pilleurs de banque furent horrifiés par cette comptabilité d'organes éclatés. Arthur Longfellow avait 54 ans, il laissait une femme et trois enfants.

C'est également à partir de ce jour que Kitty multiplia les provocations. Après le huitième hold-up, elle s'amusa à découper en puzzle tous les billets du butin, puis, mêlant ces morceaux minuscules au fond d'un sac, elle alla les déposer en pleine nuit devant la banque éventrée deux jours plus tôt. Sur le sac, elle avait écrit : *J'espère que vous aimez les jeux de patience ! Bon courage. Kitty.*

De telles excentricités contribuèrent à consolider l'image de démence que les autorités voulaient installer dans la presse. La folie fait peur ; elle attire rarement la sympathie. En face d'elle personne ne se sent à l'abri. C'est le règne de l'arbitraire, le non-respect des règles, tout peut arriver à tout instant. Il fallait casser l'auréole anarcho-romantique qui entourait le couple de

bandits, faire d'eux des malades, des psychopathes dangereux. Après la mort de Longfellow, les journaux se déchaînèrent contre Kitty, entamant une campagne ordurière qui devait durer plusieurs mois. Kitty et Dum ne s'étaient jamais comportés comme Robin des Bois. À aucun moment on ne les avait vus distribuer de l'argent aux pauvres ou dépenser une partie de leur butin pour réparer les injustices sociales. En fait, on n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils faisaient de leurs prises. P'pa avait sur le sujet une théorie bien à lui.

— Je crois qu'ils se moquaient de l'argent, disait-il chaque fois que Peggy abordait le sujet. C'était juste un prétexte, comprends-tu ? Ils ne le dépensaient pas, ou à peine. Kitty achetait des armes, mais c'était une goutte d'eau par rapport au trésor qu'ils avaient déjà amassé. Jamais on ne les voyait dans les grands restaurants, dans les casinos. Ils ne partageaient pas les goûts des gangsters ordinaires. Je pense que Kitty se moquait des belles robes, je suis persuadé que Dum se fichait éperdument des voitures de luxe.

— Alors, observait Peggy, ils étaient riches mais ils vivaient comme des vagabonds ?

— Oui ! renchérissait son père. C'est exactement ça. Ils vivaient comme des pirates perdus en pleine mer sur un bateau rempli d'or. Leur butin ne leur servait à rien, qu'à se faire détester des autorités. Ils n'avaient pas de projets d'avenir. Ils savaient déjà tous les deux que leurs jours étaient comptés.

— Mais le trésor, insistait Peggy. On l'a retrouvé ?

— Non, murmurait P'pa. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Ils ont emporté ce secret avec eux, comme un dernier pied de nez à la police.

— Il est peut-être dans la grotte indienne ? hasardait Peggy, chez les Shoom'ees ?

— Non » tu penses bien que les fédéraux se sont dépêchés d'aller voir. Ils ont retourné la moitié du désert et fait flairer le sable par un troupeau de chiens dressés. Ils n'ont rien trouvé.

C'était là que commençait l'irritante énigme de la maison Hellsander dont quarante-six années de spéculations effrénées n'avaient pas eu raison.

— D'après les lettres de Dum, disait P'pa chaque fois qu'il récapitulait les données du problème, l'argent des douze hold-up n'a jamais quitté la voiture. Kitty l'entassait soigneusement dans le coffre arrière, les liasses de billets bien rangées dans un sac de golf. On dit même qu'elle repassait les billets avec un vieux fer en fonte, pour qu'ils prennent moins de place.

Quand Kitty et Dum avaient été encerclés dans la maison Hellsander, moins de quinze minutes après leur dernière attaque, le trésor avait disparu de la voiture blindée. En forçant la porte de la villa, au terme de l'épouvantable fusillade, les policiers étaient persuadés qu'ils allaient découvrir les deux corps criblés de balles couchés sur les sacs contenant le butin, mais ils avaient vainement passé la maison au peigne fin. Le trésor n'était nulle part et la voiture vide. Kitty et Dum s'étaient retranchés dans la résidence avec leur magot, abandonnant le char au bord de la route devant la grille d'entrée, et, tout de suite, les forces de l'ordre les avaient encerclés. À aucun moment ils n'avaient pu sortir du bâtiment, et pourtant l'argent avait disparu. À quelle astuce avaient-ils eu recours pour dissimuler le trésor, personne à ce jour n'avait pu apporter de réponse satisfaisante. Et ils étaient morts tous les deux, sur cette dernière insolence, Kitty et Dum, les enfants terribles du crime... Peggy sentait sa gorge se nouer à cette seule idée.

— Ils sont morts comme les pirates des livres d'aventures, avait-elle coutume de dire à son père lorsqu'ils abordaient ce chapitre de l'histoire. Ils ont caché leur butin mais n'ont pas eu le temps de faire une carte... ou alors ils ont fait une carte, mais personne n'a su la déchiffrer, ni même se rendre compte que c'était la carte du trésor...

Cette idée l'avait toujours follement excitée, et elle s'était juré que, plus tard, lorsqu'elle serait grande, elle résoudrait l'énigme des bandits magnifiques. Et puis le temps avait passé, et elle avait oublié... Jusqu'à aujourd'hui.

Peggy se passa la main sur le visage. Les yeux lui piquaient et les lettres se brouillaient sur les pages. Il était déjà 3 heures du matin. Il fallait qu'elle dorme si elle voulait se rendre à l'agence de recrutement. Elle empila les livres au pied de son lit, remonta sa vieille pendulette de voyage et la mit à sonner. Elle était si

énervée qu'elle se demanda si elle pourrait trouver le sommeil. Elle avait l'impression que des étincelles électriques couraient le long de ses nerfs.

« Je suis peut-être en train de devenir folle », se demanda-t-elle avec une pointe d'angoisse. Dès qu'elle se fut endormie elle commença à rêver. C'était toujours le même cauchemar. Quelque chose avec des revolvers, des impacts de balles, du sang... Une winchester aussi.

Elle entendait se briser des vitres. Elle voyait les flammes jaunes jaillir des canons brandis dans sa direction. Il y avait beaucoup d'hommes dressés au coude à coude, la joue écrasée sur la crosse de leur fusil. Ils portaient des chapeaux décolorés et des uniformes de *rangers*. Éclairés à contre-jour, ils formaient une armée de silhouettes effrayantes. Ils tiraient, rechargeaient en un feu de salve ininterrompu. Les leviers des winchesters 30/30 craquaient sourdement chaque fois qu'on les manipulait. Peggy savait que c'était elle qu'on fusillait ainsi. Elle voyait les balles nickelées se rapprocher, au ralenti, tel un essaim d'abeilles de fer. Les projectiles traversaient le jardin, entraient par la fenêtre brisée et pénétraient dans sa chair, la blessant mortellement. Elle se mettait alors à tressauter comme une marionnette, perdant le contrôle de ses gestes. Elle n'avait pas encore mal. C'était plutôt comme des gifles énormes ou des coups de poing qui la rejetaient en arrière, mais elle voyait les trous s'ouvrir sur sa poitrine, son ventre, chaque fois qu'une balle se frayait un chemin dans son corps. Dix, vingt, trente trous sombres par où jaillissait son sang... Elle tournoyait dans la mitraille, frappée de tous côtés, et ses organes, ses muscles, ses os éclataient sous l'impact des plombs. Elle était en train de mourir, elle le savait, mais elle n'avait déjà plus la force de crier.

C'était un mauvais rêve, mais qui la poursuivit jusqu'au matin.

5

La sonnerie du réveil la fit bondir. Elle se leva à tâtons, abrutie de fatigue, et se traîna jusqu'au lavabo pour s'asperger le visage d'eau froide. Elle avait une tête à faire peur. À partir de 30 ans aucune femme ne peut plus se payer le luxe d'une insomnie. Elle s'habilla à la hâte, posa des lunettes noires sur ses yeux cernés. Ça irait comme ça, elle n'allait pas postuler pour une place de *cover girl*, n'est-ce pas ?

Elle prit le bus. Elle avait les mains moites et son estomac gargouillait horriblement. Elle avait faim, elle songea qu'elle devait avoir une haleine épouvantable. Elle aurait donné n'importe quoi pour un chewing-gum à la menthe.

L'adresse communiquée par Andy, le surfeur-extermineur, était bonne. Il s'agissait d'une surface de bureau louée à l'heure au rez-de-chaussée d'un immeuble de granite rose. Des jeunes gens se tenaient là, vautrés sur des banquettes, feuilletant des magazines. Ils avaient tous l'air maussade, et à peu près aussi emballés que s'ils attendaient leur tour pour une opération du cerveau. Au premier coup d'œil, Peggy repéra une grande fille brune, très belle, habillée d'un blouson de cuir râpé et d'un jean coupé en haut des cuisses. Elle avait des jambes magnifiques que cambraient admirablement des bottes de cow-boy à haut talon. Peggy se fit la réflexion qu'elle avait tout d'un mannequin au chômage, et chacun de ses gestes était empreint d'une grâce dont elle n'avait même pas conscience. Elle se tenait ratatinée dans son fauteuil, les bras croisés sous les seins, la bouche crispée par la colère. Tout en elle trahissait l'impatience, et les muscles de ses longues jambes nues ne cessaient de se nouer et de se dénouer sous sa peau. Peggy cessa de la regarder de peur de se faire apostropher. Un siège demeurait libre près d'un garçon torse nu, dont les pectoraux s'ornaient d'un tatouage bleuâtre, de mauvaise qualité, et qui commençait déjà à s'effacer « Il a déteint au lavage », pensa-t-elle en réprimant un rire

nerveux. Le jeune homme ne lui accorda pas un regard, des écouteurs vissés aux oreilles, il ne paraissait vivre que pour la musique en conserve s'échappant du baladeur suspendu à sa ceinture. Peggy venait à peine de s'installer qu'une porte s'ouvrit, laissant le passage à un cadre d'une quarantaine d'années qui lui fit signe de le suivre.

D'abord elle ne comprit pas pourquoi on la faisait passer avant les autres, mais comme personne ne protestait, elle décida d'obéir. L'examineur était impeccablement vêtu d'un costume trois-pièces. Il portait une Rolex en or au poignet et des souliers Gucci. En le regardant de plus près, Peggy réalisa qu'il était en fait très jeune. Si ses cheveux grisonnaient déjà sur les tempes, c'était par la magie d'un artifice de décoloration censé lui octroyer un ascendant psychologique sur ses auditeurs. Dès qu'il fut installé derrière son bureau, il chaussa des lunettes de lecture qui étaient probablement des verres neutres. Il commença à parler d'une voix égale, souriant mécaniquement à intervalles réguliers, comme si chaque virgule de son texte se devait d'être traduite par un éclat de dents blanches. Peggy ne l'écoutait que d'une oreille. Il disait quelque chose à propos de la vie des cafards...

— La *Blatta Germanica* est robuste et rapide, expliquait-il. Elle court en moyenne à 1,8 km/h, mais en état de stress, lorsqu'elle se sent poursuivie, elle peut atteindre des pointes de 3 km...

Peggy se retint de pouffer, elle venait d'imaginer que de doctes savants chronométraient une course de cafards sur un vélodrome miniature. Chaque bestiole portait un numéro minuscule peint sur le dos, et... Elle fit un effort pour se maîtriser.

— Je vois sur le questionnaire que vous êtes allergique aux insecticides ordinaires, observa l'examineur. Me permettez-vous de le vérifier ? C'est très important pour la suite de l'expérience...

Il avait ouvert le tiroir supérieur de son bureau pour y prendre un vaporisateur dont la marque de fabrique avait été dissimulée par une bande de papier opaque. Il expliqua qu'il était forcé d'expédier un jet de produit sous les narines de Peggy

pour établir qu'elle était bien hypersensible aux émanations de pyrèthre, mais qu'elle devait au préalable signer une décharge l'autorisant à lui porter un tel préjudice, faute de quoi elle pourrait légalement le poursuivre pour voies de fait. Peggy signa tout ce qu'il voulut, elle avait hâte d'en finir. Pleine de bonne volonté, elle aspira une bouffée de produit, se mit instantanément à éternuer. L'examineur constata avec grand sérieux la réalité de l'écoulement nasal et rédigea un procès-verbal en ce sens.

— C'est très bien, dit-il avec un nouveau sourire. J'ai dû écarter beaucoup de simulateurs au cours des derniers jours. Notre produit – *Exterminator I* – ne contient, lui, aucun dérivé pyrèthrinoïde, il n'occasionne donc aucune irritation des muqueuses et respecte l'environnement. Ce sont là d'excellents arguments de vente, c'est pour constituer notre dossier de tests que nous recrutons des gens comme vous.

— On m'a dit que l'expérience se déroulerait à la maison Hellsander, risqua Peggy. Est-ce vrai ?

L'homme aux lunettes en verre à vitre fronça les sourcils.

— Cela vous dérange ? interrogea-t-il. Vous êtes superstitieuse, vous croyez aux fantômes ? Si c'est le cas, je ne puis retenir votre candidature, car il est vrai que cette vieille baraque a la réputation d'être hantée. Si votre religion admet l'existence des spectres, cela peut vous poser un cas de conscience. Vous êtes catholique ? Les catholiques croient aux spectres, et aux exorcismes.

— Pas du tout, s'empressa de lancer la jeune femme. C'était juste par curiosité.

— Le problème là-bas, voyez-vous, ajouta l'examineur en souriant du coin des lèvres, ce serait plutôt les cafards. Ils pullulent, un véritable élevage. En quarante-six ans personne ne s'est jamais soucié de désinsectiser la maison, c'est pour cette raison que nous l'avons sélectionnée. C'est le terrain d'expérimentation idéal. La mesure primitive à l'état naturel. Si l'*Exterminator I* triomphe dans cette bataille, il triomphera partout ailleurs.

Peggy se contraignit à glousser. Elle aurait voulu poser d'autres questions mais elle craignait d'éveiller la méfiance de

l'homme en costume gris. Dans la minute qui suivit, elle dut encore signer trois décharges qu'elle ne prit pas la peine de lire.

— Je vais vous expliquer les conditions de l'expérience, reprit le sélectionneur. Une de nos fourgonnettes va vous déposer sur place avec un carton d'échantillons de nos produits. Une fois là-bas, vous aurez toute liberté de vous choisir un espace d'habitation : une chambre qui sera à votre goût, il y en a seize. Votre mission consistera à traiter l'endroit avec l'*Exterminator I*, et à observer les résultats obtenus jour après jour. L'expérience dure une semaine, au terme de laquelle vous passerez le relais à une autre testeuse. On a déjà livré sur place tout le matériel et la nourriture nécessaire à votre survie.

Comme vous le savez peut-être, cette maison était un musée. Un petit musée. Et elle était surveillée par un gardien. Ce vieux monsieur est toujours sur place, il s'occupera de tous les problèmes d'intendance. Il s'appelle Wilfrid Tolokine. Me suis-je bien fait comprendre ?

Il se pencha, saisit sur le sol un carton rempli de vaporisateurs, de plaquettes insecticides, de cafards-motels, et le jucha sur son bureau.

— Notre kit insecticide, annonça-t-il avec une réelle fierté. Vous trouverez dedans des brochures de zoologie sur la vie des blattes, potassez-les, on n'en sait jamais assez sur l'ennemi. Vous y trouverez également votre journal de mission sur lequel vous devrez tout noter, y compris le nombre d'insectes tués chaque jour, et des bocaux pour stocker ceux-ci afin que nos laboratoires puissent les autopsier.

Peggy songea qu'elle devait avoir l'air totalement ahurie. Cet homme était-il fou ? Non, sans doute ne faisait-il que réciter avec plus ou moins de bonheur ce qu'il avait lui-même appris dans un cours de formation accélérée.

— Alors, risqua-t-elle. Je suis sélectionnée ?

— Bien sûr, fit l'examineur. Il est visible que vous n'êtes pas une simulatrice.

— Et ces gens qui attendent ?

— Eux, je dois leur faire passer des tests complémentaires. Ce sont peut-être des menteurs qui veulent toucher la prime.

Il eut une mimique agacée et poussa le carton vers Peggy.

— N'oubliez pas, dit-il. La navette part cet après-midi à 15 heures, vous serez à la maison pour le coucher du soleil. Il faut vous attendre à quelque chose de très fruste. J'espère que vous avez déjà campé ?

Peggy l'assura qu'elle avait été *girl-scout*, ce qui était faux, mais cette allégation parut rassurer l'homme en gris.

— C'est bien, dit-il en levant la main comme pour une bénédiction. Et faites du bon travail.

Peggy prit la boîte de carton, elle était remplie de poison anti-blattes sous toutes les formes imaginables. Elle essaya de sourire à son tour, mais elle ne possédait pas la technique sans faille de son examinateur, et ne parvint qu'à grimacer. D'ailleurs elle n'avait jamais su figoler ces moues charmeuses qu'on voit aux filles des magazines. Peut-être aurait-elle dû s'inscrire à un stage, elle aussi ?

Elle sortit. Dans le hall, elle se heurta au regard fiévreux de la grande fille brune dont les jolis genoux nus se serrèrent nerveusement. Le jeune homme au tatouage déteint ne manifesta aucune réaction. Les yeux clos, il continuait à se balancer au rythme de la musique diffusée par les écouteurs qui lui couvraient les oreilles. En passant devant lui, Peggy jeta un coup d'œil curieux au dessin s'étalant entre ses pectoraux. Elle crut discerner une tête d'aigle, mais le trait en était si pâle qu'elle n'aurait juré de rien.

Elle sortit du building, embarrassée par la boîte de carton. Elle n'avait pas parcouru dix mètres qu'elle entendit claquer les talons des bottes de cow-boy derrière elle. Avant qu'elle ait eu le temps de regarder par-dessus son épaule, la fille brune se tenait à ses côtés.

— Donne, dit-elle en tendant les mains. Je vais t'aider.

Elle avait une voix un peu rauque et elle articulait chaque mot avec soin, comme les hôtesse de l'air. De près, on réalisait qu'elle approchait de la trentaine et que de petites rides se formaient au coin de ses paupières. Elle avait une très belle bouche, pour publicité de rouge à lèvres. Une de ces bouches très sexy qui excitent les hommes et leur donnent des idées dépourvues du moindre romantisme. Le blouson râpé, dont le cuir blanchissait par endroits, et le short effrangé ne

parvenaient pas à l'enlaidir. Mais les mannequins vedettes ne s'habillaient-ils pas « *grunge* » désormais ? Sans l'espèce d'éclat fiévreux qui dansait au fond de ses prunelles, elle aurait pu n'être qu'une splendide poupée Barbie présentant des planches à voile ou des surfs sur la couverture d'un magazine californien. Elle arracha presque le carton des mains de Peggy et le serra contre sa poitrine. Était-elle speedée ?

— Tu es sélectionnée ? dit-elle avec une crispation douloureuse du visage. Tu sais où on t'envoie au moins ? La maison Hellsander... Tu en as entendu parler ? Tu sais ce que ça représente ?

Peggy acquiesça.

— C'est dégueulasse ce qu'ils font, s'emporta soudain la jeune femme brune, cette maison, c'est un musée... Ils vont s'en servir *comme* d'un vulgaire terrain de manœuvres. C'est comme si on décidait d'aller tester des tracteurs dans les couloirs de la Maison-Blanche ou d'aller jouer au golf dans le cimetière d'Arlington.

Elle rejeta ses cheveux en arrière d'un coup de tête brutal et dit, sur le ton qu'elle aurait sûrement employé pour avouer un crime :

— Je m'appelle June Dawson, je suis la présidente du club des amis de Kitty et Dum. Tu en as peut-être entendu parler ? À une époque j'ai passé des annonces dans les journaux de Venice, Redondo et Laguna Beaches.

Peggy ne sut que répondre. Elle avait entendu dire que l'énigme suscitée par la mort des deux pilleurs de banque avait attisé la curiosité d'un grand nombre de fanatiques, elle savait également que, depuis quarante-six ans, ces mêmes personnes organisaient des rencontres annuelles – les *Kitty-Dum's Con'* – pour confronter leurs théories, mais elle les avait toujours considérés comme de doux dingues, au même titre que ces amateurs de *detective novel* qui veulent à tout prix trouver le nom du criminel avant d'avoir atteint la moitié du roman.

— Je sais, dit précipitamment June. Il y a aussi La Fédération du mystère Hellsander, ou les Compagnons de l'énigme de la Maison rouge, mais ce sont des rigolos. Pour eux

la mort de Kitty n'est qu'un passe-temps. Une version améliorée de mots croisés, moi ce n'est pas pareil.

Peggy n'avait qu'à la regarder pour en être convaincue.

— Est-ce qu'on peut parler ? insista June d'un ton suppliant. Il faut à tout prix que j'aille là-bas, et je ne suis pas sûre que ce taré d'examineur retienne ma candidature. J'ai simulé l'allergie en m'injectant du savon liquide dans le nez, il a flairé l'astuce. Je suis prête à acheter ta place, *tu comprends* ? Je te donne 1 500 dollars et je vais là-bas en me faisant passer pour toi. Je suis certaine qu'ils ne vérifieront pas. Tu n'as rien à craindre, il ne s'agit pas de frauder à un examen. Ce n'est qu'une connerie de test commercial dont tout le monde se fout. Mille cinq cents dollars, c'est tout ce que j'ai.

— Mais je veux aller là-bas, moi aussi, dit doucement Peggy. Ce n'est pas qu'une question d'argent.

June écarquilla les yeux. Très vite la déception fit place à une sorte de joie mêlée de soulagement, comme lorsqu'en pays étranger on entend soudain, dans la foule, un inconnu parler votre langue.

— Alors toi..., balbutia-t-elle. Toi aussi ?

Puis elle se ressaisit, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et tira Peggy en direction du coin de la rue.

— Viens, décida-t-elle. Il ne faut pas que ce taré nous aperçoive ensemble. Allons chez moi.

Elle habitait un minuscule appartement dans un immeuble pour célibataires. Dès qu'elle en eut franchi le seuil, Peggy crut qu'elle venait de pénétrer par erreur dans les archives du Congrès. Tous les murs, sans exception, étaient tapissés d'étagères supportant des classeurs, des livres ou des dossiers. C'est à peine si cet empilement s'interrompait pour permettre l'ouverture d'une fenêtre. Chaque pièce avait été colonisée par ce prodigieux entassement qui exhalait une odeur de poussière et de moisi.

— Ce sont les archives du club, expliqua June en écarquillant les yeux. J'ai rassemblé tout ce qui a été écrit à ce jour sur Kitty et Dum. Tout est là : les études, les biographies, les romans, les copies vidéo du feuilleton diffusé par MTV en 71. Et surtout les

dossiers de reconstitution du dernier jour. J'ai réussi à archiver toutes les hypothèses échafaudées par les penseurs des différents clubs.

Peggy fit quelques pas, regardant le dos des épais manuscrits classés sur les étagères. Par P'pa, elle connaissait leur existence, mais jamais il ne lui avait été donné d'en feuilleter un. Elle savait que chacun d'eux tentait de reconstituer minute par minute la dernière journée de Kitty et Dum. C'étaient d'énormes scénarios où chaque plan était scrupuleusement chronométré, depuis l'attaque de la banque jusqu'au moment où la police avait investi la maison Hellsander, au terme de l'épouvantable fusillade qui avait coûté la vie aux deux fugitifs. Depuis quarante-six ans, on se perdait en conjectures sur le contenu réel de ces moments ultimes. À travers tous les États-Unis, des chercheurs maniaques passaient des années à bâtir une théorie nouvelle, plus pertinente que les précédentes. P'pa avait coutume de déclarer :

« Il existe autant d'études sur l'assaut de la maison Hellsander que sur la dernière journée d'Hitler dans son bunker de Berlin... Chacun a voulu y aller de son hypothèse, mais personne n'a jamais pu trouver la solution du mystère. » Longtemps, Peggy l'avait soupçonné de travailler, lui aussi, à une théorie personnelle, car elle l'avait vu examiner durant des heures – loupe en main – les mauvaises photos de la maison qui agrémentaient les livres traitant du sujet, mais elle n'avait osé l'interroger là-dessus, devinant que c'était là un jardin secret dans lequel elle n'avait pas le droit de pénétrer.

June parlait, mais Peggy l'écoutait à peine. Elle se déplaçait le long des étagères, déchiffrant les titres inscrits au dos des manuscrits. *Hypothèse Weyer. Version 1954. Nouvelle Hypothèse Weyer, additifs de 1957. Hypothèse Ranson-Collier 1970. Hypothèse...*

Il y avait là des milliers de pages qui essayaient de retracer les cinq dernières heures de la vie de Kitty et Dum, minute par minute. C'était d'ailleurs ainsi que, dans le milieu des fanatiques, on désignait ces ouvrages spéculatifs. On parlait des « Minutes » de la maison Hellsander, ces quatre heures cinquante-huit durant lesquelles Kitty et Dum s'étaient

retrouvés encerclés par les forces de police de l'État à l'intérieur de la fameuse maison. La plupart de ces constructions ne résistaient pas à l'analyse. C'étaient de simples jeux intellectuels analogues à ces *wargames* au cours desquels on refait les grandes batailles de l'Histoire. Chacun y allant de sa théorie pour expliquer la disparition du trésor. Les résultats de ces cogitations frénétiques frisaient généralement le grotesque.

Peggy prit l'un des manuscrits au hasard. Il pesait plus lourd qu'une brique. C'était un simple recueil de feuillets photocopiés maintenus par une reliure de plastique, à la manière de ces thèses universitaires qui moisissent sur les rayons des bibliothèques de campus. De mauvaises reproductions photographiques l'agrémentaient, copies de clichés parus dans la presse de l'époque ou réalisées par les auteurs eux-mêmes lors d'une visite guidée à la maison Hellsander. Chaque image était lourdement légendée et criblée de flèches explicatives. Peggy feuilleta l'ouvrage, s'arrêta au milieu et lut les premières lignes qui lui tombèrent sous les yeux. La page se présentait comme un scénario de téléfilm divisé en plans numérotés.

9 h 34, lut-elle. *La voiture blindée entre dans la ville de Moshney par le sud. Il fait beau, la température est déjà de 28 degrés à l'ombre. La rue principale est presque vide. Moshney City ne compte que 1 605 habitants. Le droguiste, Harlan Petersen, est occupé à aligner des paniers d'osier devant sa boutique. Il va voir passer le véhicule, mais – à cause de la poussière jaune qui en recouvre la carrosserie – il ne prêtera attention ni à sa forme étrange ni à son pare-chocs renforcé. (Voir son témoignage dans les pièces annexes du dossier, cote A. 221.) Plus tard, devant les journalistes, il optera pour une version plus dramatique et parlera du « sinistre pressentiment qui l'a assailli alors »...*

Peggy s'étonna de sentir ses paumes devenir moites. On l'avait prévenue que la lecture des « Minutes » pouvait rapidement prendre un tour obsessionnel. Elle réalisait tout à coup à quel point c'était vrai. Subitement, elle n'avait plus qu'une envie : s'asseoir là, sur la moquette, et lire, lire jusqu'à la migraine ces dizaines de kilos de feuillets mal imprimés et constellés de fautes de frappe.

— Je vais faire du café, annonça June en disparaissant dans une minuscule kitchenette. C'est du *Coffee quick*, ça ne te gêne pas ?

Peggy ne répondit pas, les sourcils froncés, elle poursuivait sa lecture : *9 h 36, la voiture prend de la vitesse. Le rugissement de son moteur emplît toute la rue et se répercute sur les façades. De nombreux habitants ouvriront leurs fenêtres pour voir de quoi il s'agit. Howard Selcrow, mécanicien de l'armée de l'air à la retraite, déclarera : « J'ai cru qu'un foutu bombardier était en train de prendre la piste. Bon sang ! J'avais le bruit des hélices dans les oreilles, quand j'ai regardé dehors, j'ai vu qu'une voiture, mais une voiture bizarre, une espèce de fourgon qui ressemblait à un half-track. Elle roulait à fond, cette caisse, comme s'il allait lui pousser des ailes au bout de la rue et qu'elle allait s'envoler au-dessus des toits. J'ai pas réalisé tout de suite que c'était ces salopards de pilliers de banque, sinon j'aurais pris mon fusil pour leur tirer dessus. »*

9 h 37. Le véhicule va percuter la façade de la Trade Union and corporative bank of Moshney City, petit établissement privé fondé par Justus Hannibal Cocklin. Il est difficile de déterminer qui tient le volant. Kitty ? Dum ? L'accélération rapide sur une très courte distance semblerait se rapprocher du style de Kitty ! Dum ayant l'habitude de prendre son élan dès les faubourgs de la ville. À cause du nuage de poussière qui suivra l'écroulement de la façade, aucun des clients de la banque ne pourra préciser qui a ouvert la portière du côté du conducteur. Il est utile de préciser que cette dernière attaque détruira le pilier central du hall de l'établissement, provoquant l'effondrement partiel de l'étage supérieur, et que trois personnes trouveront la mort sous la pluie de gravats (voir liste des noms en annexe. Cote D.311) Deux témoins préciseront que les bandits étaient vêtus de manière très « voyante », comme pour un numéro de cirque : chemise de soie jaune brillante, stetsons blancs...

June réapparut, portant un plateau sur lequel elle avait posé des *mugs* rouges remplis de café instantané. Elle avait ajouté une boîte de sucrettes de régime.

— C'est dingue, hein ? murmura-t-elle en s'agenouillant sur la moquette. Dès qu'on y met le nez on ne peut plus s'arrêter. Il m'arrive de les relire durant des nuits entières. Tu ne les avais jamais eues entre les mains ?

— Non, avoua Peggy. Mon père m'en parlait souvent. Je crois qu'il s'en était procuré des copies par correspondance, mais qu'il se cachait pour examiner les photos à la loupe. Ma mère ne voyait pas cette passion d'un très bon œil.

— Comme mon ex-mari, pouffa June. Le jour où il a voulu passer mes archives à l'incinérateur j'ai demandé le divorce.

Elles burent le café en silence, mais cette absence de paroles n'était pas gênante. Il avait suffi de quelques minutes pour que s'établisse une étrange complicité. « Mon Dieu ! pensa Peggy. Elle est folle, et je suis aussi dingue qu'elle ! On devrait nous enfermer à Pescadero... »

— On peut lire, si tu veux, proposa June. On parlera après...

Elle avait attrapé un autre manuscrit sur une étagère, et s'était allongée à plat ventre sur le sol.

« Nous devons avoir l'air de deux adolescentes en train de lire des bandes dessinées », constata Peggy avec une consternation amusée. Le tas de feuillets sur lequel s'était penchée June se révéla constellé d'annotations et de pages volantes couvertes d'une petite écriture illisible. Il ne fallait pas être doué d'un grand pouvoir de déduction pour deviner que June Dawson allait, dans quelque temps, pondre sa propre interprétation des Minutes de la maison Hellsander.

— Comment vis-tu ? demanda Peggy en reposant le lourd volume sur ses cuisses. Je veux dire... à part le club...

La jeune femme brune roula sur le dos avec une grâce fluide qui éveilla un début de jalousie chez Peggy. Cette fille avait l'air de se mouvoir en permanence au fond d'une piscine. On eût dit qu'elle nageait à l'air libre, portée par une eau invisible qui réduisait à néant le poids de son corps. Le moindre de ses étrennements devait envoûter les hommes.

— Oh..., soupira-t-elle. Je m'arrange. Je fais des photos, je pose à poil pour des artistes... Ce n'est pas important. Quand elle a un beau cul, une fille peut toujours dénicher des combines. Le tout c'est de savoir tenir les rênes de la situation.

Ne pas se laisser déborder par les mecs. Je fais aussi l'*escort girl* pour une agence. Les types essayent toujours de coucher, je dis oui ou non, c'est selon. L'important pour moi, c'est le club. J'ai trois mille adhérents mais les cotisations payent tout juste les frais d'impression du bulletin de liaison et le Fédéral Express.

— La maison Hellsander, murmura Peggy tandis que sa gorge se serrait curieusement. Tu l'as déjà visitée ?

— Oui, il y a dix ans, mais j'étais trop jeune pour me rendre compte, et je ne connaissais pas assez bien leur histoire. J'ai eu le coup de foudre. La révélation, quoi. J'ai tout de suite su que c'était à ça que je devais me consacrer, que le reste, ça n'avait pas d'importance. Après, quand j'ai voulu y retourner, elle était fermée au public, le gardien ne voulait plus laisser entrer personne. C'est un vieux dingue. Il est persuadé que les fantômes de Kitty et de Dum hantent la maison. Il n'y met plus les pieds, il vit dans une espèce de pavillon de chasse dans le jardin. Depuis qu'il a cessé d'entretenir les massifs et la pelouse, tout est retourné à l'état sauvage. Une vraie jungle, c'est à peine si on voit encore la façade sous les plantes grimpantes. J'y suis retournée, oui, mais sans franchir les grilles. Il y avait un chien dans le jardin.

D'un coup de reins elle s'assit dans une curieuse position fœtale, les bras noués autour des genoux. Ses yeux noirs brillaient d'un éclat intense, un peu inquiétant.

— Je veux aller là-bas, chuchota-t-elle. Vivre là-bas ne serait-ce qu'une semaine... Personne n'a pu le faire jusqu'à maintenant. Des visites d'une heure ou deux, oui, mais jamais de longues stations sur le terrain, sur les lieux mêmes, là où ils ont été tués. Tu comprends, je veux m'asseoir en pleine nuit dans la salle du bas, et regarder tout autour de moi, ausculter chaque centimètre carré du mur ou du plancher...

— Tu penses au trésor ?

— Le trésor en lui-même, je m'en fous, mais l'énigme c'est autre chose. Découvrir leur secret, réussir là où ces porcs de flics ont échoué, ce serait comme devenir la complice de Kitty. Tu vois ce que je veux dire ?

Peggy voyait. Elle n'était pas loin d'éprouver la même chose. Trouver la réponse... Résoudre l'énigme du trésor perdu, du

butin envolé. Elle baissa les yeux, s'aperçut que ses doigts moites avaient cloqué le papier du manuscrit.

— Selon toi, dit-elle, quelle théorie se rapproche le plus de la réalité ?

June fit la grimace.

— Je ne sais pas. Leur principal défaut, c'est d'avoir été élaborées par des hommes assis au fond d'un bureau, qui ont repensé l'affaire à la manière de Sherlock Holmes ou d'Hercule Poirot, en croyant qu'on peut résoudre une énigme installé dans un fauteuil en fumant sa pipe. Je pense, moi, qu'il faut aller sur place et faire les mêmes gestes, et rejouer la mort de Kitty, dans les moindres détails. Se coucher là où elle est tombée, toucher les objets qu'elle a touchés avant de mourir.

— Une reconstitution ?

— Oui. Comme une pièce de théâtre. Se mettre dans leur peau et guetter par les fenêtres l'arrivée des flics, les mettre en joue, imaginer qu'on entend siffler les balles.

Peggy eut un frisson. Il y avait dans ce programme quelque chose qui lui faisait peur, comme l'annonce d'une possession diabolique. Est-ce qu'il n'y avait pas un danger quelconque à ressusciter cette danse de mort ? Est-ce qu'on ne risquait pas de remettre en marche une très ancienne mécanique assoupie... « De réveiller la malédiction ! pensa-t-elle avec une pointe d'humeur. Bon sang ! *Dis-le*, va jusqu'au bout de ta théorie. » Elle avait honte mais c'était un peu ça, effectivement. Un vieux fonds de superstition qui remontait à la surface, l'idée qu'il ne faut pas jouer avec tout ce qui touche à la mort. Surtout à la mort violente. Et pourtant elle comprenait le désir de June, elle avait elle aussi envie de jouer le rôle de Kitty, d'entrer dans cette maison morte en se racontant que les sirènes de police allaient se mettre à hululer d'une seconde à l'autre...

Deux taches rouges étaient apparues sur les joues de June. Peggy eut du mal à soutenir son regard scrutateur.

— Tu as peur ? demanda June. Tu te dis que ça va nous... porter malheur ?

— Oui, avoua Peggy dans un souffle. Mais ça me plairait d'essayer. Tu as peut-être raison. Il n'y a pas de véritable enquête sans reconstitution.

— J'ai raison ! Il n'y a qu'en allant là-bas qu'on pourra imaginer le cheminement mental de Kitty, pas en se calant les fesses dans un fauteuil pour réfléchir, une tasse de thé à portée de la main !

Peggy hocha la tête. Les étagères, avec leurs dossiers empilés comme des briques, l'oppressaient un peu. En regard de ce capitonnage la fenêtre semblait soudain très petite, à peine une lucarne. Sur ses cuisses, l'hypothèse à reliure de plastique blanc pesait une tonne. Elle n'osait ni bouger ni parler, comme si prononcer un seul mot, esquisser le moindre geste aurait équivalu à la signature d'un pacte obscur et dangereux. « Ne t'engage pas là-dedans, lui murmurait une voix au fond de sa tête. La mort n'est pas une *murderparty* ou une pièce de théâtre d'amateurs. Laisse Kitty et Dum où ils sont. » Elle était stupéfaite et agacée de se découvrir soudain au bord de la superstition. Un pressentiment désagréable s'emparait d'elle, comme si elle se tenait à un tournant de sa vie, prête à prendre le mauvais chemin.

— Si je vais là-bas, dit-elle en tapotant le manuscrit des « Minutes » avec un petit rire bête, il faut que je potasse tout ça. Je ne connais pas le déroulement des événements par cœur.

— Allons-y ensemble, décida June. Même si je ne suis pas sélectionnée. Le gardien est un vieux fou. Il suffira que je me présente après ton arrivée et que tu m'accueilles comme si tu méconnaissais...

Peggy hésita à peine tant elle craignait de se retrouver là-bas sans aucune alliée dans la place.

— Pourquoi pas ? capitula-t-elle.

Elles occupèrent l'heure qui suivit à feuilleter les photos inédites que June s'était procurées. C'étaient tous les clichés rejetés par la presse, les instantanés jugés sans valeur dramatique ou au contraire susceptibles d'attendrir fâcheusement le public. Ils étaient d'une grande netteté, et admirablement contrastés, comme cela se produit souvent avec les photos d'une époque d'avant l'invention des appareils jetables et des lentilles en plastique. June les avait rangés dans des pochettes transparentes, de façon à ce qu'on puisse les manipuler sans les abîmer. Pour la première fois de sa vie,

Peggy put contempler le visage de Kitty autrement qu'au travers du voile flou des habituelles photos de la une. Elle retint son souffle en constatant à quel point sa figure était celle d'une poupée triste. Elle était belle, mais d'une beauté douloureuse et fêlée. Même son sourire faisait mal.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Comme ils étaient jeunes...

C'était cela qui frappait avant tout. L'extrême jeunesse des deux bandits. Des gosses, l'un et l'autre, et qu'on aurait davantage imaginés en chandail et socquettes blanches, comme tous les adolescents de l'époque. Sur l'un des clichés, Kitty était assise sur le capot de la voiture blindée, les jambes croisées, la jupe sagement tirée sur les genoux. Il n'y avait rien en elle de provocant, et pour beaucoup de garçons elle aurait représenté la *girl friend* idéale, celle qui tient le journal de la classe, se déguise en *cheerleader* aux matches de football et vend de chastes baisers à un dollar à la kermesse de l'école. Sur la photo, elle souriait en plissant les yeux dans le soleil, avec une espèce de lassitude convalescente, ou peut-être d'ennui ? Son visage avait encore cet aspect poupin des très jeunes filles élevées à coups de *milk-shakes* et de *pop corn*. Si on lui avait donné le temps de vieillir, peut-être aurait-elle eu une légère tendance à l'embonpoint. Dum, lui, paraissait mal à l'aise sous le regard de l'objectif, mais il ne cherchait pas à prendre des poses de matamore. Les mains dans les poches, les pieds tournés en dedans, il souriait avec l'air de s'excuser d'avoir les oreilles décollées et la bouche trop grande. Peggy, qui avait vu, comme tout le monde, les photos de Bonnie Parker et Clyde Barrow, fut frappée par la dissemblance existant entre les deux couples. Là où Bonnie avait posé avec arrogance, bardée de mitraillettes et le cigare à la bouche, Kitty avouait sa nostalgie de n'être pas une adolescente comme toutes les autres. Il y avait de la tristesse dans ces clichés, et déjà l'amorce d'une certaine fatigue.

— Ils savaient déjà qu'ils allaient mourir, murmura June. Ça se sent. Ils en ont eu l'intuition. C'est le dernier rouleau de pellicule que Dum a envoyé à sa mère. Il faisait toujours comme ça. Sûrement parce qu'il avait peur d'être reconnu s'il allait lui-même chercher les photos.

Peggy ne pouvait détacher son regard de Kitty. De ce visage et de ce corps que les balles avaient hachés jusqu'à l'horreur. Combien de projectiles avait-on retiré du cadavre de Kitty Doyle ? Deux cent quatre-vingt-sept, disaient les mémorialistes. Pour la plupart du 45 ACP, des munitions qui, à leur point de sortie, avaient véritablement déchiqueté sa chair, réduit ses os en miettes. C'était comme si elle avait été exposée au feu d'une armée. Une armée qui l'aurait prise pour seule et unique cible.

— Dum est mort le premier, dit June dont la voix tremblait.

Il a été touché à la tête et il est tombé presque tout de suite. On a retiré de son corps cent vingt-cinq projectiles.

Peggy connaissait bien ces chiffres horribles. On racontait que, lorsque les flics avaient investi la maison, ils avaient continué à tirer sur les corps étendus, sans vie, jusqu'à ce que leurs chargeurs soient vides. Personne ne savait pourquoi. Par peur ? Par vengeance ? Pour profaner les dépouilles de ces deux adolescents qui les avaient ridiculisés durant deux années entières ?

On avait eu beaucoup de mal à transporter les cadavres jusqu'à la morgue. L'adjoint du shérif, hilare, déclara au moment où s'éloignait l'ambulance : « Ils ont mangé tellement de plomb qu'ils pèsent deux fois plus lourd morts que vivants, j'ai failli prendre une hernie en soulevant cette salope de Kitty ! »

Combien de temps avant l'attaque les photos avaient-elles été prises ? Peggy imaginait Dum arrêtant la voiture sur le chemin de la banque pour jeter la pellicule dans une boîte à lettres. Les dernières photos, la dernière banque.

— Personne n'a voulu les publier, dit June. Elles étaient trop dérangeantes. C'était avouer qu'on avait fusillé deux gosses. Et puis ils étaient trop attendrissants. Des mêmes paumés, beaucoup de gens auraient pensé : ils ne méritaient pas de finir comme ça.

Peggy ne répondit pas. Elle essayait de chasser de son esprit les images de l'assaut, tel qu'elle se le représentait. Elle ne devait pas penser à cela. Il serait toujours temps de le faire, là-bas, sur les lieux même du massacre. Elle regarda sa montre.

— Il va falloir que je passe chez moi chercher mes affaires, dit-elle. La navette est à 3 heures.

— Je vais t'accompagner, dit June en la saisissant aux épaules. On est bien d'accord, hein ? Si je ne suis pas sélectionnée, j'irai là-bas au chiqué, et tu me couvriras ?

— D'accord, capitula Peggy. On essaiera toujours.

— Ça marchera, affirma June. En attendant, mets le gardien dans ta poche, fais-lui des sourires, et surtout ne le contrarie pas, c'est un vieux dingue qui radote. Écoute-le et approuve toutes ses théories à la noix. Je ferai pareil, il sera ravi d'avoir un public. C'est lui qui servait de guide jadis. Il promenait les touristes à travers le musée en leur racontant l'histoire du massacre. Il était déjà là il y a dix ans, quand j'y suis allée la première fois. Je me rappelle qu'il mimait les derniers gestes de Dum pendant que les touristes le photographiaient. Un vieux cinglé, j'te dis !

Elle devenait véhémence. Peggy se leva.

— On a juste le temps, dit-elle.

« Je fais la plus belle bêtise de ma vie », songea-t-elle en sortant sur le palier, June sur les talons.

6

Elles n'échangèrent guère plus d'une demi-douzaine de phrases le temps qu'elles mirent pour jeter les affaires de Peggy au fond d'un sac. June déposa l'un des manuscrits reliés en spirale au milieu des sous-vêtements entassés à la diable.

— Ce sont les « Minutes » de Martin Colson, expliqua-t-elle. Rien de génial, mais je crois qu'elles collent assez bien à la réalité pour tout ce qui s'est passé entre l'attaque de la banque et l'arrivée à la maison. Potasse-les, ça te donnera une idée du minutage. Colson n'a pas assez d'imagination pour prétendre résoudre l'énigme du trésor, mais ne t'arrête pas à ses conclusions.

Il fallait faire vite. Elles quittèrent le 18, Mulovar Street au pas de course sous l'œil intrigué du concierge, et June conduisit Peggy au point de ralliement dans sa petite Honda Civic fatiguée. Elle s'arrêta à cent mètres du lieu du rendez-vous « au cas où le taré des sélections serait là », mais il n'y avait qu'un *pick-up truck* blanc garé devant le stand d'un marchand de journaux. Sur ses flancs s'étalait la mention *EXTERMINATOR I* en lettres rouges. Au-dessous, on pouvait voir un cafard renversé sur le dos, et que traversait un éclair ravageur.

June saisit le poignet de Peggy entre ses doigts et le serra très fort.

— Bonne chance, dit-elle. Et à bientôt.

Peggy descendit, embarrassée par le carton de produits chimiques. Pourquoi l'avoir obligée à transporter cet encombrant paquetage ? Pour qu'elle se pénètre de son rôle d'exterminatrice, sans doute ? Elle traversa la place sans regarder en arrière, mais elle sentait les yeux de June rivés sur elle. Le fourgon était conduit par un jeune homme en salopette blanche, dont le crâne dénudé par une calvitie précoce avait la couleur exacte d'un cul de bébé.

— Ah ! Vous v'là, fit-il en consultant sa montre. Je croyais que vous vous étiez dégonflée, j'allais rentrer à la base.

Peggy baissa la tête pour pénétrer dans le véhicule. Elle fut surprise de constater qu'il n'y avait pas d'autres passagers.

— Il n'y a que moi ? dit-elle en posant le carton et le sac à ses pieds.

— Ouais, confirma le garçon maussade. Si vous croyez que ça se bouscule pour aller camper dans ce taudis !

Il était maigre, ce qui lui restait de cheveux noué en chignon sur la nuque, avec – sur la pommette gauche – une espèce de bizarre tatouage qui ressemblait à du morse ou de l'écriture Braille.

— Installez-vous, commanda-t-il. On en a pour trois heures de route, c'est complètement perdu ce truc, presque à la lisière du désert Mojave. J'espère que vous n'avez pas peur des coyotes ?

Peggy haussa les épaules, elle avait déjà compris que le petit jeu du garçon consisterait à l'effrayer durant tout le voyage en l'abreuvant d'histoires de croque-mitaine. Il démarra sans attendre qu'elle soit assise, et elle tomba gauchement sur la banquette arrière, les genoux levés, la jupe troussée à mi-cuisses. Le type la regardait dans le rétroviseur, en ricanant. Elle le détesta aussitôt et décida de ne pas desserrer les dents. Il en serait pour ses frais !

— Celle que vous allez remplacer sera vachement contente de vous voir, dit-il en étouffant un petit rire niais. Au bout d'une semaine ils deviennent tous à moitié fous là-bas ! Entre les cafards et le gardien qui croit aux fantômes, faut avoir des nerfs de pilote de chasse !

Peggy s'installa confortablement sur la banquette et essaya de faire abstraction du bavardage du jeune homme. Elle avait hâte d'arriver, de voir enfin la maison dont elle avait tellement entendu parler. Est-ce qu'elle allait être déçue ? Quand elle avait visité Alamo, à 13 ans, elle avait été consternée par le peu de grandeur du célèbre fort, simple palissade environnée de maisons fort communes et noyée au milieu du trafic urbain. En irait-il de même pour la maison du massacre ?

— Les cafards, insista pesamment le conducteur, ils sont énormes, aussi gros que des souris. Le vieux qui surveillait la baraque les a laissés se reproduire en liberté. J'espère pour vous que vous avez le cœur bien accroché, parce qu'une fois là-bas, pas question de prendre un bus ou même de faire du stop. C'est le vrai désert.

— Mais il y a la ville, laissa échapper Peggy. Moshney, la ville du dernier holp-up ?

— Même pas, fit le garçon. Elle a périclité en quelques années. C'est à croire que Kitty et Dum se sont vengés du mauvais tour que leur ont joué les gens de Moshney. C'est une vraie cité fantôme maintenant. Les maisons sont toujours là, les magasins, mais il n'y a plus que les coyotes pour se promener dans les rues. Vous pourrez y aller si vous n'avez pas peur de marcher. C'est à cinq kilomètres de la maison Hellsander, en suivant la route.

— Personne n'a de voiture ?

— Personne, c'est dans le contrat que vous avez signé. C'est pour ça que je vous emmène. Les mecs pensent que ça vous forcera à rester dans la maison. De toute manière, méfiez-vous du gardien, il est payé pour pointer vos absences. Si vous passez trop de temps hors de la baraque, vous ne toucherez jamais la prime.

— Mais j'avais entendu dire que la maison n'était pas habitable, hasarda Peggy. Que son propriétaire n'avait jamais achevé les travaux parce que sa femme refusait d'habiter sur les lieux du massacre.

— Vous avez raison ! hennit le garçon. *Ce n'est pas habitable !* Il n'y a ni électricité ni eau courante, rien ! Les types de la Société ont aménagé ça comme un camp de vacances. Des douches dans le jardin, une citerne de flotte qu'un camion va remplir chaque semaine. Pour l'électricité, on a construit une éolienne, mais les jours où il n'y a pas de vent, vous n'aurez pas de lumière. Pour les types, c'est pas grave, ça leur rappelle l'armée, mais c'est plus dur pour les filles. L'eau est rationnée, quant à la boisson et à la nourriture, pas question d'y piocher à volonté. Le concierge surveille tout ça d'un œil d'aigle.

— C'est très isolé ?

— Isolé ? Vous rigolez ? Y'a pas de téléphone, pas de cinéma, vous avez intérêt à aimer bronzer, mais attention au soleil, ça tape dur dans le coin. Si vous faites une insolation vous aurez des problèmes !

Il continua sur ce ton un bon moment, mais comme Peggy paraissait en prendre son parti, il renonça en bougonnant. Il roulait vite, pressé de se débarrasser de la corvée de convoyage. Peggy essayait de faire le tri dans les informations qu'elle venait de recueillir pour savoir si elle était effrayée par ce qui l'attendait là-bas. Elle décida que non. Le désir de se retrouver à la maison Hellsander se révélait plus fort que tout. Bientôt le tissu urbain commença à s'éclaircir, et la camionnette se mit à filer au milieu d'une étendue poussiéreuse et jaune. Sur le bord de la route se dressaient çà et là des *cantinas* aux parois de tôle ondulée, ou des wagons posés sur des buses de ciment. Des camps de trailing ou des stations-service exposant des crotales dans des vivariums grillagés. Des enfants dépenaillés, parfois nus, se tenaient embusqués à la lisière de l'asphalte, jetant des pierres sur les véhicules lancés à grande vitesse. Il fallait surtout éviter de s'arrêter pour les réprimander si l'on ne voulait pas se faire dépouiller par leurs grands frères tapis dans le fossé, un gourdin à la main.

— Ici, grogna le conducteur, faut jamais prendre personne en stop. Et c'est valable aussi pour vous. Quand vous serez à la maison Hellsander, évitez les balades nocturnes. Même à Moshney City. Les villes fantômes, c'est souvent des repères de motards. Si vous saviez le nombre de filles qui disparaissent chaque année, enlevées par ces dingues ! Ils se les vendent entre eux, comme des esclaves.

Peggy posa son front contre la vitre. Elle songeait à ce que disait son père : « Ils venaient de villages où l'on n'entendait que le bruit du vent... » Est-ce qu'elle entendrait le vent, là-bas, à la maison du massacre ?

Puis les baraquements s'espacèrent, eux aussi, et il n'y eut plus que la route s'étirant à l'infini sur une étendue de terre pulvérulente, et les buissons d'épines, déracinés, poussés par les bourrasques, rebondissant contre les obstacles.

— C'est là, dit le conducteur après une interminable période de silence.

Brusquement, il avait perdu son ton goguenard, comme si l'heure n'était plus à la plaisanterie. Toute assurance l'avait quitté, et il paraissait désireux de ne pas s'attarder.

Peggy se pencha au-dessus du siège pour regarder à travers le pare-brise. Son cœur s'était brusquement emballé, et elle avait l'impression que le bruit de ses battements devait résonner à l'intérieur du véhicule. À contre-jour, la maison Hellsander lui apparut sous la forme d'un gros cube couvert de mousse et de feuilles, tels ces monuments oubliés que mange peu à peu la végétation. Une haute grille rouillée l'entourait, ainsi qu'un mur dont les pierres ne devaient plus tenir en place que grâce au chanvre qui les enveloppait. Il était visible qu'on avait voulu bâtir là une demeure dans le plus pur style sudiste. Une de ces constructions qui tiennent le milieu entre le temple, le manoir et la gentilhommière. Un décor qui paraissait sortir tout droit d'*Autant en emporte le vent*. Les lianes et les lichens de toutes sortes s'étaient lancés à l'assaut des colonnes du porche, et la mousse couvrait les marches tel un tapis d'apparat curieusement roux. C'était une ruine, mais une ruine magnifique dressée sur la plaine poussiéreuse et vide où cette tache de végétation drue tranchait bizarrement.

— Faites attention quand vous serez là-dedans, murmura le conducteur. Je ne rigole pas. Vous n'êtes pas obligée d'entrer vous savez ? Je peux vous ramener en ville, vous n'avez qu'un mot à dire. C'est un sale endroit, il faudrait me donner bien plus de 1 000 dollars pour que j'accepte d'y passer une semaine.

Une jeune femme attendait devant la grille, un sac de marin à ses pieds. Elle était de mauvaise humeur et se précipita vers la camionnette dès que celle-ci se fut arrêtée.

— C'est pas trop tôt ! grogna-t-elle en faisant coulisser la portière. Bon sang, il était temps que je m'arrache d'ici avant de devenir folle !

Avisant Peggy qui rassemblait ses affaires, elle fit la grimace.

— Bon courage ma vieille ! siffla-t-elle. Je peux t'assurer que ton fric tu ne vas pas le voler !

À peine Peggy était-elle descendue, que l'inconnue se rua à sa place, comme si elle craignait que la navette ne l'oublie. Le chauffeur eut un geste d'adieu à l'adresse de Peggy et fit demi-tour soulevant un nuage de poussière jaune. Pendant quelques secondes Peggy Sue Fairway regarda s'éloigner la camionnette. Elle se sentait dans la peau d'un matelot qu'on vient d'abandonner sur une île déserte, et elle fut sur le point de se mettre à courir en criant : « Attendez-moi ! » mais elle se ressaisit et se tourna bravement vers la maison. Elle n'en croyait pas ses yeux et hésitait encore à entrer. *Ainsi c'était là que...*

Son sac en bandoulière, les bras serrés sur le carton d'insecticides, elle remonta lentement l'allée. Le lierre avait poussé sur la façade, recouvrant même les fenêtres qu'on n'ouvrait plus, et la maison était comme aveuglée par cet entrelacs végétal. Peggy savait qu'elle était inachevée, mais cela ne se voyait pas de l'endroit où elle se tenait. Matthew Conway, l'homme qui l'avait fait construire en 1947 pour sa femme Hillary, une fanatique de Margaret Mitchell, avait abandonné les travaux immédiatement après le massacre dont elle avait été le théâtre. En effet, son épouse avait déclaré, au lendemain de la mort de Kitty et de Dum, qu'elle ne mettrait jamais les pieds dans cet endroit horrible. Conway n'avait pas réussi à revendre la bâtisse à un prix correct et s'était à demi ruiné pour en bâtir la réplique exacte du côté de San Fernando. Pour parler franchement, il ne faisait aucun doute que l'architecture de la maison Hellsander était d'un goût discutable. C'était plus une pièce montée qu'une véritable demeure, toutefois Peggy ne fut pas déçue en la découvrant soudain devant elle. C'était comme le château de la Belle au bois dormant, à Disneyworld, mais un château mangé par la forêt. Sur les pelouses, ou du moins ce qui en tenait lieu, de vieilles bétonneuses achevaient de se désagréger, complètement dévorées par la rouille. Des outils traînaient, çà et là, presque enfouis dans le sol ou prisonniers des herbes folles. Seule la grande porte du rez-de-chaussée avait été dégagée du filet de lierre emprisonnant la façade. Une bicoque branlante, mi-bungalow mi-pavillon de chasse, flanquait la demeure sur la gauche. Peggy supposa qu'il s'agissait de la cabane du gardien.

Au moment où elle posait le carton d'insecticides sur la première marche de l'escalier, un vieil homme sortit des ténèbres du hall pour s'avancer à sa rencontre. Il devait avoir 70 ans. Très maigre, les oreilles décollées, la bouche trop grande, il portait un chapeau de paille effrangé qui lui tombait sur les yeux. Un chien rhumatisant marchait à ses côtés en clopinant, le poil entièrement gris de la pointe du museau à l'extrémité de la queue. En apercevant Peggy, le vieil homme ôta son chapeau, et son crâne chauve scintilla au soleil. Il était maigre, visiblement nu dans une salopette ravaudée à la hauteur des genoux. Lorsqu'il fut plus près, Peggy réalisa que son visage n'était pas normal. Son nez, ses joues, son front paraissaient taillés dans une toile de plastique rosâtre ne se donnant même pas la peine d'imiter la chair humaine. On eût dit l'un de ces masques de caoutchouc vendus à l'époque d'Halloween. « Un grand brûlé », pensa-t-elle en s'efforçant de ne pas détourner les yeux. Avec l'âge, le tissu cicatriciel s'était affaissé, perdant un peu de son aspect trop lisse, mais sur les joues, la barbe blanche ne poussait qu'en de rares endroits.

— Bonjour, dit le vieux en esquissant un signe de la main. Je suis Wilfrid Tolokine, le gardien du musée, vous êtes la nouvelle ?

— Oui, je m'appelle Peggy. On vous a prévenu de mon arrivée ?

— Non, on ne me dit jamais rien. Et puis ici, ça ne fait qu'entrer et sortir. Il y en a qui ne tiennent pas le coup plus de quarante-huit heures. Ils préfèrent ficher le camp par leurs propres moyens et faire du stop sur la route pour rentrer à Los Angeles. Ce n'est pas moi qui leur donnerais tort.

— Les blattes sont si effrayantes ?

Le vieux haussa les épaules.

— Oh ! Les blattes, on s'y fait, grogna-t-il. Elles ne mordent pas, hein ! Et puis Captain les mange.

Il désigna le chien.

— C'est lui Captain. Avant je l'appelais Benjamin Franklin, à cause de la ressemblance, mais il ne comprenait pas son nom. Ou alors ça ne lui plaisait pas, bref, il ne répondait jamais.

Depuis que je l'appelle Captain, on arrive mieux à se comprendre.

Peggy se sentait gagnée par un curieux sentiment d'irréalité. Elle ne parvenait pas à se persuader qu'elle était bien devant la maison Hellsander. Elle regarda de nouveau autour d'elle. Sur les pelouses transformées en jungle, subsistaient les vestiges du chantier qu'on avait abandonné du jour au lendemain : une brouette, un monceau de briques que la mousse recouvrait presque complètement. Au bas des marches, un tas de ciment plus dur que la pierre formait un cône gris. Une pelle y était fichée à la verticale. On n'aurait pu l'en retirer. Peggy songea à l'épée plantée dans le roc des légendes de la Table ronde. L'épée du futur roi Arthur. Le vieillard surprit son regard.

— Tout est resté comme c'était ce jour-là, dit-il. On n'a plus jamais touché au chantier. Matthew Conway a congédié les ouvriers le lendemain du massacre, et le temps s'est arrêté.

Peggy se décida enfin à escalader les marches de l'escalier de marbre. Comme dans un rêve, elle s'avança vers la façade et plongea la main dans l'enchevêtrement du lierre. Tout de suite, ses doigts effleurèrent les impacts de balles criblant la pierre.

Il y en avait des centaines et des centaines. Leurs cratères se chevauchaient, si bien que la paroi semblait avoir été attaquée à la pioche par des vandales cherchant à la défigurer. Peggy fit quelques pas de côté pour s'approcher des fenêtres du rez-de-chaussée. Sous le tissu végétal, elle discerna le contour des volets fermés. Mais ils étaient troués, eux aussi, fracassés, et sans le secours des plantes grimpantes qui les emprisonnaient, ils seraient sûrement tombés en morceaux.

— Il y a un point d'eau au fond du jardin, expliqua Wilfrid Tolokine. Cet endroit était une oasis, c'est pour ça que Conway voulait y bâtir sa maison. La mare est toujours là, elle alimente les plantes, l'herbe. Sans elle, la résidence serait installée au milieu des sables, comme tout ce qui nous entoure.

Peggy réalisa qu'elle retardait volontairement le moment d'entrer dans la bâtisse. Elle avait la respiration courte, et une sueur qui n'était pas entièrement due à la chaleur ambiante ruisselait entre ses seins.

— Venez, dit Tolokine. Je vais vous montrer les installations.

Elle le suivit. Il claudiquait, et le chien gris, dont la jeune femme ne parvenait pas à identifier la race, faisait comme lui. Derrière la maison s'étendait une sorte de jungle miniature à travers laquelle il était assez difficile de se déplacer. Des lianes avaient poussé en tous sens, et les palmiers qui entouraient le point d'eau installaient une pénombre qui aurait pu être agréable si elle n'avait pas été peuplée de moustiques. La mare n'avait rien de très attrayant, on eût dit un cratère de bombe rempli d'eau croupie, il en montait une odeur désagréable.

— Faut pas en boire, dit le gardien. Et éviter de s'y baigner. Je dis ça parce que certains des jeunes gens qui sont venus avant vous n'ont rien trouvé de mieux que d'y piquer une tête. C'est plein de bestioles dans le fond. Des vers, des saloperies qui se glissent sous la peau et vous en font voir de toutes les couleurs.

La société des insecticides *Exterminalor 1* avait tondu une clairière dans la broussaille pour y installer un bloc sanitaire comme on en trouve sur les chantiers ou dans les campings : des toilettes, des douches en matériaux préfabriqués et démontables, le tout alimenté par une citerne parquée à l'abri du soleil. Tolokine expliqua que l'eau était rationnée, et qu'il ne fallait pas espérer prendre plus de deux douches par jour.

— Normalement je dois pointer tout ça sur un carnet, maugréa-t-il, mais ça m'emmerde. Je ne suis pas là pour jouer les gardiens de prison.

Chaque fois qu'il prenait la parole, le chien gris levait la tête pour l'écouter. Le concierge tint également à lui montrer l'éolienne, puis les stocks de nourriture et de boissons enfermés dans des conteneurs hermétiques.

— Y'a que des sodas et de l'eau minérale, précisa-t-il. Pas de vin, de bière ou d'alcool. Comme ça on évite que ça dégénère. Les pensionnaires doivent faire leur déjeuner eux-mêmes, je ne suis ni le cuisinier ni le garçon d'étage.

Peggy écoutait d'une oreille distraite. Elle n'avait d'yeux que pour la maison. Du jardin, on voyait qu'elle était inachevée. La végétation avait envahi les pièces encore ouvertes, tout l'arrière du bâtiment évoquait ces « vues en coupe » des revues d'architecture. C'était comme si un couteau géant avait découpé

la bâtisse en deux. Les plantes grimpantes avaient envahi les chambres, les salons, les escaliers.

— Avant, quand le musée fonctionnait encore, soupira le vieil homme, je nettoyait tout ça, mais maintenant c'est fini. Pas assez de visiteurs, ce n'était plus rentable.

Il se planta au milieu des herbes folles, les poings dans les poches, voûté.

— Je suis arrivé ici quelque temps après le drame, dit-il d'une voix lointaine. La maison avait été rachetée par Gus Bodine, un ancien forain qui voulait en faire une attraction. C'était une canaille prête à tout pour gagner de l'argent. S'il avait pu, il aurait monté la résidence sur roulettes pour la promener à travers tous les États du Sud. Je venais d'avoir mon accident... J'étais pas beau à voir. Gus a trouvé que j'avais la gueule de l'emploi, il m'a engagé.

Comme la jeune femme ne posait aucune question, Tolokine se sentit forcé d'expliquer :

— J'étais soudeur aux chantiers navals de Frisco. Un jour mon chalumeau a explosé, j'ai eu la figure brûlée au troisième degré. On m'a fait des greffes en prélevant de la peau sur mes omoplates ou sur mes fesses. Maintenant que je suis vieux, c'est moins spectaculaire, mais quand j'avais 20 ans on m'appelait l'homme au masque de cire, à cause du film d'épouvante, vous ne devez pas connaître, vous êtes trop jeune.

Il rabattit le chapeau de paille sur son nez, dans un geste de coquetterie dérisoire, et se remit en marche, le chien gris sur ses talons.

— Pendant plusieurs années il y a eu beaucoup de monde, dit-il. Les touristes venaient par cars entiers. Les agences nous inscrivaient sur le programme des excursions. Avant de rejoindre le Mojave, tous les groupes s'arrêtaient ici. C'était aussi connu que la ville fantôme de Calico. Et puis le temps a passé. Bodine est mort ; comme je ne demandais rien à personne, on m'a laissé là, pour éloigner les squatters. La maison est passée de main en main. On devait en faire un restaurant ou une boîte de nuit. Pour finir, les marchands d'insecticides l'ont rachetée. Depuis deux ans, elle leur sert de terrain d'expérimentation. Ça m'a fichu un sacré coup au moral

mais je suis resté. J'ai passé toute ma vie ici. C'est ici que j'ai connu ma femme, en 70, elle faisait partie d'un groupe de secrétaires en excursion. Elle est revenue trois fois dans le mois. Puis elle a fait exprès de louper le bus pour se cacher dans le jardin...

Il se secoua, souleva son chapeau de paille pour s'éponger le front avec un bandana rouge vif. Il paraissait complètement insensible aux moustiques qui bourdonnaient à ses oreilles. « Venez, dit-il. Je vais vous montrer la maison. » Peggy retint sa respiration, comme si on lui demandait de plonger au fond d'un lac. Une étrange panique s'empara d'elle lorsqu'elle franchit le seuil de la bâtisse. Il faisait très sombre au rez-de-chaussée, mais on ne pouvait manquer de remarquer les murs criblés de balles, ravagés par la mitraille venue du dehors. Dans certains trous, les projectiles enkystés avaient rouillé. Les colonnes délicates du grand hall, la rampe de l'escalier, les marches de marbre rose, tout avait été haché par les salves, et c'était comme si deux armées s'étaient affrontées là dans un combat à mort, jusqu'à l'ultime cartouche. La main ridée de Tolokine se posa sur le poignet de Peggy. La jeune femme frissonna au contact de cette peau plus sèche que le cuir.

— Attention, murmura le gardien. Rien n'a bougé depuis le jour de l'assaut. Tout est resté pareil. Regardez...

Il avait parlé très bas, comme au seuil d'un tombeau égyptien ou d'une crypte millénaire dont on vient de rompre les scellés. Les yeux plissés, Peggy essayait de s'habituer à la pénombre. Au bout d'une minute, elle vit scintiller des éclats de cuivre sur le sol. Des douilles... Des centaines de douilles percutées, mais aussi des cartouches de chasse. Cela formait un tapis autour des fenêtres, là où l'on s'était tenu pour répondre au feu des policiers.

— Elles sont collées, dit Tolokine.

— Quoi ? glapit Peggy.

— Les douilles, les éclats de verre et de bois, expliqua patiemment le concierge. Gus Bodine les a fait coller sur les dalles, là où il les a trouvés. Ce sont les cartouches d'origine. Celles que Kitty et Dum ont glissées dans leurs armes. Leurs empreintes digitales sont encore dessus, c'est pour ça qu'il ne

faut pas les toucher, ça les effacerait. Quand les touristes venaient ici, ils essayaient toujours de m'en voler, mais je les avais à l'œil.

Peggy déglutit avec peine. Elle avait la bouche affreusement sèche. Un sentiment bizarre s'insinuait en elle : celui d'être en train de violer une tombe antique. Elle se dit que c'était idiot, des centaines de vacanciers s'étaient succédé ici. Ils avaient pris des photos, multiplié les remarques imbéciles. Elle n'était pas en train de fouler une terre vierge, loin de là, alors pourquoi suffoquait-elle ainsi ? Elle frissonna en apercevant les taches sombres sur les dalles abîmées. Ainsi, le temps n'avait pas réussi à les effacer ? Tolokine parut lire dans ses pensées.

— C'était du marbre brut, murmura-t-il, poreux, pas encore vitrifié. Le sang a pénétré dans la pierre et séché.

Peggy se mordit la lèvre inférieure. La largeur des taches l'effrayait. À certains endroits elles formaient des flaques, à d'autres elles se présentaient sous la forme de traînées, comme si les agonisants qui s'étaient tenus là avaient essayé de ramper pour se mettre hors de portée des salves. Elle essaya de se rappeler combien de litres de sang contient un corps humain. Des cordes délimitaient cet espace, en interdisant l'accès.

— Il y avait toujours des petits malins pour vouloir s'allonger au milieu des taches, grogna Tolokine, et se faire photographier comme ça, en prenant des poses de cadavres.

Peggy recula. Elle avait les mains glacées et la chair de poule recouvrait ses épaules.

— Gus Bodine était une canaille qui ne respectait rien, marmonna le concierge. Quand je suis arrivé, il voulait faire modeler des mannequins de cire qu'on aurait déposés sur les dalles. Des mannequins dans lesquels il prévoyait de faire des trous. J'ai eu un mal fou à l'en empêcher.

Il fit quelques pas vers le grand escalier. Peggy le suivit, heureuse d'échapper à l'atmosphère envoûtante du hall saccagé. Les hautes colonnes du péristyle semblaient avoir servi de poteau pour un quelconque peloton d'exécution tant elles étaient grêlées d'impacts. Tolokine surprit son regard.

— C'est elles qui soutiennent tout le poids de la maison, dit-il. Si on y touchait, la baraque nous tomberait aussitôt sur la tête.

Ils commencèrent à escalader les degrés de l'escalier d'apparat. Cette fois le chien gris refusa de les suivre et demeura au bas des marches, couinant et se dandinant comme si quelque chose lui faisait peur.

— C'est à cause des fantômes, chuchota le vieil homme. Les bêtes voient ces choses-là. Il sait que Kitty et Dum sont toujours là.

Peggy ne savait que dire. En cette seconde, victime du climat d'étrangeté morbide qui régnait dans la maison en ruine, elle était prête à partager cette croyance absurde.

— C'est pour ça qu'il est devenu tout gris, vous savez, insista Tolokine. Une nuit il les a vus, tous les deux, Kitty et Dum. Ils se tenaient en bas, au rez-de-chaussée. Et son poil est devenu gris, gris de peur. Depuis, il refuse de sortir à la tombée du jour, et il reste avec moi dans le bungalow.

— Et vous, fit Peggy d'une voix étranglée. Vous les avez vus ?

— Moi ? ricana sèchement le vieux. Vous rigolez ma jolie ? Dès que le soleil baisse, je m'enferme dans ma cahute et je tire le verrou. Ça rendait folle ma pauvre femme, du reste. Elle passait ses nuits à se dresser dans le lit en me soufflant dans les oreilles : « Tu as entendu ? Quelqu'un a touché la poignée de la porte... On essaye d'entrer... C'est eux, je suis sûre que c'est eux ! »

— Elle était superstitieuse ?

— Non, pas du tout. Mais en vivant ici, elle avait fini par comprendre que les fantômes, ça existe vraiment. Je lui disais : calme-toi, ils ne nous feront pas de mal. Ils savent que je les aime bien. Mais elle ne voulait rien entendre. Un jour elle est partie. Pendant que je dormais, elle a fait son baluchon, puis elle est descendue sur la route, faire du stop. Un routier l'a prise avec lui. Je ne l'ai jamais revue, c'était en 75.

Peggy aurait voulu dire quelque chose de gentil, elle ne trouva rien. Elle choisit de croire que le vieil homme avait inventé cette histoire de fantômes pour justifier son échec conjugal.

— Comment s'appelait-elle ? demanda-t-elle pour rompre le silence.

— Mabel, répondit Tolokine. C'est drôle comme prénom, hein ? Ça fait héroïne de roman policier. Elle était rousse et potelée. Elle réussissait foutrement bien la tarte aux patates douces.

Ils étaient maintenant au premier étage. Le parquet à l'anglaise grinçait affreusement sous leurs pieds. Des câbles électriques serpentaient sur le sol, reliant l'éolienne du jardin aux lampes installées dans les chambres.

— Attention, fit le concierge. Tout n'est pas habitable, et il ne faudra pas vous promener la nuit au hasard. À certains endroits le parquet est complètement pourri et vous passeriez au travers. On a arrangé six chambres, c'est pas le luxe, je vous préviens...

Il ouvrit l'une des portes. La peinture pelait sur le battant, se détachant en grands lambeaux. De l'autre côté s'ouvrait une vaste pièce lambrissée, au plafond très haut, orné d'in vraisemblables moulures à angelots.

— Il paraît que c'est français, dit le vieux en faisant la moue. Les cafards sont bien entendu planqués derrière les lambris, vous les verrez sortir la nuit. Je vous conseille de dormir sous la moustiquaire et d'enfermer vos vêtements dans la housse étanche que vous trouverez dans le placard.

Peggy fit lentement le tour de la pièce. C'était à peu près aussi intime qu'un parking. Derrière un paravent on avait installé un W.C. chimique et une petite table de toilette pliable. Il y avait des brosses à dents sous enveloppe stérile, des serviettes elles aussi emballées dans des sachets hermétiquement clos. Pour dormir, on avait prévu un lit de camp que défendait une grande moustiquaire, et un ventilateur qui remplacerait l'air conditionné. Un lampadaire de chantier fournissait tout l'éclairage de la pièce.

— Pour l'électricité, c'est irrégulier, précisa le vieil homme. Quand le vent souffle c'est bien, mais il peut tomber d'un coup, quand ça se produit l'éolienne s'arrête. Moi, dans ma cahute, j'ai une lampe à pétrole, c'est plus sûr et ça éloigne les moustiques.

— Il n'y a personne d'autre ? s'étonna Peggy.

— Non, avoua Tolokine avec une moue navrée. Ils ont tous fichu le camp avant la fin du stage. C'est rare que quelqu'un parvienne à rester sept jours d'affilée ici. La fille que vous remplacez, elle se bourrait de Valium pour tenir le coup.

Peggy essaya de sourire.

— Espérons que je serai plus courageuse, plaisanta-t-elle.

— Bah ! soupira le concierge, les cafards c'est rien, ça ne mord pas. Le problème, c'est plutôt les fantômes.

Il eut un mouvement pour se retirer et laisser Peggy prendre possession de ses appartements, mais celle-ci ne tenait nullement à rester seule dans cette immense pièce à demi vide. Aussi suivit-elle le vieillard sur le palier.

— Il y a seize chambres, dit le concierge, mais certaines sont envahies par la végétation. Vous voyez ce couloir ? Il mène à ce qui devait être la grande salle de bal. Ne vous y aventurez jamais en pleine nuit, il n'est pas terminé, vous feriez un saut de 12 mètres en arrivant au bout.

Il redescendit l'escalier en se tenant à la rampe ; sa hanche droite le faisait manifestement souffrir. Maintenant que ses yeux s'étaient habitués à la pénombre, Peggy distinguait chaque impact de balle. Elle les sentait sous ses semelles, là où ils avaient fait éclater le marbre. Au fond des trous, on devinait la masse noire du plomb écrasé par l'impact.

— C'est drôle, remarqua Tolokine. Vous avez l'air de vous intéresser à cette vieille histoire. Les gosses de maintenant, on leur montrerait un Martien flottant dans du formol, ils diraient : « Bof, j'voyais ça plus affreux ! » et ils ne resteraient pas penchés sur le bocal plus de douze secondes...

— Mon père m'a beaucoup parlé de Kitty, de Dum et de la voiture. Quand j'étais petite fille, ça me faisait rêver.

— Moi j'avais le même âge que Dum, dit le vieux, et si j'avais eu du cran j'aurais fait comme lui après mon accident, quand personne ne voulait m'embaucher parce que j'avais une gueule à faire fuir les clients... À une époque je ne sortais plus que la nuit, et même les putains me faisaient payer double pour accepter de monter avec moi. Si je n'avais pas trouvé ce job, au musée, je ne sais pas ce que je serais devenu. Peut-être que j'aurais acheté un

fusil, que je serais monté en haut d'un immeuble pour tirer sur la foule...

Dès qu'ils furent au bas de l'escalier, le chien gris se mit à gambader de joie. Ils sortirent de la maison, dehors on respirait mieux, sans doute à cause du vent. Tolokine invita Peggy à s'asseoir sur une vieille chaise de jardin en tôle, puis il disparut dans le pavillon de chasse et revint, portant deux bières. Il s'installa en face de la jeune femme, décapsula les bouteilles et en tendit une à Peggy.

— Dum m'a sauvé deux fois, dit-il. La première après mon accident, la deuxième lorsque Mabel a fichu le camp et que je me suis retrouvé tout seul. Si j'avais pas eu le petit musée pour m'occuper, je crois que je me serais fait sauter la tête, ouais, c'est sûr.

Il parlait, les yeux dans le vague, fixant la route vide de l'autre côté des grilles. Peggy, assise au milieu de tout ce silence, avait du mal à se représenter le tumulte de l'assaut. Comment un tel carnage avait-il pu avoir lieu dans un endroit aussi retiré du monde, où la nuit, l'on devait entendre le craquement des pierres qui se rétractaient en refroidissant ?

— Vous n'avez pas le téléphone ? demanda-t-elle.

— Non, depuis que Moshney est devenue une ville fantôme la Bell a coupé la ligne. Mais on continue à relever le courrier, il y a encore une boîte à lettres devant le ranch de miss Mayers.

— Miss Mayers ?

— Une vieille dame qui habite plus bas sur la route, avec une petite-nièce un peu demeurée. Si vous voulez écrire à quelqu'un, c'est là-bas qu'il faut porter votre enveloppe. Mabel avait bien essayé de s'en faire une amie, mais la Mayers n'est guère causante. Elle a un fusil et tire sur les coyotes. La boîte est là. Vous connaissez la devise de la Poste : *ni le vent, ni la neige, ni la tempête, ni le verglas...* ici ce serait plutôt la poussière et le soleil, mais ils viennent tout de même, une fois par semaine.

Peggy sentait la tête lui tourner sous l'effet conjugué de la chaleur et de la bière. Voulant combattre la torpeur, elle se leva maladroitement et fit quelques pas en direction de la grille.

— Alors c'est par là qu'ils sont venus, dit-elle en fixant la route déserte dont les lignes ondulaient dans les vibrations de la chaleur. Kitty et Dum...

— Oui, murmura Tolokine d'une voix sourde. Et ils sont tombés en panne à la hauteur de la maison Mayers. Dum est descendu pour soulever le capot, et ça leur a fait perdre un temps précieux. C'était la première fois que ça se produisait. Ils ont cru que c'était à cause du choc contre la façade de la banque. Il faisait très chaud ce jour-là, et Dum s'est brûlé les mains en touchant la tôle de la carrosserie. Il a trifouillé dans le moteur, et ils ont réussi à faire encore cinq cents mètres, puis ils ont compris qu'ils n'iraient pas plus loin. Alors ils ont abandonné la voiture là... Vous voyez ? Exactement là...

Peggy se surprit à fixer le sol, comme si elle allait y découvrir les empreintes fossilisées de l'engin blindé. Elle maudit sa stupidité, comment pouvait-on être aussi naïve ? Tolokine continuait son évocation. Il avait le visage tendu, douloureux, angoissé, comme s'il vivait son propre récit. À force de réciter son texte, il avait fini par le jouer, comme un acteur, y insufflant une dimension tragique qui devait faire frémir les touristes. Mais il n'y avait là nul cabotinage, plutôt cette espèce de sincérité imaginaire qu'on rencontre chez certains mythomanes qui finissent par être dupes de leurs propres affabulations.

— Ils ont essayé de pousser la voiture, murmura Tolokine d'une voix haletante. Mais c'était inutile, autant s'atteler à un char d'assaut. Alors ils ont compris qu'ils étaient coincés. Au loin, ils ont entendu les sirènes des escouades de police. Il ne leur restait plus que quelques minutes pour s'organiser. Ils ont pris les armes, les munitions entassées dans le coffre, les sacs contenant le butin, et ils ont couru jusqu'à la maison Hellsander. Les ouvriers ont fichu le camp en apercevant les fusils. C'étaient des Mexicains pour la plupart, ils ne tenaient pas à se faire tuer pour des affaires de *gringos*. Kitty et Dum se sont barricadés au rez-de-chaussée. La voiture blindée bloquait la grille d'entrée, c'est à cause d'elle que les flics n'ont pas pu défoncer la porte au moyen d'un tracteur. Ils ne pouvaient pas la déplacer.

— C'est alors qu'ils ont encerclé la maison ?

— Oui. Les hommes du shérif, d'abord. Puis, plus tard, les fédéraux. Enfin, comme le siège s'éternisait, on a fait venir les types de la Garde nationale. Kitty et Dum ne tiraient qu'à coup sûr, épargnant leurs munitions. Chaque fois qu'ils appuyaient sur la détente ils faisaient mouche. Trente flics ont été abattus au cours du siège, même si les autorités n'ont prétendu n'avoir eu que six morts et dix blessés. Les types étaient verts de peur, recroquevillés derrière leurs voitures. Ils savaient que, s'ils avaient le malheur de laisser dépasser une oreille, Kitty la leur ferait sauter d'une balle bien placée. Ils ont essayé les gaz lacrymogènes, mais Dum s'était procuré des masques aux surplus de l'armée, ça n'a servi à rien. Alors ils ont perdu la tête, ils se sont mis à tirer comme des dingues, brûlant des milliers de cartouches. La façade a été criblée de plombs, les fenêtres et les volets ont éclaté. On dit même que les troncs de certains palmiers ont été sectionnés par les rafales. C'était l'enfer. À en devenir sourd. L'air était saturé de poudre et les hommes pleuraient, les yeux brûlés par les émanations de cordite.

Peggy serra les mâchoires. Une étrange angoisse s'emparait d'elle, comme si l'évocation allait soudain la mettre en péril. Elle se surprit à scruter la route vide, guettant les voitures de police lancées à pleine vitesse, toutes sirènes hurlantes.

— Les balles volaient dans l'air comme un essaim d'abeilles, poursuivit Tolokine. On dit même que certains flics ont abattu leurs collègues sans s'en rendre compte. C'était le carnage, la folie furieuse après deux ans de frustration. Ils voulaient tous la peau des hors-la-loi. Ils les chassaient comme on s'acharne sur une bête insolente qui a déjoué tous les pièges. Ils voulaient les détruire. Et jusqu'au bout Kitty et Dum les ont humiliés, ne perdant pas une balle, ne tirant que pour toucher leur cible. Chaque fois qu'un flic sortait la tête, il tombait le nez dans la poussière, un trou entre les deux yeux. Quand on sait manier un fusil, on n'a pas besoin de beaucoup de cartouches pour soutenir un siège, et deux tireurs d'élite peuvent clouer une armée sur place.

Il se tut, à bout de souffle, et toussa. Peggy ne savait plus si elle avait envie qu'il continue ou qu'il se taise. Malgré la

morsure du soleil sur ses épaules, elle frissonnait. Tolokine but une gorgée de bière pour s'humecter la gorge.

— C'étaient de médiocres petits flics de campagne, reprit-il, un ton plus bas. Ils savaient tenir là la chance de leur vie. La seule occasion qui leur serait jamais donnée de devenir des héros. Ils ont dû cesser le feu au bout d'une heure, faute de munitions. La nouvelle de l'assaut s'était répandue, et les gens commençaient à arriver, d'un peu partout. Des fermiers, des ouvriers agricoles, mais aussi des familles avec l'inévitable panier pour le pique-nique. On avait beau essayer de les refouler, ils débordaient le cordon de sécurité. Ils voulaient voir ! Des milices locales de vigilants se portaient volontaires pour aider les policiers. Un type vint, un champion de tir, avec tous ses trophées, pour prouver qu'il était bien l'homme de la situation.

— Et Kitty... et Dum ? dit Peggy dans un murmure.

Tolokine baissa la tête. L'ombre du chapeau de paille recouvrait son visage abîmé.

— Qui peut savoir ce qu'ils se sont dit ? fit-il d'une voix sourde. Ils savaient qu'ils allaient mourir. Même s'ils avaient proposé de sortir, les mains levées, il se serait trouvé quelqu'un pour les abattre. C'était la curée, les chefs ne commandaient plus leurs hommes, chacun chassait pour soi... pour pouvoir dire : j'ai tué Kitty et Dum.

Il voulut écraser la boîte de bière vide dans sa main, mais l'effort réveilla ses rhumatismes et le fit grimacer.

— Allez, conclut-il. Vaut mieux rentrer, le soleil va bientôt se coucher et vous n'avez même pas mangé.

Il avait raison, la lumière baissait, prenant une teinte dorée qui ne tarderait plus à virer au rouge.

Peggy le suivit, saoulée par les images que le curieux vieillard venait de faire naître dans sa tête. Elle s'était préparée à rencontrer un gardien de musée radotant, elle découvrait un conteur halluciné, proche de la transe, et qui savait restituer l'atmosphère du drame avec un talent de visionnaire. Elle pensa qu'elle aurait aimé l'enregistrer.

Tolokine avait disparu dans son bungalow. Elle n'osa l'y suivre sans y avoir été au préalable invitée. Elle se laissa choir

sur la chaise de tôle, les jambes coupées. Le vieux réapparut, portant un plateau cabossé sur lequel il avait disposé des sandwiches au thon assaisonnés de mayonnaise en tube. Deux nouvelles bières accompagnaient ce festin.

— Ma femme avait grandi en Floride, marmonna-t-il. Elle réussissait merveilleusement bien le jambon à l'ananas. Et la tarte au potiron. Depuis qu'elle est partie je ne mange plus que des sandwiches et de la soupe aux haricots. Avec un peu de tabasco on arrive à tout faire passer, n'est-ce pas ?

Peggy acquiesça. Elle avait l'estomac noué et la nourriture ne passait pas. Le chien gris la regardait en se léchant les babines.

— Ce soir, dit le vieux en lui jetant un coup d'œil en coin, lorsque vous vous retrouverez toute seule là-haut, n'ayez pas peur. Les fantômes ne vous feront pas de mal. Ils ne s'en prennent qu'aux imbéciles. Vous, ils vous aimeront bien. C'est ce que j'essayais toujours d'expliquer à Mabel. Quand on aime Kitty et Dum, on n'a rien à craindre ici. Moi, depuis quarante-six ans, je me suis tenu à ma place, comme un bon serviteur, et ils m'ont laissé tranquille.

— Vous pensez qu'ils sont toujours là ? dit doucement Peggy.

— Bien sûr, fit Tolokine. Puisque c'est ici qu'on les a assassinés.

Ils mangèrent en silence. Tolokine avait visiblement épuisé toute sa réserve d'énergie au cours de sa démonstration de l'après-midi, et pourtant Peggy bouillonnait de questions. Elle aurait voulu savoir ce qu'était devenue la voiture blindée au terme de la journée sanglante. L'avait-on abandonnée sur place ? L'avait-on remorquée jusqu'à Los Angeles ?

Le ciel devenait rouge à l'horizon et la température fraîchissait, c'était toujours ainsi à proximité du désert. Le vieillard avait sorti une petite bourse de cuir et entrepris de se rouler une cigarette, d'une main, à la manière des vieux cow-boys. Il prenait un temps infini pour chaque chose, en homme que plus rien ne presse.

— Et la voiture ? interrogea Peggy, n'y tenant plus.

— Ça, c'est le plus étrange de l'histoire, grommela le vieil homme. Quand les flics ont soulevé le capot, ils ont constaté qu'il n'y avait plus une goutte d'essence dans le réservoir. C'est pour ça qu'elle était tombée en panne. C'est rigolo, non ? On ne sait pas ce qui s'est passé. Le plus vraisemblable, c'est qu'en enfonçant la façade de la banque, Dum a roulé sur une pierre qui a défoncé le réservoir. Dès qu'ils se sont dégagés des ruines, ils ont commencé à perdre du carburant. Or, un monstre pareil ça consomme énormément, surtout avec un moteur gonflé. Ils ont à peine eu le temps de sortir de la ville que le moulin les lâchait. C'est d'une sacrée ironie, non ? La voiture... les flics l'ont démontée au chalumeau oxhydrique. Ils l'ont découpée en morceaux, littéralement. Ils espéraient trouver une cache secrète, un endroit où Kitty et Dum auraient planqué le butin. Mais ils n'ont rien déniché. Ce n'était qu'une voiture. Je ne sais pas ce que sont devenus les morceaux. Probable qu'un petit malin les a vendus à des amateurs de souvenirs ? Cent dollars pour la poignée de la portière avant du tank des pilleurs de banque... Oui, ça a dû se terminer de cette manière.

Il paraissait las. Il se leva, secoua les miettes de pain sur sa salopette.

— Allez, dit-il, il faut dormir maintenant. N'oubliez pas de répandre vos foutus produits si vous voulez toucher la prime. Ici, on est toujours à la merci d'une inspection surprise. Et remplissez bien votre journal de bord. Vous êtes une grande fille, je ne vais pas vous tenir la main.

Ils se séparèrent sur ces mots. Tolokine rentra dans son bungalow, le chien gris sur les talons. Peggy l'entendit qui verrouillait sa porte, et ce bruit la mit mal à l'aise. Elle était seule, désormais, face à l'immense maison dont la silhouette se découpait sur le fond rouge du ciel.

« La maison Hellsander, pensa-t-elle pour se donner du courage. Tu voulais y aller, eh bien, tu y es ! » Les mâchoires serrées, elle se lança à l'assaut de l'escalier. Par bonheur l'éolienne ronflait entre les palmiers, et une lumière blanche éclairait l'intérieur de la bâtisse, partout où l'on avait disposé des lampes sur trépied.

Elle décida de ne pas avoir peur. Il n'y avait pas de fantômes, les chambres qui l'entouraient étaient vides, et les seuls locataires indésirables qui sortiraient des murs à minuit seraient les cafards.

Elle entra dans la pièce qu'on lui avait réservée et puisa dans le carton d'insecticides pour procéder aux pulvérisations obligatoires. Autant se débarrasser de la corvée tout de suite, elle ne tenait pas – en cas de contrôle impromptu – à être expulsée pour avoir oublié ce qu'elle était officiellement censée faire. D'un stylo distrait, elle nota dans le carnet de bord l'heure et la forme sous laquelle se présentait le produit utilisé. Elle précisa également qu'elle n'avait pas éternué au cours de l'aspersion, contrairement à ce qui se produisait d'ordinaire. Estimant avoir rempli sa mission, elle se déshabilla, rangea ses vêtements dans la housse hermétique et souleva la moustiquaire pour s'allonger sur le lit de camp. Elle était un peu embêtée de ce que la porte ne fût munie d'aucun verrou, mais elle s'étendit sur le sac de couchage, vêtue d'un slip et du maillot de footballeur qui lui servait de chemise de nuit. Elle avait décidé

de dormir la lumière allumée, même si la clarté diffusée par l'ampoule était un peu vive.

Elle était seule, toute seule dans la maison Hellsander ! L'angoisse se mêlait en elle à l'excitation, jamais – à 12 ans – elle n'aurait imaginé qu'elle dormirait un jour dans la fameuse résidence.

Les cafards sortirent des plinthes et des boiseries un peu plus tard, mais ce fut pour tomber sur le sol et ne plus bouger. L'insecticide les avait tués. Peggy ne leur prêta aucune attention, son esprit ressassait les images qu'avait fait naître le récit de Wilfrid Tolokine. Elle s'endormit ainsi, dans la chaleur moite qui stagnait dans la pièce.

Comme elle s'y attendait, le cauchemar vint la visiter. Et, une fois de plus, elle vit se dessiner les silhouettes brandissant leurs fusils. *Les balles nickelées se rapprochaient, au ralenti, tel un essaim d'abeilles de fer. Les projectiles traversaient le jardin, entraient par la fenêtre brisée pour pénétrer dans sa chair, la blessant mortellement. Elle se mettait alors à tressauter comme une marionnette, perdant le contrôle de ses gestes, lâchant son arme qui tombait sur les dalles au milieu des douilles de cuivre éparpillées...*

Elle se réveilla en suffoquant, la bouche ouverte sur un cri étranglé. Elle se passa la main sur le visage, sachant déjà que le rêve ne la laisserait plus en repos, désormais, et qu'elle devait s'y habituer. S'y résigner.

Le lendemain matin, elle s'aperçut qu'elle avait beaucoup transpiré et rassembla ses affaires de toilette pour aller prendre une douche dans le jardin. Trente-six blattes reposaient sur le plancher, les pattes en l'air. Elle prit le temps de décrire cette hécatombe dans son journal de bord et gagna le rez-de-chaussée après avoir éteint la lampe qui était très chaude. Tolokine n'était pas encore levé, mais le chien gris trottinait dans le jardin, à la poursuite des criquets qui bondissaient dans les hautes herbes. Peggy pénétra dans le bloc des sanitaires, mettant en fuite un petit lézard timide qui explorait le fond d'un lavabo. L'installation sentait le plastique neuf et le désinfectant. Trois cabines thermoformées avaient été prévues, c'était propre, un peu futuriste, mais la douche manquait de pression et Peggy eut

l'impression de se laver sous un arrosoir. L'eau, trop adoucie, ne parvenait qu'à grand-peine à faire disparaître la mousse du savon qu'elle avait découvert dans un emballage de cellophane, sur la tablette, en compagnie d'un berlingot de shampooing et d'un mini-tube de pâte dentifrice. Elle se sécha, passa un short et un tee-shirt publicitaire qu'elle avait volé jadis aux éditions *Mysterious Black Howl* à l'occasion du onzième Salon de la littérature criminelle de Pasadena. Les cheveux noués en queue-de-cheval, elle sortit du bloc toilette et considéra le jardin vide. Elle avait l'impression étrange d'être la seule pensionnaire d'un camping fantôme. Après l'agitation de la ville ce n'était pas désagréable. Le chien vint la saluer en se frottant à ses mollets. Elle aurait voulu lui dire quelque chose, mais elle n'avait jamais possédé d'animaux de compagnie, si bien qu'elle était souvent maladroite dans ses rapports avec les bêtes, craignant toujours d'être griffée ou mordue. Elle décida d'aller explorer le conteneur de nourriture et découvrit qu'il se composait de rations individuelles empaquetées. Les boîtes, qui avaient toutes la forme de repas-TV, portaient simplement la mention *petit déjeuner*, *déjeuner* ou *dîner*. Elle se servit, s'assit sur une chaise de tôle et arracha la pellicule d'aluminium qui fermait le plateau-repas. Dans les alvéoles, elle trouva des biscuits aux céréales, de la compote, des fruits secs, un pudding à la vanille et des comprimés de vitamines. Elle avala le tout sans se presser, mais elle aurait donné sa main droite pour une tasse de café bien fort additionné de lait concentré sucré.

De l'autre côté de la grille la route était totalement vide jusqu'à la ligne d'horizon, on se serait cru au bout du monde, ou dans l'un de ces films pour adolescents qui décrivent l'existence de l'unique survivant de l'holocauste atomique. Peggy étendit ses jambes, il ne faisait pas encore trop chaud et elle se sentait bien. Elle jeta un biscuit au chien gris qui s'empressa de le dévorer.

Tolokine fit son apparition dix minutes plus tard. Il tenait une énorme cafetière de métal émaillé à la main, et deux quarts bosselés. Il demanda à Peggy si elle avait bien dormi et poussa l'un des gobelets dans sa direction. Comme beaucoup de vieilles

personnes, il était maussade, car les rhumatismes lui rendaient le réveil difficile.

Ils étaient en train de boire leur café quand le fourgon de la Société apparut au bout de la route. Peggy le regarda grossir en se demandant s'il amenait June. Cinq minutes plus tard, elle eut le soulagement de voir surgir du véhicule la grande fille brune en short et blouson de cuir. Andy, l'exterminateur de cafards, la suivait. Un autre garçon sortit en dernier du camion, c'était le surfeur au tatouage décoloré qu'elle avait vu dans le hall du bureau de recrutement. Il avait toujours ses écouteurs sur les oreilles, et se contenta d'adresser un geste vague à ceux qui l'entouraient. Tolokine entreprit aussitôt de leur débiter son discours de réception, et les entraîna à sa suite à travers le jardin.

— Hé ! lança Andy en clignant de l'œil à l'attention de Peggy. C'est sympa de se retrouver ici. Et c'est vachement bien équilibré : deux filles, deux mecs !

June lui jeta un regard noir et tira Peggy à l'écart pour lui expliquer qu'elle avait finalement réussi à convaincre l'examineur. En fait, le manque de postulants avait considérablement simplifié les choses, contraignant le sélectionneur à se contenter des candidats squattant la salle d'attente.

— Alors, souffla-t-elle, tu as dormi dans la maison, ça y est ? C'est dingue, non ? Est-ce que tu as fermé l'œil ? Moi je n'aurais pas pu !

Sans se soucier de Tolokine, elle escalada les marches qui menaient au grand hall et s'arrêta au seuil de la salle. Du bout des doigts, elle caressait les murs criblés de balles.

— Dire que c'est là ! haleta-t-elle.

Puis elle passa sous la corde et se déplaça avec d'infinies précautions entre les douilles de cuivre collées sur le sol. Sa respiration précipitée résonnait sous la voûte du hall.

— C'est plus impressionnant que dans mon souvenir, souffla-t-elle. Sans doute parce que c'était propre à l'époque.

Elle décrivit un cercle autour des taches sombres. La chair de poule hérissait la peau de ses cuisses nues. Peggy fut prise d'un doute. Et si Tolokine n'était qu'un charlatan ? S'il repeignait,

chaque année, les taches de sang « historiques » d'un pinceau appliqué ? Peut-être que toute cette maison n'était, après tout, qu'un grand piège à touristes, un bluff fabriqué par des marchands de mirages ? Les douilles pouvaient avoir été ramassées dans n'importe quel stand de tir, quant aux impacts, on les avait probablement figiolés à la pioche, les jugeant trop peu nombreux. Peggy frissonna. L'expression de tension extrême plaquée sur le visage de June l'effrayait un peu. Est-ce qu'elles n'étaient pas en train de prendre trop au sérieux un fait divers sans importance ? Tolokine apparut, accompagné des garçons. Il réprimanda June pour être passée sous la corde, ce qui fit glousser Andy.

— Hé ! lança-t-il à l'adresse de la grande fille brune. Fais gaffe où tu mets les pieds ma jolie, tu vas marcher sur la queue des fantômes !

Le vieil homme n'apprécia guère la plaisanterie, et, dès lors, s'enferma dans une bouderie maussade. Lorsqu'il eut regagné son bungalow, Peggy tenta de sermonner Andy aussi habilement que possible, mais le jeune homme la rabroua.

— J'm'en fous de ce vieux dingue, grogna-t-il. En plus il sert de mouchard aux gens qui nous ont envoyés ici. Pas question qu'il me casse la tête avec ses histoires de gangsters fusillés. Ça remonte au déluge ce truc. Écoutez-le si ça vous chante, mes poulettes, pour moi c'est du baratin de retraité !

Il avait déjà éparpillé ses affaires à travers la chambre : cassettes, énorme radio portative hérissée d'antennes, revue de surf, haltères à disques démontables, tapis de caoutchouc pour mouvements au sol.

— Laisse, s'impatientait June, c'est un petit con. On a mieux à faire.

Le jeune homme tatoué avait pris possession des lieux sans ouvrir la bouche. Peggy se demanda s'il ne souffrait pas d'une certaine forme d'autisme, et si ses écouteurs ne visaient pas à le protéger du monde extérieur. June déposa son énorme sac de sport dans sa chambre. Il contenait une masse de manuscrits, un échantillonnage complet de « Minutes », mais également des carnets à spirale et des plans roulés.

— J'ai pris tout ce qu'il fallait pour travailler, expliqua-t-elle. On n'aura pas de meilleure occasion. Aucun membre du club n'a jamais pu explorer les lieux de cette manière. Quelques-uns ont bien sûr fait le voyage pour participer à la visite, mais c'est tout. Et puis, ces dernières années, le musée était fermé. On ne pouvait plus rien voir.

En apercevant les gros manuscrits retraçant les faits minute par minute, Peggy se demanda si elle avait vraiment envie de continuer. Ne valait-il pas mieux laisser les choses telles qu'elles étaient ? Une bizarre superstition s'emparait d'elle tout à coup. Comme le pressentiment d'un malheur prochain. De nouveau, elle songea à la malédiction...

Mais déjà June l'avait entraînée au rez-de-chaussée, un scénario dans une main, un crayon dans l'autre. Peggy aurait voulu l'inviter à plus de retenue, à plus de prudence. Elle faillit lui crier : « C'est un cimetière ici, est-ce que tu vas vraiment te promener sur leurs tombes en prenant des mesures et des photos ? » mais elle garda le silence, par peur du ridicule. Les archéologues qui fracturaient les sépulcres des pharaons ressentaient-ils ce genre de choses ?

June arpentait lentement le grand hall, et les talons biseautés de ses bottes sonnaient sur les dalles. Elle avait l'air d'un huissier se livrant à l'inventaire d'un magasin. Dans le fond de la pièce, sous l'escalier, là où s'ouvraient deux débarras symétriques, elle s'arrêta devant des vitrines que Peggy n'avait pas remarquées la veille. Elles contenaient des armes rouillées, revolvers et winchesters qui pouvaient sortir de n'importe quel *général store*.

— Ça n'appartenait pas à Kitty, grogna June. Les véritables armes ont été saisies par le LAPD. Elles sont encore exposées au musée de la Police. Ça, c'est de la pacotille pour touristes.

Elle paraissait révoltée par cette faute de goût, ce sacrilège. Elle se détourna et entreprit d'examiner les impacts comme si elle allait les numéroter un à un. Peggy se tenait un peu en retrait, mal à l'aise. L'odeur de végétation pourrissante l'incommodait.

— C'est là que ça s'est passé, répéta June d'une voix altérée. C'est là qu'ils sont morts tous les deux. Tu sais qu'on ne possède

aucune photo d'archives de leurs cadavres ? Ils étaient méconnaissables, défigurés. Quand les flics ont investi la maison, ils ont tiré sur les corps, presque à bout portant, si bien que les dépouilles qu'on a emmenées à l'institut médico-légal avaient l'air d'avoir sauté sur une mine.

— *Je t'en prie !* supplia Peggy, épargne-moi les détails.

June sursauta, piquée au vif.

— Non ! Justement. On ne peut pas se payer le luxe de sauter le moindre détail. La solution est peut-être là, dans le libellé d'une notation à laquelle personne n'a fait attention jusqu'à maintenant. Je suis persuadée que ça nous crève les yeux...

— Mais la police a cherché le trésor, non ? interrogea Peggy. Est-ce qu'elle n'a pas sondé les murs, soulevé les dalles du sol ?

— Si, avoua June. Elle a même fait décoller les lambris et arraché les lattes des parquets, une à une. Puis on a demandé à des radiesthésistes de venir... et aussi à des sourciers.

Elle s'était adossée à l'une des colonnes balafrees qui soutenaient la voûte du grand hall. Des lézardes sillonnaient le fût du pilier, et Peggy fut sur le point de la supplier de chercher un autre appui avant que l'architecture ne s'écroule dans un vacarme de fin du monde. Un craquement provenant de l'étage supérieur leur fit prendre conscience qu'Andy les observait, accoudé à la rambarde de l'escalier, un sourire goguenard aux lèvres.

— Les chercheuses de trésor ! ricana-t-il. Bon sang, c'est pour ça que vous êtes venues ? C'est un truc pour gogos.

June s'arracha du pilier avec mauvaise humeur.

— Viens, ordonna-t-elle à Peggy, sortons !

Elles gagnèrent le jardin, et Peggy fut un peu soulagée de se retrouver à l'air libre, même si le paysage du chantier abandonné, avec son tas de ciment fossilisé et sa bétonneuse mangée de rouille, n'avait rien d'engageant. June descendit l'allée jusqu'à la grille. Elle scrutait le sol comme Peggy l'avait fait la veille, à la recherche d'impossibles traces. Elle était déçue de constater que la voiture blindée n'avait pas imprimé dans la pierre la marque de ses pneus increvables. Elle consulta son scénario, estima du regard la distance qui séparait la grille de la maison.

— C'est ici qu'ils ont compris qu'ils étaient pris au piège, dit-elle. Ils ne pouvaient pas s'enfuir à travers champs, on les aurait repérés de loin et tirés comme des lapins. Alors ils ont pris les sacs, les armes, et ont couru jusqu'à la maison. Ça a dû leur prendre cinq minutes pour tout décharger, mais ils avaient de l'avance sur les hommes du shérif.

Le soleil tapait fort, et Peggy regretta de ne pas avoir pris de chapeau. Tolokine et son chien avaient disparu, sans doute boudaient-ils au fond du jardin, près de la mare aux moustiques ?

— Viens, décida June. On va refaire le chemin à pied. Tu te rends compte que c'est sur cette route que leur destin s'est joué ?

Peggy plissa les yeux. Pourquoi avait-elle oublié ses lunettes de soleil ? La vieille piste dansait comme un serpent poussiéreux dans les vibrations de l'air surchauffé. Un brouillard de chaleur masquait l'horizon et le paysage semblait se dissoudre dans cette brume jaune d'émanations soufrées. « N'allons pas là-bas », voulut-elle dire, mais les mots restèrent bloqués sur sa langue. Elle découvrait soudain qu'elle ne tenait nullement à visiter la ville fantôme de Moshney. Deux filles seules sur une route déserte, n'était-ce pas tenter le diable ? Elle se rappelait ce que lui avait dit le chauffeur à propos des motards et des vagabonds, mais June s'était déjà mise en marche. Les muscles jouaient avec aisance sous la peau de ses longues cuisses brunes et elle ne semblait nullement incommodée par la chaleur. Peggy se sentit forcée de la suivre. Le vent était tombé et l'on n'entendait aucun bruit, pas même le cri lointain d'un busard.

« C'est l'antichambre du désert », songea Peggy en réalisant qu'elle avait déjà la bouche sèche.

Elles marchèrent dix minutes sans échanger une parole. Peggy luttait contre l'envie qui la tenaillait de regarder par-dessus son épaule pour mesurer la distance qui la séparait de la maison. L'haleine brûlante de la piste lui rôtiissait les jambes, la pierre surchauffée du sol lui brûlait la plante des pieds à travers les semelles trop minces de ses *sneakers*. Elle se retourna enfin.

Son estomac se crispa lorsqu'elle découvrit la maison Hellsander, déjà beaucoup plus petite qu'elle ne s'y attendait.

— Il y a plusieurs hypothèses communément admises, dit June en fronçant les sourcils. La première, la plus banale, c'est que le butin a été volé par les premiers flics qui sont arrivés sur les lieux. Mais elle ne tient pas debout. On s'est livré à des enquêtes sur chacun des adjoints du shérif, et sur le shérif lui-même. Aucun d'eux n'est devenu miraculeusement riche au cours des quarante années qui ont suivi la mort de Kitty et de Dum. Certains d'entre eux ont même fini dans la misère. Le shérif termine ses jours dans un asile d'État pour fonctionnaires nécessiteux. Il est paraplégique. Les autres, les survivants du massacre, exercent de petits boulots pour arrondir leur retraite. Non, la théorie du vol ne tient pas...

— Je vais sûrement poser une question idiote, hasarda Peggy, mais est-ce qu'on ne peut pas imaginer que Kitty et Dum ont eu recours à la technique des pickpockets ? Je veux dire qu'ils auraient dévalisé la banque mais se seraient arrêtés sur le chemin du retour pour passer le butin à un complice qui les attendait sur le bord de la route ?

— Ce n'est pas bête, fit June avec indulgence. Et beaucoup de gens défendent cette théorie, mais elle ne colle pas avec les habitudes de nos bandits. Jamais Kitty et Dum n'ont eu de complices... *Jamais*. Ils vivaient complètement en marge de la pègre, n'oublie pas ça.

— Mais leurs amis indiens ?

— Non, les Indiens les hébergeaient, c'est tout. Ils n'auraient pas pris une part active au hold-up.

Peggy capitula. Elle sentait que June avait raison. Ce complice de dernière heure arrangeait bien les choses mais ne trouvait pas sa place dans le *modus operandi* des deux voleurs.

Elles marchaient à présent au milieu de la route. L'absence d'arbres ne laissait espérer aucun endroit où l'on aurait pu faire halte. Seuls quelques troncs desséchés se dressaient au milieu des champs poussiéreux. Des lézards se prélassaient sur leurs branches mortes. Au fur et à mesure que le soleil montait dans le ciel la chaleur se faisait plus implacable. Peggy avait l'illusion de se déplacer au milieu d'un incendie invisible.

— Une autre théorie avance qu'ils auraient pu s'arrêter pour cacher l'argent dans un tronc creux, poursuivit June, ou dans une crevasse au bord de la route, avec l'idée de venir le reprendre plus tard. Mais cela non plus ne colle pas avec leurs habitudes. De plus, pendant dix ans, les paysans du coin ont retourné la terre en tous sens pour essayer de mettre la main sur le magot. Ils n'ont jamais rien trouvé. On n'en connaît aucun qui soit devenu riche.

— Vous avez aussi enquêté sur eux ?

— En quarante-six ans on a le temps de faire bien des vérifications, et puis le club compte des membres dans toutes les administrations, si bien que nous disposons finalement de moyens énormes pour retrouver les individus qui nous intéressent.

Bien qu'elle ne voulût pas le montrer, Peggy était impressionnée par cette machine d'investigation parallèle que personne ne daignait prendre au sérieux. Ainsi, à tous les niveaux des institutions du pays, des fanatiques utilisaient secrètement les moyens dont ils disposaient pour mener une enquête vieille de près d'un demi-siècle !

— Pour certains, continua June, le trésor n'existe pas. Ce jour-là, Kitty et Dum ont fait chou blanc, les coffres étaient vides. Ils sont repartis en n'emportant que les quelques malheureux dollars de la caisse.

— Mais le banquier ?

— Justement, siffla June. Le banquier aurait menti pour toucher l'assurance. C'était une banque privée dirigée par un certain Justus Cocklin. Il traversait une mauvaise passe due à sa gestion désastreuse, et l'on se demande si le hold-up n'aurait pas contribué à le sortir d'embarras en lui permettant de toucher une prime assez juteuse. Somme toute, Kitty et Dum lui auraient rendu un fier service et sauvé de la faillite.

— On a des preuves ?

— Non, ce sont des choses qui se murmurent. D'ailleurs ces rumeurs se sont vite répandues, et il a attaqué en justice plusieurs feuilles à scandale. Durant six mois il est devenu le suspect numéro un de l'affaire, et cela lui a fait du tort. Il a vite

perdu toute crédibilité. Il est mort dans la débîne, dix ans après l'attaque.

— S'il était innocent c'est assez affreux, constata Peggy. On a ruiné sa carrière pour rien.

June haussa les épaules. Elle ne semblait guère disposée à pleurer sur les malheurs de Justus Cocklin.

— Et Conway, risqua Peggy, le propriétaire de la maison Hellsander ?

— Oh ! Bien sûr, on a pensé à lui, soupira June. On a prétendu qu'il avait fait construire une chambre secrète dans sa maison, pour y entreposer les bijoux de sa femme. Comme il était l'architecte et le maître d'œuvre, il lui était facile de ne pas faire figurer cette cache sur les plans.

— C'est idiot, observa Peggy, comment Kitty aurait-elle connu l'existence et l'emplacement de ce coffre-fort ?

— C'est vrai que c'est assez difficile à justifier, avoua June. Mais je t'avais prévenue : dans la somme des hypothèses avancées en quarante-six années de cogitation forcenée, le meilleur côtoie le pire.

— Une chambre secrète ? répéta Peggy. On nage en plein délire.

June fit la moue.

— Pas forcément. Pendant la guerre de Sécession, on a aménagé de telles cachettes dans les grandes propriétés. On y dissimulait tout ce qu'on voulait préserver des rapines des Bleus. Parfois, on y planquait un soldat blessé, ou des armes destinées aux groupes de francs-tireurs. Or la maison Hellsander est justement la réplique d'une résidence du vieux Sud, rappelle-toi. À l'origine c'était un cadeau pour la femme de Conway, une romantique incurable nourrie de romans à l'eau de rose.

Peggy eut envie de lui répliquer qu'elle connaissait sans doute mieux les maisons du vieux Sud que June ne le croyait, mais cela l'aurait amenée à parler de *La Robe rose de Gettysburg*, et elle eut peur que son amie ne se moque d'elle.

La chaleur lui faisait tourner la tête, lui embrouillant les idées. Elles passèrent devant une maison blanche aux murs lézardés. Une femme d'une cinquantaine d'années se tenait

dans le jardin, droite comme un piquet, un arrosoir à la main, une capeline sur la tête. Avec sa robe trop grande, elle avait l'air de sortir d'une illustration du début du siècle. Peggy lui adressa un signe de la main, mais l'inconnue se détourna avec une expression apeurée. L'instant d'après elle laissait tomber l'arrosoir et courait se réfugier dans la maison.

— Sympa, les indigènes ! plaisanta June.

— Ce doit être le ranch de Mme Mayers, dit Peggy. Tolokine m'en a parlé.

Mais elle ne savait plus exactement ce que le concierge lui avait raconté à propos de l'occupante des lieux. N'avait-il pas parlé d'une enfant attardée ? Cependant la femme qui venait de s'enfuir avait près de 50 ans... Oui, mais 50 ans c'était jeune pour Tolokine qui en avait 70 !

Elle essaya de se ressaisir ; sans qu'elle sût pourquoi, l'incident l'avait impressionnée au-delà du raisonnable. Peut-être à cause du paysage désolé, de la chaleur, et de l'hostilité diffuse de cette contrée aride ? Une question saugrenue lui traversa l'esprit.

— La maison, dit-elle. Pourquoi l'a-t-on appelée Hellsander puisque celui qui l'a bâtie se nommait Conway ?

— C'était le nom de l'oasis, répondit June. Le point d'eau Hellsander, c'est sous ce nom qu'il figure sur les très vieilles cartes de la ruée vers l'or.

Elles se turent, car les ruines de la ville fantôme venaient d'apparaître à travers la brume de chaleur. C'était comme un décor de western oublié, des maisons de planches et de stuc blanchies par les vents de poussière. Des buissons d'épineux roulaient à travers la grand-rue déserte. Des enseignes à demi décrochées grinçaient au bout de leur chaîne. Une interminable crevasse courait tout au long de la rue principale, bâillant sous le soleil.

— Attention, murmura Peggy. Il y a peut-être des coyotes.

— Les coyotes n'attaquent pas les hommes, dit June.

— Les hommes peut-être pas, souffla Peggy, mais les femmes ?

Elle aurait voulu se précipiter à l'ombre de l'une de ces vérandas, mais elle craignait de causer l'effondrement de la

maison en posant le pied sur les planches vermoulues de l'escalier. Les bâtisses grinçaient dès qu'un souffle de vent les effleurait.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda-t-elle en baissant instinctivement la voix.

— Un tremblement de terre, puis un autre, puis encore un autre, répondit June. Les paysans ont commencé à murmurer que la mort de Kitty et de Dum leur avait porté malheur. Une épidémie a décimé un troupeau. Il n'en a pas fallu davantage. Les gens ont plié bagage les uns après les autres, et l'exode s'est accéléré. Une sorte de panique collective s'est emparée des familles, et un beau jour la ville n'a plus compté un seul habitant. Il y a quelques années, des promoteurs ont voulu l'aménager en ville fantôme style western pour y promener les touristes, mais la crevasse a bougé de nouveau, et l'on a abandonné le projet.

Une brusque saute de vent les gifla, et Peggy grimaça lorsque les grains de silice griffèrent ses cuisses nues. Elle s'aperçut qu'elle avait la peau brûlante. Sans doute avait-elle attrapé un coup de soleil. Il y avait si longtemps qu'elle ne s'était pas exposée sur une plage.

— Allons jusqu'à la banque, proposa June d'un ton curieusement suppliant. Après nous ferons demi-tour. Tu sais qu'on ne l'a jamais reconstruite ?

Elles remontèrent la rue principale, marchant chacune d'un côté de la crevasse. Peggy devait lever la main pour se protéger du vent de sable qui lui irritait les yeux. Elles s'arrêtèrent au pied des décombres de la banque. La façade avait implosé comme sous la charge d'un bulldozer. Le mur de brique avait reculé jusqu'au comptoir. Les piliers qui soutenaient le plafond avaient été fauchés, s'abattant en travers des bureaux. Une vieille machine à écrire demeurait en place, juchée sur une table épargnée, une feuille de papier racornie encore engagée dans son rouleau.

— C'est resté intact depuis tout ce temps, murmura June en s'agenouillant au milieu des gravats.

— Pourquoi ? interrogea Peggy. Pourquoi Justus Cocklin ne l'a-t-il pas reconstruite ?

— Parce que plus personne n'avait confiance en lui. Il était fini. On l'accusait d'avoir filouté Kitty et Dum, il y a eu pas mal de caricatures sur lui. On le surnommait « Le plus bandit des trois ».

— Et toi, insista Peggy, tu y crois ? Tu penses que ses coffres étaient vides et qu'il a menti à la police ?

— Non, dit June.

« Bien sûr, pensa Peggy avec une pointe d'irritation. C'est tellement plus romantique... »

— Fichons le camp, dit-elle en reculant. Je n'aime pas cet endroit. Et je crève de soif.

C'était vrai, les cinq kilomètres qu'elle venait de parcourir sur la route déserte l'avaient déshydratée. Elle maudissait June de l'avoir entraînée dans cette randonnée stupide. Mais la grande fille brune ne parvenait pas à s'arracher au spectacle des décombres, on sentait qu'elle aurait pu rester là immobile, des heures entières, se moquant de la morsure du soleil sur ses épaules nues.

Elles firent enfin demi-tour, marchant dans leurs traces que le vent n'avait pas encore effacées. La visite à la ville fantôme n'avait fait qu'aggraver le malaise de Peggy. Les différentes hypothèses énumérées par June tournaient dans sa tête.

— Conway, dit-elle. Le type qui a bâti la maison... Si cette histoire de chambre secrète est vraie, il aurait trouvé le trésor sans en souffler mot ?

— Pourquoi pas ? fit June avec lassitude. Sa femme ne voulait pas remettre les pieds à la maison Hellsander, et personne n'avait envie de lui racheter la baraque en l'état. Il perdait une fortune, il a pu considérer le magot de la banque comme un dédommagement... Et comme il a continué à faire des affaires, il a pu blanchir ce fric peu à peu, au fil des années.

— Il est encore en vie ?

— Non, il est mort. Sa veuve claque ses derniers sous dans une maison de retraite des plus sélectes.

La chaleur devenant trop écrasante, elles continuèrent en silence. Peggy se sentait défaillir à l'idée des cinq kilomètres qui les séparaient de la résidence Hellsander. Malgré sa peur chronique de tomber sur un psychopathe, elle priait pour qu'un

pick-up chargé de melons passe sur la route et s'arrête pour les embarquer.

En arrivant à la hauteur du ranch Mayers elle eut un malaise. Des papillons noirs se mirent à danser sur sa rétine. L'instant d'après, elle piquait du nez sur la piste poussiéreuse.

Quand elle rouvrit les yeux, elle était allongée sous une véranda. Une vieille femme très maigre se penchait sur elle pour lui presser un linge mouillé sur le front.

— C'est un début d'insolation, dit l'inconnue. Comment peut-on être assez sotte pour se promener dans le désert sans chapeau ? Bertha, va chercher des pastilles de sel dans la pharmacie. Il faut qu'elle en suce pour se réhydrater. Et prépare de la citronnade.

Peggy voulut ouvrir la bouche mais les mots restèrent bloqués au fond de sa gorge.

— Ne craignez rien, dit la vieille femme. Je suis Julie Mayers, votre... voisine. Je suppose qu'on peut dire comme ça puisque personne d'autre n'habite cet endroit dans un rayon de cinquante kilomètres.

Peggy toucha son visage. La peau du front et des joues lui cuisait. Julie Mayers sourit, mais il n'y avait aucune chaleur dans cette mimique. Elle avait une figure en lame de couteau, aux pommettes saillantes et aux gros yeux à fleur de tête. Dans sa jeunesse elle avait dû être très belle, mais il ne restait plus grand-chose de cette beauté.

— Je suis certaine que c'est cet imbécile de Tolokine qui vous a envoyées là-bas ! dit-elle avec une colère surprenante. Ce vieux fou ! Toujours à rabâcher ses éternelles sornettes ! Ne l'écoutez pas, ou il vous rendra folle. Il a fait vivre sa pauvre femme dans la terreur, à tel point qu'un jour elle a plié bagage pour filer avec un ramasseur de melons.

Bertha entra dans le champ visuel de Peggy. C'était la quinquagénaire à capeline dont elle avait provoqué la fuite une heure plus tôt. Elle était très mince, elle aussi, avec des nattes de petite fille montée en graine. Sa ressemblance avec Julie Mayers était flagrante, au point qu'on aurait pu les croire mère et fille.

— Ma nièce, Bertha, dit la vieille dame. Ne faites pas attention à elle, elle est un peu sauvage. Un jour Tolokine lui a

parlé de « ses » fantômes, depuis elle est terrifiée par tout ce qui sort de la maison Hellsander. Vous comprenez pourquoi j'en veux à ce crétin sénile ?

Bertha déposa le sel et la citronnade sur une table de tôle peinte mais recula aussitôt, les mains croisées dans le dos, comme une pensionnaire sur le point de se faire réprimander. June aida Peggy à se redresser et l'installa dans un fauteuil d'osier fatigué qui hurla sous ses fesses.

— Buvez ! ordonna Julie Mayers. Vous êtes déshydratée. Vous allez avoir la fièvre pendant deux jours et peut-être des hallucinations. Faites attention, un coup de chaleur peut tuer un homme en parfaite condition physique. J'ai eu dans le temps un ouvrier qui est mort de cette façon.

Peggy saisit le verre en tremblant et but. Elle venait de réaliser que Julie Mayers ressemblait à Virginia Woolf. Une Virginia Woolf de soixante et quelques années.

La citronnade était fraîche. Terriblement agréable.

— J'ai un puits, grommela la vieille dame. Mais il s'assèche peu à peu. Quand il sera tout à fait sec je n'aurai plus qu'à plier bagage, ou à mourir. Il y a toujours de l'eau à la maison Hellsander ?

— Oui, dit doucement Peggy. Mais je crois qu'elle n'est plus potable.

— Si elle était empoisonnée elle aurait tué ce vieil imbécile de gardien depuis longtemps ! ricana Julie Mayers. Qu'est-ce que vous fricotez avec ce sale bonhomme ?

Peggy lui raconta en quelques mots le programme scientifique de la société d'insecticides. La vieille femme parut s'amuser d'une telle procédure, et, pendant un moment, ses traits perdirent un peu de leur sévérité. Bertha demeurait en retrait, épiant les visiteuses avec une sorte d'avidité farouche, et Peggy eut la conviction que, pour un peu, l'attardée aurait tendu la main pour lui toucher les cheveux, à la manière de ces primitifs qui n'ont jamais vu de Blancs. Peggy examina le décor encombré de la véranda. Il y avait des bassines, des brocs de tôle cabossés, des instruments de jardinage accrochés à des clous rouillés, des pots de terre où les mauvaises herbes avaient fini par submerger les fleurs. Et un fusil. Une vieille winchester

calibre 12 appuyée contre un montant de la porte. L'arme avait été magnifiquement entretenue et son canon scintillait dans la lumière. Peggy trouva que c'était un instrument qu'on imaginait mal dans les mains arthritiques de Mme Mayers, mais la voix de la vieille dame interrompit le cours de ses réflexions :

— C'est pour les coyotes, dit-elle. Quand ils ont faim ils s'enhardissent et se glissent sous la barrière. Il faut être vigilant. Dans le temps, ils n'hésitaient pas à faire des incursions nocturnes dans les rues de Moshney. Ils attrapaient les chats et les chiens qu'on avait eu le malheur de ne pas faire rentrer au coucher du soleil. C'est un avertissement qui est aussi valable pour vous, mes jolies. Ne traînez pas dehors à la nuit tombée, ces sales bêtes n'hésiteraient pas à se tailler un steak dans vos belles cuisses bronzées !

June émit un rire un peu forcé. Il était évident que la vieille dame n'appréciait guère son short trop court. Elles parlèrent encore un moment, de choses sans importance, de la sécheresse et des melons, puis, tout à coup, alors qu'un certain climat de détente s'installait, le regard de Julie Mayers tomba sur le manuscrit des « Minutes » que June avait posé sur ses genoux brunis. La vieille femme eut un sursaut et ses yeux à fleur de tête se dilatèrent encore plus.

— *Oh !* s'écria-t-elle sur un ton où se mêlaient l'indignation et la douleur. Vous êtes une de ces folles qui passent leur temps à ressasser l'histoire de ces deux bandits ! J'aurais dû m'en douter !

Elle s'était à demi redressée, renversant le pichet de citronnade dont le contenu se répandit sur la table. La fureur la faisait trembler de la tête aux pieds, et ses mains grêles se crispaient comme des serres sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Vous ne vous lasserez donc jamais ? hurla-t-elle. Toujours à rôder dans les parages... Toujours à renifler ces ordures ! Vous n'avez rien de mieux à faire que d'adorer des canailles ?

Bertha s'était recroquevillée à l'autre bout de la véranda. Elle avait abaissé son chapeau devant sa figure pour ne plus voir ce qui se passait.

— Fichez le camp ! vociféra Julie Mayers avec une force étonnante. Je ne veux plus vous voir sur mes terres... Retournez

donc dans votre église du diable adorer vos démons ! C'est le mal... C'est le mal que vous essayez de ressusciter, et un jour vous serez punies pour cela !

Peggy se leva en hâte. Chancelante, elle se dirigea vers la barrière, traversant les plates-bandes pelées qui s'étendaient devant la maison. June, surprise par la violence de l'attaque, n'avait même pas songé à répliquer. Elles battirent en retraite, à reculons, terrifiées par l'image de cette vieille femme gesticulante aux traits déformés par la haine.

— C'étaient des criminels ! hurla encore Julie Mayers avant de retomber sur son siège, à bout de force. Des bêtes qui se moquaient bien de tuer et de détruire la vie des honnêtes gens... et aujourd'hui on voudrait en faire des victimes !

Peggy et June avaient atteint la barrière blanche. Elles la poussèrent et prirent la fuite sans demander leur reste. Elles s'éloignèrent sans se retourner, le plus vite possible, persuadées que la vieille femme n'hésiterait pas à prendre son fusil pour les mettre en joue si elles faisaient mine de revenir.

8

Peggy passa les deux jours qui suivirent dans une torpeur désagréable traversée de brusques poussées de fièvre dues à l'insolation. Elle souffrait de la soif et ses lèvres étaient craquelées en permanence. Par moments, elle se mettait à frissonner et à claquer des dents. Quand elle s'assoupissait, c'était pour sombrer aussitôt dans des cauchemars qui la réveillaient en sursaut, le cœur battant à tout rompre. Il faisait très chaud dans la chambre et le ventilateur qui brassait l'air épaissi ne parvenait pas à apporter un peu de fraîcheur dans cette atmosphère d'étuve. Peggy se sentait mal à l'aise dans ses vêtements collés par la sueur mais elle n'osait se déshabiller. La serrure de la porte ne fonctionnait pas, et, à trois reprises déjà, elle s'était réveillée pour découvrir Andy assis à son chevet, la couvant d'un œil fixe. À chaque fois, il avait prétendu être venu prendre de ses nouvelles, mais elle s'était sentie gênée à l'idée d'avoir dormi sous le regard de cet inconnu. De plus, il mettait la fièvre de Peggy à profit pour multiplier les contacts physiques : lui passant de l'eau fraîche sur le visage, le cou, et même le haut de la poitrine.

« Ça fait du bien, hein ? » disait-il, et Peggy sentait que si elle le laissait faire il ne tarderait pas à s'enhardir. Il était plutôt joli garçon, mais elle ne tenait pas à s'embarquer dans une aventure avec un gamin de dix ans plus jeune qu'elle.

La maison l'oppressait, et cette demi-convalescence qui la laissait sans force n'arrangeait rien. June ne venait guère la voir. La plupart du temps, la grande fille brune arpentait la maison, prenait des photos avec un petit appareil bon marché qu'elle avait apporté dans ses bagages, ou s'asseyait en tailleur sur la pelouse pour écouter Tolokine lui narrer pour la millième fois les péripéties de l'encerclement et l'assaut final de la maison Hellsander. Debout dans l'encadrement de la fenêtre à demi murée par le lierre, Peggy ne se lassait pas d'observer les

gesticulations du concierge. Très vite, en effet, il ne se contentait plus de raconter, mais se mettait à mimer les faits, comme un acteur de théâtre Nô. Son visage, ses mains, son corps, trahissaient une tension extrême qui faisait saillir les tendons sur ses bras maigres. S'identifiant à ses personnages, il commençait à transpirer, à haleter, et l'angoisse de Dum devenait *son* angoisse, au point qu'il avait l'air possédé par son rôle comme peut l'être un comédien qui finit par atteindre aux limites du dédoublement de personnalité. Dans ces moments d'intense exaltation, il ne faisait plus de doute qu'il *devenait* Dum. Ses préférences pour ce dernier étaient manifestes, Peggy avait du reste noté qu'il avait coutume de dire « Dum et Kitty », cela à l'encontre de l'usage institué par la presse qui avait toujours présenté Kitty comme la personnalité dominante du couple maudit.

June l'écoutait religieusement, accumulant les notes dans les marges du manuscrit ouvert devant elle. Était-elle assez crédule pour croire que Tolokine en savait plus que les autres... ou bien tombait-elle sans s'en rendre compte sous le charme de ce bonhomme étrange qui vivait depuis quarante-six ans, par procuration, les exploits d'un pilleur de banque abattu par la police ?

Mais la maison comptait un autre centre d'attraction avec le jeune homme à la poitrine tatouée qui ne quittait jamais ses écouteurs, se promenait parfois entièrement nu, et méditait dans le jardin, des heures entières, assis dans la position du lotus. On avait fini par lui faire dire qu'il s'appelait Ken et qu'il travaillait à parfaire son ascèse dans le but de se détacher totalement du monde. Il ne mangeait pratiquement pas, dédaignait les douches pour aller faire ses ablutions dans la mare, à l'aube, et s'asseyait sur la pelouse, les mains posées sur les genoux, paumes en l'air.

— Je fixe le tas de ciment, avait-il consenti à expliquer à Peggy en désignant le cône durci où se trouvait fichée une pelle indéracinable. Et je me dis que je dois ne plus faire qu'un avec lui. Je dois devenir aussi compact, aussi insensible que ce bloc pétrifié. Le principe de sensation doit s'abolir peu à peu, jusqu'à

ce que ma peau ne perçoive plus ni la chaleur du soleil ni les piquûres des moustiques.

C'était là une philosophie assez particulière sur laquelle Peggy ne se permit pas de donner son avis. Contrairement à ce que tout le monde croyait, les cassettes que le jeune homme tatoué faisait défiler à longueur de journée dans son petit magnétophone ne diffusaient pas de la musique, mais des mantras indiens dont la répétition inlassable lui permettait de se détacher de son enveloppe chamelle. Lorsque Peggy voulut coiffer les écouteurs pour entendre un peu de ces formules magiques, Ken la rabroua, prétextant que ces chants sacrés du Tibet ne pouvaient être livrés à des oreilles vulgaires. Ce fut la seule fois où elle put vraiment établir le contact avec Ken ; le reste du temps, si l'on s'adressait à lui, il ne répondait pas et restait les yeux perdus dans le vide, supportant stoïquement les piquûres de moustiques qui constellaient ses épaules et sa poitrine. June et Andy le surnommaient « le zombi ».

Andy, lui, s'ennuyait. Il était venu là avec une provision de whisky, un petit sachet de H et une guitare. Il avait espéré des soirées plus mouvementées. Hélas, June l'avait vertement rabroué ; quant à Peggy, sur laquelle il s'était rabattu, elle réagissait mollement à ses avances. Il traînait donc une mine maussade, s'enivrait à petites lampées, ou s'allongeait au milieu des herbes folles pour fumer sa provision de marijuana dont les exhalaisons, prétendait-il, avaient le mérite de faire fuir les maringouins.

Quand elle ne put plus supporter le confinement de la chambre, Peggy descendit dans le jardin, et Tolokine lui procura un vieux fauteuil de toile ayant appartenu à son épouse, sur lequel elle put s'effondrer, les yeux protégés par d'épaisses lunettes de soleil. Le concierge ne s'arrêtait plus de parler. Il avait trouvé en June la spectatrice idéale et chevronnée, la spécialiste multipliant les questions vicieuses et les « colles ». Il répondait à ces interrogations comme s'il s'agissait d'une interview, prenant la parole au nom de Dum, et allant jusqu'à donner des détails qui n'existaient que dans son imagination. June et lui s'excitaient sur ces reconstitutions fantasmatiques. La bière aidant, ils en venaient à jouer la scène, esquissant une

pantomime qui aurait pu n'être que grotesque mais qui finissait par devenir inquiétante. June endossait le rôle de Kitty, Tolokine celui de Dum... Comme des enfants absorbés par un rêve les affranchissant de la réalité, ils faisaient mine de descendre d'une voiture invisible, claquaient une portière fantôme. Puis June ouvrait un coffre qu'elle était seule à voir, saisissait les sacs remplis de billets, et courait vers la maison en ployant sous cette charge imaginaire. Andy, qui avait commencé par se moquer d'eux, s'était peu à peu laissé contaminer par cette étrange pièce de théâtre. Assis dans l'herbe, dodelinant du chef, l'air un peu hagard, il suivait maintenant toutes les péripéties de la reconstitution avec une curiosité de badaud captivé par un accident de la circulation. Parfois même il se levait pour suivre la suite de l'épisode à l'intérieur du grand hall, là où June et Tolokine mimaient l'affrontement final... Tout à l'excitation du jeu, il arrivait que le vieil homme imitât avec la bouche le bruit des détonations, exactement comme un enfant jouant au cow-boy. Peggy restait prudemment à l'écart, essayant de ne pas céder à cette folie collective qui devenait contagieuse. Le vieux fonds de superstition qui donnait en elle lui répétait qu'il y avait un danger certain à répéter les gestes d'individus morts dans le sang et la fureur. Mais, si elle n'avait pas été si faible, elle se serait levée, elle aussi, pour suivre les deux comédiens. Peut-être même aurait-elle voulu endosser à son tour le rôle de Kitty ?

Était-ce ainsi que commençait la malédiction ? Par des accès de folie imitative qui vous condamnaient à rejouer sans relâche la même scène ? Est-ce que la fièvre venait ensuite, vous privant de tout repos, vous empêchant de dormir... et cela jusqu'à ce que votre intelligence sombre peu à peu ? Peut-être tous les accidents dont avaient été victimes les adorateurs de Kitty et de Dum n'étaient-ils, en fait, que des suicides déguisés ? L'esprit dévoré par la fièvre, on finissait par se jeter à l'eau ou enjambrer la rambarde d'une fenêtre pour se libérer de cette possession... Quand elle regardait gigoter June et le concierge, Peggy n'était pas loin de le croire.

Tolokine ne se calmait qu'à la tombée du jour, quand le ciel virait au rouge. Alors, seulement, ses vieilles peurs le reprenaient, et il se mettait à parler des fantômes.

— On ne devrait pas, répétait-il. C'est pas bon de jouer avec ça. Ça excite les esprits, ça leur fait regretter d'être morts et ça décuple leur colère.

Et il se dépêchait de s'enfermer avec son chien dans son bungalow dont on entendait craquer la grosse serrure. Alors, June s'asseyait lourdement sur une chaise de fer, dégrisée, une moue lasse au bas du visage, telle une actrice qui sort de scène et s'abat dans la coulisse, bras et jambes rompus par la performance.

— Et toi ? demandait-elle à Peggy. Tu crois aussi que ça va nous porter malheur ?

Peggy n'osait avouer le fond de sa pensée. Elle aurait aimé partager l'indifférence sereine de Ken, qui, les écouteurs sur les oreilles, aveugle à tout ce qui n'était pas le tas de ciment pétrifié, naviguait quelque part au fond de l'éther porté par la chanson magique des mantras.

Aux grands moments d'exaltation succédaient des périodes de prostration et de silence durant lesquelles Tolokine ne prenait la parole que pour évoquer la prochaine apparition des spectres.

— Ils viendront avec l'orage, prédisait-il. J'ai remarqué ça, c'est la foudre qui leur permet de se matérialiser. Une nuit vous les verrez au pied de votre lit, Dum et Kitty, et vos cheveux deviendront blancs comme neige. C'est ce qui est arrivé à Captain. Maintenant il faudrait le battre pour le faire entrer dans la maison.

Il avait raison en ce qui concernait l'orage, car l'atmosphère s'alourdissait et le moindre geste devenait pénible. Au-dessus de la mare, au fond du jardin, le ballet des moustiques s'intensifiait et leur essaim formait à présent un brouillard sombre dont le bourdonnement irritait les nerfs.

June arpentait les fourrés, frappant les hautes herbes avec un bâton pour faire fuir les serpents qui auraient pu s'y cacher.

— Tu sais que les flics ont sondé le point d'eau ? dit-elle à Peggy. Ils ont fait descendre des hommes-grenouilles qui ont retourné la vase dans l'espoir de trouver les sacs.

— Mais il y avait beaucoup dans ces foutus sacs ? interrogea Peggy.

— Tout le butin des treize hold-up. Kitty et Dum gardaient tout dans la voiture. Cette bagnole, c'était tout leur univers, tu comprends ? À la fois char d'assaut et coffre-fort... Dum ne cessait de la perfectionner dès qu'il avait un moment. Peu de temps avant la fin, il l'avait maquillée de telle façon qu'entre les attaques elle pouvait passer pour une voiture normale. Les volets blindés protégeant le pare-brise étaient devenus amovibles, on ne les installait qu'au dernier moment. Elle avait fini par n'être guère plus bizarre qu'une bagnole de Texan.

Quand elle ne se livrait pas aux joies étranges de la reconstitution, June collait ses Polaroids dans un épais cahier et inscrivait sous chaque cliché une légende détaillée. Au fur et à mesure que l'orage s'approchait, elle devenait nerveuse et Tolokine ne faisait rien pour la rassurer.

— Dans ces régions, marmonnait-il en regardant le ciel, les orages tournent souvent à la catastrophe. Il pleut rarement, mais quand ça se produit, c'est le vrai déluge. La maison va prendre l'eau comme un bateau qui fait naufrage. J'espère que vous avez prévu des imperméables...

Personne, bien évidemment, n'avait pris une telle précaution, et tous scrutaient avec inquiétude les tuiles disjointes sur le toit de la maison Hellsander.

Peggy s'assoupissait au fond du fauteuil de toile, assommée par la lourde chaleur qui stagnait entre les murs de la résidence. Elle était si lasse qu'elle basculait dans le sommeil sans même s'en rendre compte. Elle rêvait de la fusillade, mais, curieusement, ce n'était pas Kitty et Dum qu'elle voyait se débattre dans la fumée et le sifflement des balles... c'étaient June et Tolokine ! Elle les distinguait à travers la brume du cauchemar, se collant contre les murs, de part et d'autre des fenêtres disloquées, hurlant lorsqu'un morceau de verre ou une esquille arrachée aux volets leur déchirait la peau. Ils serraient dans leurs mains les armes rouillées de la vitrine du hall : la

vieille winchester et le colt *navy* démodé. La poudre leur avait noirci les joues et les mains. Ils saignaient tous les deux, par de multiples blessures, et chaque fois qu'un nouveau projectile les atteignait, ils se mettaient à tourner sur eux-mêmes comme des toupies vivantes. Peggy détestait ces rêves qui la faisaient se dresser sur son siège, le visage ruisselant de sueur et de larmes. « Nous allons tous devenir hystériques », pensait-elle alors.

Tous, oui... sauf Ken, que la méditation transcendante préservait de semblables emballements. À trois reprises, Peggy aperçut Bertha dans le champ voisin. L'idiote se cachait derrière un épouvantail dépenaillé et observait avec curiosité ce qui se passait dans le jardin de la maison Hellsander. Elle paraissait fascinée par la pantomime à laquelle se livraient June et Tolokine. Peggy en fut désagréablement impressionnée, les gesticulations outrées de June ne risquaient-elles pas d'exercer une mauvaise influence sur la pauvre femme à l'esprit dérangé ? Elle fut tentée d'aller à sa rencontre mais se ravisa. Bertha s'enfuirait sûrement dès qu'elle se saurait découverte.

Entre deux « représentations » » June s'absorbait dans ses papiers, griffonnant avec rage, raturant avec plus de frénésie encore. On eût dit qu'elle se livrait à de savants calculs dont une navette spatiale attendait les résultats, à Houston, pour prendre enfin son vol à travers les espaces intersidéraux. Depuis un moment l'attention de la jeune femme brune se concentrait sur les plans jaunis qu'elle s'était procurés au terme d'interminables tractations.

— J'ai une nouvelle théorie, murmura-t-elle au matin du troisième jour suivant son arrivée. Ça fait un moment que j'y pense, et je me demande si je n'ai pas mis le doigt sur la solution...

Elle parlait d'une voix altérée, ponctuant son discours de petites grimaces nerveuses. Peggy devina qu'elle aurait aimé conserver le secret sur ses cogitations, mais que l'excitation la poussait à s'épancher. June lui fit signe de se rapprocher, et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais le jardin était vide si l'on exceptait Ken qui leur tournait le dos et s'évertuait une fois de plus à se pénétrer de la sagesse du tas de ciment pétrifié.

Andy dormait dans sa chambre, abruti par le whisky, et Tolokine faisait la sieste dans un hamac au fond du jardin.

— Les colonnes, chuchota June en tapant sur le *bleu* d'architecte avec la gomme de son crayon.

— Oui ? dit sottement Peggy.

— Bon sang ! s'impatienta June. Tu es idiote ou quoi ? Les colonnes du grand hall... J'ai étudié les factures des fournitures commandées par Conway pour le chantier. Il a fait venir douze colonnes par le chemin de fer, des colonnes exécutées par un marbrier de Boston.

— Et alors ?

— Alors, pour diminuer ses frais, il a commandé six piliers pleins et six piliers creux. Cela signifie qu'une colonne sur deux est vide. Elles ont l'air de soutenir la voûte du hall, alors qu'elles n'ont en réalité qu'une fonction décorative.

Peggy fronça les sourcils. Elle commençait à entrapercevoir où voulait en venir June.

— Tu veux dire..., articula-t-elle en prenant le temps de réfléchir. Tu veux dire que les piliers étaient tous déjà en place au moment de l'attaque ?

— Oui, haleta June. Ils étaient là... et six d'entre eux étaient creux comme des troncs d'église !

— *Des troncs d'église...*

— Oui, gémit presque June. Imagine que Kitty, au cours de l'assaut, se soit brusquement rendu compte que le pilier derrière lequel elle se cachait était creux. Ça n'a rien d'idiote : une balle a pu tout simplement percer la pierre sous son nez, et alors...

Peggy n'avait aucun mal à imaginer la suite. Alors Kitty avait sauté sur l'occasion. Elle avait saisi une pioche et agrandi le trou, puis glissé les sacs à l'intérieur de la cavité. Ensuite, il avait suffi qu'elle rebouche l'ouverture avec du ciment.

— Il ne faut pas oublier que la maison était en construction, précisa June. Le hall était rempli d'outils et de bacs de mortier.

Il y avait même une grande échelle contre l'escalier, on l'aperçoit très distinctement sur les photos prises par les journalistes tout de suite après l'assaut.

— Ça ne tient pas, grogna Peggy. Les flics auraient remarqué le trou colmaté.

— Pas forcément ! protesta June. Kitty n'était pas complètement stupide. Elle n'a pas creusé une ouverture à hauteur d'homme. Elle a utilisé l'échelle pour monter tout en haut du pilier, et là, au ras du plafond, elle a ouvert un orifice. Ensuite, elle a jeté les sacs dans la colonne creuse, et ils sont tombés tout au fond. Puis elle a rebouché la cavité avec du ciment à prise rapide, et repoussé l'échelle au fond du hall. Quand les flics ont investi les lieux, ils ont fouillé partout, mais pas un n'a eu l'idée d'aller voir à l'intérieur des colonnes, et c'est de cette manière que le trésor est resté dans sa cachette durant toutes ces années...

Peggy fit la moue. La théorie était bancale. On avait du mal à imaginer Kitty Doyle entreprenant des travaux de maçonnerie sous le feu nourri des policiers massés à l'extérieur.

June perçut sa réticence et se vexa.

— Tu n'y crois pas, dit-elle sèchement. C'est marqué sur ta figure.

— Je ne sais pas, balbutia Peggy sur un ton d'excuse. Ça demande à être étudié.

Pour toute réponse, June rassembla nerveusement ses papiers et prit la direction de la maison. Peggy se sentit forcée de l'accompagner dans le hall. Là, elles allèrent d'une colonne à l'autre, les auscultant en tapant sur leur fût à l'aide d'une grosse pierre ronde. Aucune ne sonnait particulièrement creux, mais Peggy savait qu'elle n'avait pas l'oreille musicienne.

June décida alors de grimper en haut des piliers pour localiser l'emplacement du trou rebouché. Manœuvrer la vieille échelle dont le poids était considérable se révéla une entreprise extrêmement difficile pour les deux jeunes femmes. Il aurait été plus judicieux de réclamer l'aide des garçons, mais June s'y opposa férocement.

— C'est *ma* théorie ! siffla-t-elle. Je ne veux pas que l'un de ces deux demeures me la vole !

Hélas, l'échelle se révéla pourrie, et ses deux premiers barreaux cédèrent dès qu'elle y posa le pied.

— Les termites l'ont rongée ! souffla June avec un regard incrédule pour la poussière de bois éparpillée sur les dalles.

— Tu ne peux pas monter dans ces conditions, fit remarquer Peggy. Tu risques de te tuer avant d'avoir atteint le dernier barreau.

June s'éloigna à reculons, malade de frustration. Dans le quart d'heure qui suivit, elle tourna furieusement autour du hall, expédiant des coups de pied dans les colonnes qui, toutes, lui renvoyèrent le même son mat.

— Il n'y a qu'à prendre une pioche et à les abattre ! lança-t-elle dans une bouffée d'égarement.

Peggy dut la saisir par les poignets pour l'empêcher de ramasser un outil rouillé qui traînait sur les dalles.

— Tu es folle ! lui jeta-t-elle au visage. Tu sais bien que si on touche aux colonnes le toit nous tombera sur la tête ! C'est toi-même qui me l'as dit !

June baissa la tête, vaincue. Peggy la prit par les épaules et l'entraîna dehors. Au moment où elles franchissaient le seuil, elles levèrent toutes deux les yeux en direction du plafond. La voûte fendillée les surplombait comme la coquille d'un œuf près d'éclore. Il ne faisait nul doute que, si l'on jetait à bas l'un ou l'autre des piliers porteurs, le faîte de la maison s'abattrait sur les dalles du grand hall.

Elles marchèrent jusqu'à la grille et sortirent de la propriété pour faire quelques pas sur la route. Tout autour d'elles, pointillant les champs de poussière, les melons desséchés achevaient d'agoniser. Elles s'assirent sur un tertre. L'herbe, qui crissait comme la paille, était brûlante sous leurs cuisses, n'attendant que l'occasion de s'enflammer. June se recroquevilla, les genoux ramenés sous le menton. Il avait suffi de quelques secondes pour qu'elle passe de l'exaltation à l'abattement le plus total. Peggy essaya de la consoler, mais la grande fille brune semblait murée dans sa déception.

— On ne saura jamais, marmonnait-elle. On ne saura jamais tant qu'on n'aura pas jeté cette bicoque à bas. Il faudrait la réduire en miettes et la passer au tamis, comme les chercheurs d'or.

Un long moment s'écoula. Un lézard gris de poussière regardait fixement Peggy. De temps à autre, sa minuscule

langue bifide jaillissait de sa bouche dans un spasme qu'il ne paraissait pas contrôler.

— Si ça se trouve, murmura June en se passant la main sur le visage, cette bicoque n'est qu'un bluff...

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Peggy alertée par le ton étrange de sa compagne.

June détourna la tête, comme gênée par ce qu'elle allait dire. Elle prit son souffle, s'humecta les lèvres avant de dire, d'une voix à peine audible :

— Il y a une autre théorie. Une théorie qui n'a pas bonne presse auprès des fanatiques. C'est pourquoi on l'évoque rarement...

— Oui ? fit Peggy, devinant qu'elle devait encourager June à parler si elle voulait en savoir plus.

— En 51, énonça la présidente du club des amis de Kitty et Dum, un type farfelu de l'Idaho, un prof à la retraite, Michael Flanagan, a émis l'hypothèse selon laquelle Kitty et Dum ne seraient pas morts à l'intérieur de la maison Hellsander... et même, qu'ils ne seraient pas morts du tout.

Peggy réprima un frisson. En entendant ces mots, elle réalisa subitement qu'ils ne faisaient que concrétiser une idée qui couvait en elle depuis longtemps. Depuis son enfance, peut-être. Elle ne dit rien, attendant la suite avec une angoisse qui l'étonna elle-même.

— L'hypothèse Flanagan, reprit June. Tout le monde l'a écartée d'emblée parce qu'elle paraissait trop invraisemblable. Selon lui, Kitty et Dum auraient voulu se retirer des voitures – comme disent les gangsters dans les romans policiers. Ils auraient mis en scène leur propre mort pour qu'on cesse de leur donner la chasse.

— Mais les cadavres ? ne put s'empêcher d'observer Peggy.

— Des autostoppeurs ramassés sur la route. Un garçon et une fille du même âge, de la même corpulence. Ce n'était pas très difficile de les embarquer le matin même et de les enfermer dans le coffre de la voiture blindée. Il suffisait de tout préparer et de tout chronométrer.

— Mais il y avait des ouvriers dans la maison quand la voiture est tombée en panne...

— Six Mexicains qui ont filé ventre à terre en apercevant les armes ! Cela laissait tout le temps à Kitty et à son copain de transporter les prisonniers jusqu'à la maison. D'ailleurs, c'est sur cette histoire de panne que Flanagan enraine toute sa théorie. Il trouve invraisemblable que Dum se soit ainsi laissé surprendre. Selon lui, la panne était prévue. Kitty et Dum avaient repéré l'endroit depuis longtemps. Ils en avaient assez d'être poursuivis, ils ont senti que leur chance allait tourner... Il leur fallait se retirer.

— Ils auraient fourni deux cadavres plausibles à la police ?

— Deux cadavres criblés de plomb, défigurés, dont même les mains étaient trop abîmées pour qu'on puisse relever des empreintes. On a mis cela sur le compte de la furie qui s'est emparée des policiers quand ils ont investi la maison, mais qui peut affirmer que cela n'avait pas été fait avant ?

Peggy se redressa, tenaillée par une soudaine envie de bouger. Une démangeaison dans la nuque l'avertit qu'on la regardait à son insu, elle pivota sur ses talons et aperçut la capeline décolorée de Bertha qui disparaissait vivement derrière le tronc d'un arbre mort. Elle faillit lancer à June un « Tais-toi, on nous écoute ! » mais cette réplique lui parut trop mélodramatique. June ne s'était rendu compte de rien. Elle continuait à exposer sa théorie rocambolesque de la même voix blanche. Peggy l'écoutait, agacée de sentir chaque mot faire mouche en elle. Allons ! Elle n'allait tout de même pas être assez idiote pour choisir d'emblée le théorème le plus fou, le plus improbable concocté par cette association de doux dingues ? Et pourtant...

— Il n'y a pas eu de réelle autopsie, conclut June. On a accepté l'évidence. N'y avait-il pas plus de cent témoins appartenant tous aux forces de l'ordre ? Et les corps n'étaient pas identifiables...

Peggy se força à hausser les épaules.

— C'est du délire, dit-elle. C'est comme la survie d'Hitler... Ou la fausse mort d'Elvis Presley... Chaque fois qu'une célébrité meurt, il se trouve toujours quelqu'un pour lui inventer une seconde vie cachée.

— Peut-être, acquiesça June. Mais dans le cas de Kitty et Dum, ce n'est pas aussi impossible que cela paraît à première vue. On a admis une évidence qui arrangeait tout le monde, et comme les attaques ont cessé après ce coup d'éclat, rien n'est venu contredire les faits.

— Et Kitty, Dum... que sont-ils devenus selon toi ?

— Ils ont refait leur vie avec l'argent des treize hold-up qu'ils avaient déposé en lieu sûr avant de monter l'attaque de Moshney. C'est pour ça qu'on cherche en vain le trésor depuis quarante-six ans. On ne peut pas le trouver, bien sûr, puisqu'ils l'ont dépensé !

— La treizième attaque était bidon ?

— Elle avait pour fonction de rassembler le public nécessaire, c'est tout. Kitty et Dum se sont sans doute contentés de prendre l'argent de la caisse sans toucher au coffre. Le coffre était d'ailleurs sûrement vide. C'est Justus Cocklin, le banquier véreux, qui a ensuite accrédité l'idée qu'on l'avait dévalisé. En réalité Kitty et Dum ne lui ont peut-être pris que de la menue monnaie... Ce n'était pas ça qui les intéressait ce jour-là.

— Tais-toi, dit sèchement Peggy.

Elle était effrayée par les implications d'un théorème qu'elle voulait repousser de toutes ses forces mais qui la séduisait étrangement.

— Tais-toi, dit-elle encore. Ils sont morts. Tu racontes n'importe quoi. Tu inventes.

Et sans plus se préoccuper de June, elle rentra dans la maison d'un pas mal assuré.

9

Lorsqu'elle monta dans sa chambre, à la tombée de la nuit, elle sut qu'elle ne pourrait pas fermer l'œil avant l'aube. Elle avait différé ce moment le plus longtemps possible, traînant dans le jardin en compagnie d'Andy qui, une fois de plus, essayait d'improviser une soirée conviviale en grattant sa guitare et en faisant circuler à la ronde un mégot de H soigneusement suçoté. Comme ses efforts ne débouchaient sur rien, il avait ramassé son attirail et s'en était allé en grommelant.

Pour s'occuper l'esprit, Peggy procéda aux habituelles aspersions d'insecticide et consigna quelques indications dans le journal de bord qu'elle avait passablement négligé ces deux derniers jours.

Elle s'avisa soudain qu'elle tournait en rond entre les quatre murs, et que sa déambulation faisait craquer le parquet de manière insupportable. Elle se glissa donc sous la moustiquaire et s'allongea sur le lit de camp. Elle était affreusement nerveuse, elle aurait donné n'importe quoi pour l'un de ces somnifères qui vous garantissent une nuit sans rêves. Elle regretta de n'avoir pas accepté le joint d'Andy, peut-être la marijuana l'aurait-elle délivrée de ses obsessions ?

Elle fixait le plafond sans le voir. Un film se construisait dans sa tête, un film dont elle visualisait chaque plan, chaque séquence. Elle voyait Kitty, elle voyait Dum...

Qu'est-ce qui avait bien pu les pousser à renoncer du jour au lendemain à leur vie aventureuse ? La peur... Le sentiment aigu de l'étau qui se resserrait autour d'eux... ou bien un événement inattendu...

Kitty se découvrant enceinte, par exemple.

Peggy tressaillit. Oui, c'était sûrement cela. Un beau matin la pilleuse de banque, la révoltée, avait brusquement pris conscience qu'une vie fragile était en train de s'enraciner en elle,

elle l'avait dit à Dum. Peggy les imaginait sans peine, assis à l'arrière de la voiture, dans la caverne du pueblo indien, Kitty enveloppée dans une vieille couverture mexicaine pour affronter le froid nocturne du désert. Elle avait dit :

— On ne peut pas continuer comme ça. Maintenant on forme une famille. On existe. Il faut se retirer, Dummy. Il faut trouver un truc pour qu'ils nous laissent en paix.

Oui, c'était de cette manière que l'idée était née.

— Ce sera la treizième attaque, avait observé Dum. Ça va nous porter malheur.

— C'est justement ce que diront les journalistes ! s'était exclamée Kitty. Ça va nous servir. Il faut que nous mourions, c'est le seul moyen pour que cessent les poursuites, pour qu'on arrête de placarder des avis de recherche dans tous les lieux publics.

— On pourrait organiser un accident... Deux corps calcinés dans la voiture, au fond d'un ravin ?

— Non, ce ne serait pas suffisant. Le FBI n'est pas si naïf ! Le doute subsisterait toujours. Il faut que les flics aient la certitude de nous avoir exécutés. Ce n'est que de cette façon qu'ils nous ficheront la paix.

Peggy s'était relevée. Elle avait besoin d'écrire les dialogues qui résonnaient dans sa tête. Elle releva la moustiquaire pour s'emparer du bloc et du stylo qu'elle emmenait partout, et commença à griffonner d'une écriture que l'excitation rendait illisible.

Elle sentait Dum hésitant, apeuré par cette machination qu'il pressentait compliquée et d'une mise au point délicate. Mais Kitty s'entêtait. Depuis quelque temps elle avait de mauvais pressentiments. Le piège se refermait sur eux, elle commençait à penser qu'ils avaient peut-être épuisé leur réserve de chance. Douze attaques impunies c'était trop. Presque une insulte au hasard. Un grain de sable allait fatalement enrayer la mécanique. C'est ce qu'elle pensait... C'est ce que tout le monde pensait... Et il fallait mettre à profit ce sentiment général : « Ça ne pouvait pas durer ! »

Deux ans de cavale, d'embuscades, de vie cachée, c'était trop. Deux années à ne dormir que d'un œil sur la banquette arrière

d'une voiture, la main crispée sur la crosse d'une winchester, à tressaillir dès qu'un oiseau s'envolait, effrayé, ou qu'un lézard pressentant quelque obscur danger filait se cacher dans son trou... À chaque fois, la crainte du piège, de l'encerclement. La peur au fond du ventre, la sueur glacée qui vous dégouline sur le visage. On se croit fort, et d'un seul coup on sent sa chair se rétracter dans l'attente de l'impact qui vous trouera la poitrine. On sait que cela fera mal, très mal. Alors on fait monter une balle dans la culasse de son arme et on scrute le paysage qui danse dans l'air surchauffé. C'était de cette manière qu'étaient morts Bonnie et Clyde, fusillés au moment où ils s'y attendaient le moins, alors qu'ils se croyaient en sécurité. La mort vous surprenait toujours de la même manière, dès qu'on commençait à se croire invincible ou tiré d'affaire.

Depuis qu'elle avait cette vie dans son ventre, Kitty ne pouvait plus envisager le choc des balles qu'avec horreur. Elle ne savait pas pourquoi. Avant, elle se moquait de mourir. Elle avait même rêvé de finir les armes à la main, au milieu du tumulte d'une belle hécatombe, dans le miaulement furieux des projectiles, entourée de cadavres de flics exsangues. À 18 ans, au moment de s'endormir, elle se passait ce petit film dans un coin de sa tête, peaufinant les détails de la mise en scène. Ajoutant un cadavre de sergent percé de balles, ou un fourgon de police en flammes. Elle s'imaginait, tombant au ralenti, fauchée par une dernière rafale à laquelle elle s'était offerte une fois ses armes vides. Provocante et ironique, belle malgré les impacts éclaboussant sa robe... Mais maintenant ces mêmes images l'effrayaient. Elle pensait à la vie qui poussait en elle, et elle était tentée de se recroqueviller pour protéger son ventre fragile des atteintes de l'extérieur.

Alors il avait fallu étudier les conditions du départ, de la dernière représentation. Repérer l'endroit propice, tout calculer, tout chronométrer. Bien sûr, il faudrait compter avec la chance, mais le jeu en valait la chandelle.

Ils s'étaient décidés pour Moshney City et sa ridicule petite banque au bord de la faillite. Ils savaient que les coffres seraient vides ou presque, mais ce qui comptait c'était la présence de la maison Hellsander sur la route, une maison qu'on pourrait

facilement investir, sans chiens ni locataires, avec des portes épaisses dont le chêne résisterait aux balles. Kitty l'avait longuement étudiée, à la jumelle d'abord, puis en se déguisant pour aller vendre des galettes aux ouvriers mexicains. La maison n'était pas terminée et tout l'arrière manquait, mais le hall, lui, était achevé. Ses portes d'apparat en bois massif, clouté, permettaient de le fermer, et de le transformer en une redoute que la police aurait le plus grand mal à forcer. Les murs étaient épais, les projectiles ne pourraient les traverser. Quant aux fenêtres, elles se trouvaient défendues par des barreaux aux torsades compliquées, ce qui ôterait aux policiers tout espoir d'investir rapidement le rez-de-chaussée.

— Il faut que ce soit là, avait décidé Kitty. On ne trouvera pas meilleur endroit. Une fois bouclés là-dedans, les portes barricadées, on peut tenir des heures, des jours même...

Il avait fallu charger la voiture de toutes les munitions qu'on avait pu rassembler. Mais le plus dur restait à faire : trouver deux corps de remplacement, deux cadavres à peu près satisfaisants. Il avait fallu écumer le bord des routes à la recherche d'autostoppeurs répondant au signalement des avis de recherche. Un garçon, une fille d'à peu près 22 ans. Kitty avait préparé du whisky additionné d'une poudre que les Indiens utilisaient à des fins religieuses pour provoquer des visions. À haute dose, elle vous faisait basculer dans l'inconscience pour vingt-quatre heures au moins, provoquant une sorte de coma traversé de rêves que les sorciers de la tribu estimaient divinatoires. Au cas où la jeune fille refuserait le Jimmy Bean, Kitty avait également drogué une bouteille de Coca-Cola dont elle avait eu le plus grand mal à remettre la capsule en place de manière convaincante.

Dum avait volé une autre voiture pour procéder au kidnapping. On s'était déguisé, chemise hawaïenne, lunettes de soleil, planche de surf fixée sur le toit, guitare négligemment jetée sur la banquette arrière. Un gentil petit couple d'étudiants en partance pour Big Sur. Ne manquaient que les sacs de guimauve à faire griller sur la plage, le soir. Ils n'avaient pas eu trop de mal à trouver deux candidats. Les drugstores étaient pleins de jeunes gens désœuvrés n'aspirant qu'à descendre sur

la côte pour une journée de soleil au milieu des filles en bikini. Alors le Jimmy Bean et le Coca avaient rempli leur mission... Les victimes comateuses avaient été entassées tête-bêche dans le coffre que Dum avait pris la précaution d'aérer au moyen de trous percés à la chignole.

Le reste appartenait à la petite histoire des faits divers criminels : l'attaque de la banque de Moshney City, la fuite, la panne...

La panne, c'était le point délicat du scénario. Kitty avait demandé à Dum de simuler un ennui mécanique convaincant.

Il n'avait trouvé qu'une fuite au réservoir susceptible d'expliquer le brusque arrêt de la voiture blindée. Le choc contre la façade pouvait justifier cet accident. En arrivant à la hauteur de la maison Hellsander on avait feint de se désespérer, de pousser le véhicule, de s'injurier... cette petite comédie étant destinée aux ouvriers mexicains qui travaillaient dans la cour. Puis on avait exhibé les armes, tiré en l'air pour les faire fuir, car il était important que personne n'assiste au transport des corps inanimés jusqu'à la résidence. Le garçon et la fille avaient été traînés dans les graviers, et, plus tard, on avait mis ces traces sur le compte des sacs dérobés à la banque. Sacs si lourds que Kitty n'avait pu les soulever...

Ils avaient fait vite, selon un plan soigneusement élaboré par Kitty, chacun effectuant une tâche précise. Les armes, les munitions, les masques à gaz. Les portes du hall qu'il fallait barricader. Ils étaient à peine enfermés que les voitures des hommes du shérif s'arrêtaient en faisant hurler leurs pneus devant la villa.

Alors commença le siège. Les coups de feu, le vacarme effroyable des grêles de balles ravageant la façade. Est-ce qu'ils avaient eu le temps de se parler ? Non, sûrement pas. Il y avait trop à faire. Sur le sol, à l'abri des colonnes, les deux doublures inconscientes attendaient d'entrer en scène. Kitty avait pris soin de leur passer les mêmes vêtements voyants qu'ils avaient exhibés durant le hold-up – ces « costumes de rodéo », selon l'expression utilisée par les clients de la banque – et que les ouvriers mexicains avaient pu, eux aussi, détailler à loisir au moment de la panne simulée.

Peggy écrivait sans même prendre la peine d'essuyer la sueur qui gouttait le long de ses joues. Elle se moquait du trottement des cafards délogés par l'insecticide, c'est à peine si elle voyait encore la page blanche qu'elle couvrait de mots frénétiques. Elle était certaine de tenir la vérité, elle devenait Kitty Doyle, elle voyait par ses yeux, elle entendait par ses oreilles, elle sentait même l'odeur âcre de la poudre brûlée...

Ils avaient tenu le plus longtemps possible, afin de paraître convaincants, criant des injures aux policiers, multipliant les fanfaronnades. Il était important qu'on les identifiât, que les journalistes se persuadent de leur présence effective à l'intérieur de la maison Hellsander. Enfin, au bout de quatre heures et quarante-cinq minutes, Dum avait signifié d'un geste que les munitions s'épuisaient.

D'un autre geste, Kitty lui avait ordonné d'aller chercher le garçon et la fille endormis, et de les amener devant la fenêtre. Les soutenant, ils les avaient imprudemment exposés au feu de l'ennemi, afin qu'on puisse retrouver dans leur chair les balles tirées par les policiers massés à l'extérieur. Puis, ils avaient étendu les deux corps sur les dalles, et s'étaient employés à les rendre non identifiables.

C'était là la phase la plus désagréable du plan. Ces deux visages qu'il avait fallu désagréger, ces mains dont il avait fallu faire sauter les doigts pour en effacer les empreintes. Un légiste scrupuleux pourrait bien s'interroger sur la provenance de ces balles non répertoriées, mais il y avait tellement de monde au dehors ! De plus, certains flics avaient abandonné leurs armes de service pour utiliser des fusils à chevrotine, plus puissants et dont l'angle de dispersion était beaucoup plus meurtrier, cela avait rendu le travail de tri balistique à peu près impossible.

Qui avait défiguré les deux jeunes gens ? Kitty, Dum ? Qui s'était chargé du sale travail ? On les avait laissés, sanglants, avec, sur le visage, la pelure de caoutchouc des masques à gaz déchiquetés.

Alors avait sonné le moment de passer à la dernière phase du plan. À l'abri des colonnes de marbre, Kitty et Dum s'étaient

déshabillés pour enfiler des uniformes de policiers. Kitty avait roulé ses cheveux sous sa casquette, et dissimulé ses seins sous le gilet pare-balles. Ce matériel avait été relativement facile à trouver dans les boutiques de surplus. Quant aux uniformes, Dum les avait achetés à un receleur de Venice. Une fois déguisés, ils avaient caché leur visage sous une seconde paire de masques à gaz. Ainsi habillés, ils ressemblaient en tout point aux hommes qui assaillaient en ce moment même la maison Hellsander. Ne restait plus qu'à se cacher dans l'un des cagibis s'ouvrant sous l'escalier, et à attendre le moment où les forces de police se décideraient à investir la villa.

Peggy se passa la main sur le visage, la retira gluante de sueur. Ses mains tremblaient et ses doigts qui tenaient le stylo étaient tout blancs.

Elle voyait Kitty et Dum recroquevillés sous les marches, dans l'un des deux débarras. Ils osaient à peine respirer, à peine bouger. Le feu ayant cessé, la police se décidait enfin à forcer la grande porte du rez-de-chaussée. Kitty comptait les coups de bélier : un, deux, trois... Déjà, certains flics s'approchaient des fenêtres, glissaient leurs armes entre les barreaux et faisaient feu sur les deux corps étendus dans la pénombre. Les cadavres tressautaient sous les impacts. Enfin la porte cédait, et c'était la ruée... la folie furieuse et vengeresse après tout ces mois de peur et de frustration. Ils se mettaient tous à tirer, peloton d'exécution improvisé, vidant leurs chargeurs sur les deux dépouilles immobiles.

C'était ce moment de confusion et de vacarme que Kitty et Dum avaient mis à profit pour sortir du placard. Cette seconde terrible où tous les hommes présents n'avaient d'yeux que pour les deux silhouettes sanglantes étendues sur les dalles. À travers la fumée des armes et des gaz lacrymogènes qui réduisait considérablement la visibilité, ils s'étaient mêlés aux autres, le visage couvert par l'écran des masques respiratoires. Le dernier coup de feu tiré, ils s'étaient fondus dans la mêlée, s'éloignant doucement à contre-courant des journalistes braillards qui se précipitaient, appareil photo en batterie. Ils avaient lentement

gagné la grille du parc, contourné le cordon des voitures de police. Qui avait fait attention à ces deux flics allant au rapport ? On n'avait d'yeux que pour la villa, que pour les cadavres défigurés que fusillaient à présent les éclairs des flashes.

Voilà, c'était de cette manière que les choses s'étaient déroulées, Peggy en avait l'intuition. À quelques détails près, la reconstitution devait frôler la réalité historique. Ensuite, une fois dehors, Kitty et Dum s'étaient glissés dans un autre véhicule garé là en prévision. Une voiture passe-partout, peut-être cachée dans un boqueteau, à côté du *pick-up* des ouvriers mexicains. Dum avait pris le volant, et ils étaient partis, vers une autre vie...

Peggy rejeta le stylo. Elle avait la gorge sèche. Elle se leva pour saisir l'une des boîtes de Seven-up qu'elle avait entassées à la tête du lit. La limonade était chaude mais elle ne s'en rendit pas compte.

Elle aurait eu besoin de quelque chose de plus fort, d'un verre de bourbon et d'une cigarette. Tout son corps était parcouru de spasmes comme à l'approche d'une fièvre violente. Elle se laissa choir sur le lit de sangles, car la tête lui tournait.

Voilà pourquoi l'on cherchait en vain le trésor de la maison Hellsander depuis quarante-six ans : ce trésor n'avait jamais existé, il était né des mensonges d'un banquier véreux – Justus Cocklin – qui, pour toucher la prime d'assurance, avait prétendu avoir été dévalisé. Il n'existait pas d'autre explication. Le vrai butin, celui des douze hold-up précédents, Kitty et Dum l'avaient bien entendu laissé à l'abri dans la caverne de la réserve indienne. Ils étaient allés le chercher au retour, avant de s'évanouir dans la nature, à jamais...

Comment vécurent-ils ensuite ? Peggy n'en savait rien. Dum se laissa probablement pousser la barbe, Kitty changea de coiffure. Dès que sa grossesse devint visible, elle cessa de courir tout danger, qui suspecterait une jeune maman d'être une criminelle en fuite ? L'argent amassé au cours des deux années de rapines qui venaient de s'écouler ne représentait pas un butin susceptible de les mettre à l'abri du besoin pour le restant

de leurs jours, loin de là. Les banques cambriolées n'étaient que de petites banques de campagne, et les sommes dérobées n'avaient jamais excédé la centaine de milliers de dollars. Comment pouvait-on, dans ces conditions, survivre à sa propre légende, et se réinsérer dans une société qu'on avait jusqu'alors abhorrée ? C'était là un sujet qui passionnait Peggy. Elle essayait de s'imaginer Kitty devenue jeune maman, Dum ouvrant un petit atelier de mécanique générale quelque part dans une ville perdue, à la lisière de la frontière du Mexique, pour s'enfuir plus facilement au cas où...

Une grande partie de l'argent avait probablement filé en faux papiers divers qu'il avait fallu se procurer à l'autre bout du pays. Le reste avait financé l'achat d'une petite maison et du hangar transformé en garage. Une vie étriquée, banale à mourir. Comment vieillissait un ex-ennemi public numéro 1 ? La fièvre du saccage avait-elle abandonné Kitty avec l'apprentissage de la maternité ? C'était possible. Elle était devenue une ménagère semblable à des millions d'autres, élevant son enfant (un garçon ? une fille ?), faisant les courses et le ménage, bavardant avec ses voisines au supermarché... Peggy tentait de se la représenter poussant un chariot dans les allées d'un magasin, des bigoudis sur la tête, rangeant dans son porte-monnaie les tickets-prime qu'on lui donnait à la caisse. Est-ce que c'était possible ? Tant de banalité après tant de fureur, de sang, de morts ? Est-ce qu'on pouvait se réveiller du crime comme d'une mauvaise fièvre, sans jamais rechuter, guéri à vie de la tentation de recommencer ?

Peggy se redressa, saisit son crayon pour se livrer à un rapide calcul. Kitty et Dum devaient avoir 22 ans à l'époque de l'assaut de la maison Hellsander. S'ils avaient survécu, ils étaient âgés aujourd'hui de 68 ans, et leur enfant – fille ou garçon – avait 45 ans.

Un couple de retraités, un ménage de petits vieux. Étaient-ils encore ensemble ? S'étaient-ils séparés ? Peggy avait du mal à admettre qu'ils aient pu « divorcer », la complicité terrible qui les liait lui semblait plus puissante, plus définitive que tous les liens institutionnels.

Deux petits vieux attendant la fin dans une maison délabrée, ne comprenant plus rien au monde qui les entourait... Peggy se représenta soudain Kitty sous les traits d'une vieille dame effrayée par les voyous, et serrant son sac à main contre sa poitrine. Sa gorge se serra.

Elle referma le carnet. Le scénario se tenait. Bien sûr, quelques points demeuraient encore dans l'ombre mais elle sentait que la solution se trouvait là. Son sang bouillonnait du désir de récrire au plus vite, d'en faire un livre. Mon Dieu ! appellerait-on ça « L'hypothèse Peggy Sue Fairway », et son manuscrit irait-il grossir la rangée des « Minutes » sur les étagères de la bibliothèque de June ?

Elle ne tenait plus en place, il fallait qu'elle marche, qu'elle parle à quelqu'un, qu'elle se saoule ou qu'elle fasse l'amour, elle ne savait pas exactement, mais elle ne pouvait pas rester une minute de plus dans cette chambre. Écartant la moustiquaire, elle ouvrit la porte et sortit dans le couloir. Il faisait noir, et la maison craquait comme un vieux navire à quai. Les lattes du parquet émettaient des détonations sèches, et les pierres des murs, en se contractant, remplissaient la maçonnerie d'échos bizarres. Peggy longea le mur, à tâtons, pour rejoindre le grand escalier. La lumière de la Lune éclairait le hall de son éclat argenté qui faisait briller les dalles comme de la neige. Au moment où elle se rapprochait de la rampe, la jeune femme vit que quelqu'un se tenait au milieu du hall, assis en tailleur. C'était Ken qui méditait, le visage tourné vers la Lune dont il pouvait apercevoir le disque blême par la grande porte.

« Quel dingue ! » pensa Peggy sans oser cependant signaler sa présence. D'ailleurs l'aurait-il entendue avec ses éternels écouteurs plaqués sur les oreilles ? Elle le considéra une minute durant. Cette nuit elle n'avait pas envie de rester seule. Un vent de folie bousculait sa retenue habituelle. Cela lui arrivait de temps en temps. En ville, elle serait entrée dans un bar pour suivre un inconnu. Elle l'aurait accompagné dans sa chambre et se serait pliée à ses caprices, sans vraiment savoir pourquoi.

Ken se leva au même instant. Il était nu, le corps frotté d'huile à la manière des culturistes de la plage de Venice. Il ôta ses écouteurs et sortit, sans doute pour satisfaire un besoin

naturel dont la méditation zen n'était pas encore parvenue à le délivrer. Peggy descendit les marches, les yeux fixés sur le casque et le magnétophone abandonnés sur les dalles. Elle songea qu'une minute de mantras tibétains la délivrerait peut-être de la fièvre qui grondait en elle. Elle se pencha, et appliqua l'un des écouteurs contre son oreille, se préparant au traditionnel *om-padme-om* qu'elle avait entendu si souvent réciter par les harekrishna dans les aéroports où ils harcelaient les voyageurs pour leur soutirer une obole. Au lieu de la ritournelle sacrée, la voix de June nasilla : « *Bon sang ! Tu es idiot ou quoi ? Les colonnes du grand hall... J'ai étudié les factures des fournitures commandées par Conway pour le chantier. Il a fait venir douze colonnes par le chemin de fer, des colonnes exécutées par un marbrier de Boston.* »

Elle frissonna en identifiant la conversation qu'elle avait eue quelques heures plus tôt avec la grande fille brune.

« *Et alors ?* s'entendit-elle demander.

— *Alors, répondait June, pour diminuer ses frais, il a commandé six piliers pleins et six piliers creux. Cela signifie qu'une colonne sur deux est vide. Elles ont l'air de soutenir la voûte du hall, alors qu'elles n'ont en réalité qu'une fonction décorative.* » Elle laissa tomber le casque sur le sol et courut vers l'escalier. À aucun prix elle n'aurait voulu que Ken la surprenne ainsi. Haletante, elle escalada les marches et se précipita dans l'obscurité du couloir, terrifiée à l'idée que le jeune homme au tatouage effacé aurait pu l'apercevoir de l'extérieur.

Ainsi, il n'avait jamais écouté de mantras... Depuis le début il n'avait fait que jouer le rôle d'un doux illuminé. Il s'était fabriqué un personnage inoffensif auquel on avait fini par ne plus prêter attention... et il avait tout enregistré à l'aide de son petit magnétophone : les conversations, les théories de June. Le micro surpuissant du petit appareil avait capté les chuchotis avec une incroyable sensibilité. Mais pourquoi ? Dans quel but ?

« Idiot ! songea Peggy. Il cherche le trésor, lui aussi. Et comme les autres il le veut tout entier pour lui. Seulement il a opté pour une autre technique d'investigation. »

Un espion, Ken était un espion aux aguets, amassant le plus d'informations possible. Peggy se demanda si elle devait aller faire part de sa découverte à June. Puis elle eut peur de provoquer un affrontement inutile entre les deux protagonistes. Quelle importance cela avait-il en définitive, puisque le trésor n'existait pas ? Ken pouvait bien enregistrer toutes les conversations qu'il désirait, jamais il ne mettrait la main sur le butin de Kitty et Dum.

Elle regagna sa chambre avec précaution, essayant de ne pas faire grincer la porte. Une brusque bouffée paranoïde la poussa à vérifier que le carnet sur lequel elle avait pris ses notes était toujours là.

« Mon Dieu ! pensa-t-elle, cette maison est en train de nous faire perdre la raison. » Elle s'allongea sur le lit de sangles, glissa le carnet sous l'oreiller, et attendit ainsi que le sommeil daigne enfin venir la prendre.

Elle attendit longtemps.

10

Quand elle s'éveilla, le lendemain matin, ses certitudes de la nuit avaient fondu, et elle parcourut les pages du carnet avec un sentiment grandissant d'incrédulité. Où était-elle allée chercher une histoire aussi invraisemblable ? Son incurable imagination avait-elle guidé sa main ? Elle eut un rire amer en songeant à Carrie Lofton, la directrice des éditions *Mysterious Black Howly* c'était là une intrigue dont elle aurait raffolé ! Un grand amour sur fond de violence et de passions exacerbées, le tout pimenté par un formidable tour de passe-passe. Un magnifique destin de femme rebelle, battant les hommes sur leur propre terrain, et pour finir la haine vaincue par la maternité, l'apaisement atteint au travers des joies humbles du bonheur quotidien... L'ancienne criminelle devenue une vieille femme fixant l'océan au bord d'une plage peuplée de retraités. Sa fille lui rendant visite. Une fille qui ignorait tout du passé de sa mère, et la méprisait gentiment de n'avoir été tout au long de sa vie qu'une ménagère docile et sans révolte. « De la graine de *best-seller* », aurait diagnostiqué Carrie, et elle aurait aussitôt appelé la comptabilité pour qu'on rédige un contrat d'option sur ce synopsis magnifique. « Et pourquoi pas ? » songea Peggy. Elle sentait qu'elle tenait là le moyen de se remettre en selle après quatre ans de silence. Elle ne devait pas le divulguer, et surtout ne pas en parler à June.

C'était la seconde partie du roman qui serait la plus difficile à écrire, mais la plus exaltante aussi : recomposer la vie de Kitty au jour le jour, imaginer sa réinsertion, ses efforts quotidiens pour refréner ses pulsions de révolte. Imaginer son adieu aux armes... la décrire, enterrant dans un coin du désert Mojave sa vieille carabine Winchester. La montrer devenant une femme mûre. Et Dum... perdant ses cheveux, ronchonnant contre les taxes, les impôts. Lorsqu'ils se retrouvaient seuls, parfois, leur arrivait-il d'évoquer le temps de leur jeunesse, cette époque de

sang et de fièvre qui avait fait d'eux des animaux sauvages, ou bien une sorte de tabou les forçait-il à conserver le silence ? Ou bien encore, en étaient-ils arrivés à considérer cette période éloignée de leur vie avec incrédulité, comme l'on fait de ces rêves qui nous ont terrifiés au cours de la nuit, et qui pourtant s'effacent au fil de la journée pour disparaître complètement de notre esprit ? Deux ans de folie, quarante-six années de monotonie... Les poids étaient mal répartis dans la balance.

Et s'ils étaient morts ? se demanda brusquement Peggy. S'ils étaient morts le plus banalement du monde, tués par l'artériosclérose, le cholestérol... Ou pis encore : si deux petits voyous les avaient assassinés une nuit, pour voler leurs maigres économies ?

Elle referma le carnet, regarda autour d'elle, ne sachant où le dissimuler. Finalement, elle décida de le glisser dans la poche arrière de son short. Elle quitta la chambre. Il faisait lourd, les couloirs de la maison empestaient la moisissure. Des insectes non identifiables couraient sur les murs. L'orage approchait.

Elle descendit prendre sa douche, et dut une fois de plus repousser les avances d'Andy qui lui proposa de venir la savonner. Au passage, elle nota que Ken avait repris sa place sur la pelouse, non loin de June, dans l'espoir évident d'enregistrer quelque révélation juteuse quand celle-ci se mettrait à bavarder avec Peggy. Tolokine distribuait du café, tel le cuisinier du bataillon, son chien gris sur les talons. Andy lui tendit son gobelet sans même lever la tête.

— J'espère que vous tenez bien votre journal de bord, grogna le vieux, sinon je vais me faire sonner les cloches par les types de la compagnie. N'oubliez pas que je suis là normalement pour vous surveiller.

Mais personne ne l'écoutait. Peggy eut un peu pitié de lui et alla l'embrasser sur la joue en essayant de ne pas grimacer quand les poils de barbe la piquèrent. D'emblée, elle comprit que June était de mauvaise humeur. La grande fille brune la salua à peine. Installée à la vieille table de tôle, elle examinait les plans de la maison, le sourcil froncé.

— Ça ne va pas ? interrogea Peggy en ouvrant son plateau-repas.

— Je ne sais pas, marmonna June. Il y a quelque chose de bizarre. Je pensais que la théorie des piliers était la meilleure, j'étais prête à jeter la maison par terre pour le prouver, et puis...

— Oui ? insista Peggy.

Mais June ne répondit pas, comme si elle ne désirait nullement partager son secret. Peggy haussa les épaules. « En voilà encore une qui croit avoir découvert le trésor ! » pensa-t-elle. Après tout, pourquoi pas, si cela l'aidait à mieux vivre sa solitude ? De quel droit l'aurait-elle détrompée ? À présent qu'elle était certaine d'avoir résolu le mystère de la maison Hellsander, elle avait hâte de rentrer à Los Angeles. De retour chez elle, elle rédigerait un résumé de l'histoire et le ferait parvenir à Carrie Lofton. Elle ne doutait pas d'obtenir très vite un rendez-vous.

— Vous voyez ! triompherait la directrice de collection. Je savais que j'avais raison de vous soutenir envers et contre tous ! Là-haut, ils voulaient vous laisser tomber. Je vous ai défendue comme si vous étiez ma propre fille, je n'ai jamais douté de vous !

Mais Carrie Lofton n'avait pas d'enfant, quant au mystérieux « là-haut » dont elle ponctuait ses conversations, levant l'index en direction du plafond, personne n'avait jamais pu déterminer à quel étrange tribunal elle faisait allusion.

Abandonnant June à ses études comparées, Peggy descendit jusqu'à la grille en grignotant un beignet.

Au moment où elle atteignait la grille, elle rencontra le regard de Bertha, la vieille petite fille aux nattes raides, qui l'observait depuis l'autre côté de la route, tapie derrière l'arbre mort qui servait de perchoir aux lézards. Peggy lui fit un signe de la main, mais, une fois de plus, l'idiot prit la fuite, sa grande robe décolorée troussée à mi-cuisses, son chapeau enfoncé jusqu'aux sourcils.

— Hé ! Attends ! lui lança Peggy, mais ces simples mots ne firent qu'aviver la peur de Bertha qui galopa de plus belle en direction du ranch Mayers.

— Laisse-la donc, fit June dans son dos, tu ne vois pas qu'elle est dingue ?

Peggy se retourna. La grande fille brune semblait s'être ravisée. Ses plans sous le bras, elle quêtait manifestement une oreille amie pour y déverser ses dernières théories. Comme elle ouvrait la bouche, Peggy aperçut Ken sur la pelouse en friche, à six ou sept mètres en arrière. D'après ce qu'elle avait pu entendre des enregistrements au cours de la nuit, ce n'était pas là une distance excessive pour le micro hypersensible de son magnétophone. Elle agrippa June par le bras et la tira vers la route.

— Tu as raison, murmura la présidente du club des amis de Kitty et Dum. Il vaut mieux être prudentes.

Quand elles eurent parcouru une vingtaine de mètres, June brandit les *bleus* d'architecte qu'elle avait jusqu'alors conservés sous son bras.

— Il y a quelque chose qui me paraît bizarre, dit-elle. J'ai visité toute la maison en me reportant soigneusement aux tracés établis par Conway. J'ai remarqué quelque chose d'anormal. Il y a un mur bâclé...

Peggy dut faire un effort pour paraître intéressée. Désormais, cette histoire de trésor imaginaire l'ennuyait. Pour ne pas blesser son amie, elle décida de feindre l'étonnement.

— Oh ! souffla-t-elle. Tu es sûre de ne pas t'emballer un peu vite ? Cette maison est *inachevée*... Les ouvriers étaient des Mexicains qu'on payait trois fois rien, certains n'étaient même pas de vrais maçons. Ils ont pu travailler à la hâte, sans éprouver le besoin de figoler.

Mais June secoua la tête, s'obstinant dans sa démonstration.

— Ce n'est pas aussi simple, objecta-t-elle. Ce mur, il est... trop bizarre. Mal fait. Même pas droit.

— Mal fait ?

— Bricolé à la va-vite, si tu préfères. Tu ne vois pas ce que ça veut dire ?

— Non...

June émit un claquement de langue irrité. S'arrêtant de marcher, elle approcha son visage très près de celui de Peggy, et chuchota :

— Ce mur... C'est Kitty et Dum qui l'ont construit. C'est là qu'est caché le trésor.

Peggy haussa les épaules, agacée. Ça ne tenait pas debout.

— Tu délirés, lâcha-t-elle, ne tenant pas à se laisser entraîner sur le terrain d'une nouvelle théorie. Et d'abord comment auraient-ils pu bâtir un mur alors qu'ils étaient assiégés ?

— Je ne délire pas, répliqua June vexée. D'abord rappelle-toi que le siège a duré cinq heures. En cinq heures, ils avaient le temps de monter un petit mur de brique, et de laisser sécher le mortier joignant les pierres. Il faisait très chaud ce jour-là. Avec du ciment à prise rapide, le mur pouvait être achevé avant que la police n'investisse la maison.

— Et qui l'aurait bâti ?

— Dum. Pendant que Kitty tirait par la fenêtre. Toutes les matières premières se trouvaient à l'intérieur de la maison : les briques, les outils, le ciment... Il n'avait qu'à se servir. Il s'est contenté de reprendre le travail là où les ouvriers l'avaient abandonné. Il a tassé les sacs dans une niche de la paroi, et il a posé les briques par-dessus, une à une. Emmurant le trésor. Il n'avait pas besoin d'élever une muraille, seulement deux mètres supplémentaires. Tu crois que les Mexicains ont remarqué que leur boulot s'était fait tout seul, en leur absence ? Et même s'ils s'en étaient aperçus, tu penses vraiment qu'ils s'en seraient plaints ?

— Mais pourquoi emmurer le butin ? interrogea Peggy que le trouble gagnait.

— Pour gâcher le triomphe des flics... Pour ne pas les laisser gagner sur toute la ligne, tiens ! Et puis, pendant un moment, ils ont peut-être cru qu'ils pourraient s'en tirer et revenir plus tard récupérer le magot.

Peggy fit la moue. Elle n'y croyait guère. Elle était fatiguée, elle avait envie de rentrer à Los Angeles pour commencer son livre. June sentit son incrédulité et s'en irrita.

— Tu es jalouse ! siffla-t-elle. Tu es jalouse parce que j'ai trouvé la solution ! Tu m'en veux...

Elle replia vivement ses plans chiffonnés sur lesquels Peggy eut juste le temps d'entrapercevoir une petite marque rouge, et tourna les talons pour rejoindre la maison d'un air outragé. Peggy fut tentée de la rattraper, mais il faisait trop chaud pour courir. De plus elle doutait de trouver les mots appropriés pour

apaiser le courroux de la jeune femme. Elle jugeait l'hypothèse peu crédible. Si la portion de mur en question n'était pas droite, c'était tout simplement parce que, au lendemain de l'assaut, les Mexicains avaient compris qu'on n'achèverait jamais la maison Hellsander, et qu'il était dès lors inutile de se tuer à la tâche. Ils avaient bâclé le travail en attendant l'ordre de dispersion définitive, et comme ils l'avaient prévu, Conway, cédant à la pression de sa femme, avait abandonné le chantier.

Il régnait une chaleur d'incendie sur la route. Peggy décida de rentrer. Au-dessus d'elle le ciel était incroyablement sombre pour un début de journée. Quand elle pénétra dans le jardin, elle entendit Tolokine qui criait : « Un cyclone... Ils viennent de l'annoncer à la radio, un cyclone va passer au large de la côte de Californie. La tempête va nous tomber dessus d'un moment à l'autre, et ça va faire mal ! »

— Est-ce qu'on est vraiment forcés de rester là ? s'inquiéta Andy. On ne peut pas rentrer à Los Angeles ?

— Et qui viendra te chercher, ballot ? ricana le concierge. Tu veux rentrer à pied ?

— Enfin, quoi, merde ! s'emporta le surfeur, on n'a même pas un téléphone pour demander de l'aide ? Qu'est-ce qui va se passer si cette foutue bicoque est emportée par la trombe, hein ?

Peggy sentit l'inquiétude la gagner, elle aussi. Ils étaient loin de tout, perdus à la limite du désert. Si un accident se produisait maintenant, personne ne pourrait les joindre avant la fin de la tempête.

— Hé ! cria Tolokine en désignant la route vide qui s'étirait jusqu'à l'horizon. L.A. c'est par là... Tu n'as qu'à prendre tes jambes à ton cou et galoper !

— Espèce de vieux dingue ! gronda Andy. J'veais pas me lancer sur la piste pour être emporté par le cyclone ! Une tornade ça peut soulever un camion et l'expédier de l'autre côté de la frontière !

Peggy essaya de ramener le calme. June avait disparu, Ken rassemblait fébrilement son matériel d'enregistrement en regardant le ciel noir qui paraissait se rapprocher de leurs têtes de minute en minute.

— Vous êtes des poules mouillées ! grommela Tolokine. C'est pas si terrible une tornade, y'en a déjà plus d'une qu'est passée sur la maison. On perdra quelques tuiles de plus, c'est tout. Y'a qu'à se boucler à l'intérieur et attendre.

— Vous venez avec nous ? demanda Peggy. On fermera la grande porte...

— Pas question que je passe la nuit là-dedans rétorqua le concierge avec un haut-le-corps. La foudre ça attire les fantômes. Je suis trop vieux pour risquer la crise cardiaque. Vous, à votre âge, vous verrez vos cheveux devenir blancs, mais moi mon cœur flanchera. Sûr !

Il battait déjà en retraite, avec l'intention manifeste de s'enfermer dans son bungalow. Peggy réalisa tout à coup qu'au cas où l'éolienne serait emportée par les bourrasques la villa serait plongée dans l'obscurité. Elle demanda au vieil homme de leur prêter une lampe tempête, mais il s'enfuit sans répondre.

— Laisse tomber, fit Andy. Prenons plutôt de la bouffe et de quoi boire, on ne sait pas combien de temps on peut se retrouver bloqués là-dedans. Ça peut durer des jours...

Ils étaient tous très pâles, en dépit du bronzage acquis au cours des derniers jours. Un silence menaçant planait sur la campagne environnante et l'air semblait immobile. Peggy songea que c'était bien la première fois depuis leur arrivée que la poussière cessait de les gifler pour rester collée au sol comme si son poids avait soudain terriblement augmenté. Des images entrevues à la télévision lui traversèrent l'esprit : toits arrachés, arbres s'envolant dans les airs en tourbillonnant, trombes d'eau emportant les voitures et les hommes...

— Viens ! répéta Andy en l'attirant vers la maison.

Ils se retranchèrent dans le hall, entassant sur les dalles les boîtes de nourriture et de sodas prélevées dans le conteneur. La radio nasillarde de Tolokine résonnait derrière les murs du bungalow, diffusant des appels à la prudence et des recommandations de dernière heure. Quelque part au fin fond de la plaine, des coyotes commencèrent à glapir. Le chien du concierge se mit en devoir de leur répondre aussitôt, ajoutant ses coups de glotte au concert sinistre des maraudeurs. Andy s'était assis sur la première marche de l'escalier. D'une main

tremblante, il roulait un joint. Ken voulut tenter de fermer la grande porte du hall, mais il devint vite évident que ses gonds rouillés n'accepteraient pas de pivoter.

— On ne peut pas rester là, constata Peggy. On est trop exposés. Il faut monter dans les chambres.

— Ouais, approuva Andy. Y'a qu'à faire ça.

Ils grimpèrent précipitamment. Peggy se sentait coupable de laisser Tolokine dans son bungalow. La bicoque toute plantée de guingois ne risquait-elle pas d'être aspirée par la trombe ?

Quand ils furent à l'étage, ils se séparèrent d'instinct. Peggy songea que même le danger ne les rapprocherait pas. Elle se demanda où était passée June. Cette folle était bien capable d'être repartie compter les briques !

— Tu veux que je reste avec toi ? interrogea Andy au moment où elle posait la main sur la poignée de sa chambre.

— Non, merci, murmura Peggy. Il vaut mieux qu'on reste chacun dans son coin, ça nous évitera de nous monter la tête en chœur.

Elle savait à quel point la panique peut devenir contagieuse, et elle ne tenait pas à ce que l'agitation des garçons aggrave ses propres angoisses. Une fois dans la chambre, elle rassembla ses affaires dans son sac, comme pour un exode. Elle leva la tête pour examiner le plafond lézardé. Est-ce que les piliers du hall allaient résister à la tempête ? S'ils s'écroulaient, la maison Hellsander ne risquait-elle pas de les accompagner dans leur chute ? Un coup de tonnerre lointain la fit frissonner. Puis le flash énorme d'un éclair grésilla entre les fentes des volets. La tourmente approchait. Elle avait déjà atteint la côte et progressait vers l'intérieur du pays. Les déflagrations roulaient sur la plaine immense comme des coups de canon.

Peggy resta prostrée sur le lit de camp, les mains plaquées sur les oreilles durant un temps inappréciable. Puis elle fut prise d'un remords. N'aurait-elle pas dû s'assurer que June était en sécurité ? Où se trouvait ce fichu mur au trésor ? À l'extérieur ? Dans le jardin ? Cette folle était bien capable de l'attaquer en ce moment même à la pioche, sans se soucier du cyclone qui s'approchait à pas de géant. N'y tenant plus, elle se redressa et sortit dans le couloir. « June ? appela-t-elle en se déplaçant à

tâtons. June, où es-tu ? » Il était midi mais on se serait cru en pleine nuit tant le ciel était noir. Une obscurité presque complète régnait à l'intérieur de la maison. Peggy tenta de manœuvrer l'interrupteur de la lampe de chantier, mais l'ampoule refusa de s'allumer. Le vent avait sans doute arraché les câbles de l'éolienne, privant de courant toute l'installation. Elle dut retourner chercher sa lampe de poche. Le faible halo du petit boîtier lui parut de peu de force en regard de l'épaisseur des ténèbres.

— June ? dit-elle encore trois fois.

Une terreur irrationnelle s'était emparée d'elle. Et, sans qu'elle sache pourquoi, toute sa chair se hérissait. Pour un peu elle se serait mise à hurler. Elle s'avança vers le fond du couloir, dans cette partie du bâtiment où Tolokine leur avait recommandé de ne pas mettre les pieds. Là s'ouvrait la salle de bal, inachevée, ronde grisâtre envahie par la végétation rampante. Et soudain le halo de la lampe se posa sur June. Elle était étendue sur le sol, les yeux écarquillés, la bouche dilatée sur un cri qu'elle n'avait pas eu le temps de pousser ou que personne n'avait entendu à cause du tonnerre. Tout l'arrière de sa tête n'était plus qu'une plaie sombre et gluante, comme si on lui avait fracassé le crâne à l'aide d'une pioche.

Elle était morte.

Alors, brusquement, l'orage creva au-dessus de la maison, et des trombes d'eau s'abattirent sur le toit dans un vacarme de fin du monde.

Peggy se mit à hurler.

11

Andy arriva le premier, puis Ken, plus circonspect. Peggy n'avait pas réussi à bouger, ni même à s'agenouiller pour prendre le pouls de June. Ce fut Andy qui procéda à cette formalité.

— Bordel ! siffla-t-il. Elle est morte.

— C'est sûrement un accident, bredouilla Ken. L'orage a dû détacher une tuile et elle l'a prise sur la tête...

— Ouais, fit précipitamment Andy. Quelle idée de venir traîner ici ! Le vieux avait bien dit de pas y mettre les pieds. Il a suffi que le vent se lève pour qu'une tuile se détache. Ça ne peut être que ça. On ne peut plus rien pour elle.

Peggy s'ébroua.

— *Qu'est-ce que vous racontez !* gronda-t-elle avec colère. Quelle tuile ? Vous voyez une tuile ? Elle a été assassinée. C'est évident, on lui a donné un coup de pioche par-derrière !

Sa voix avait grimpé dans l'aigu, mais elle ne pouvait rien faire pour la maîtriser. Ses paroles grinçaient comme un morceau de craie trop aiguisé sur un tableau noir.

— Hé ! Tu déconnes ? fit Andy. Pourquoi on l'aurait tuée ? C'est juste un accident. Elle a pris une pierre sur la tête et elle s'est traînée jusqu'ici...

Peggy voulut revenir à la charge, le saisir aux épaules et le secouer pour le forcer à regarder la réalité en face, mais la petite voix qui résonnait parfois au fond de sa tête lui chuchota : « Idiote ! Tu ne comprends pas que tu es peut-être en train de parler à son assassin ? »

Dieu ! C'était vrai ! Qu'est-ce qu'elle en savait après tout ? Andy, ou Ken... est-ce qu'ils n'étaient pas tous là pour le trésor ?

Andy se redressa, voulut lui poser la main sur l'épaule, elle recula d'un bond.

— Hey ? s'étonna le surfeur. Tu dérailles ou quoi ? C'est un accident. Et si on reste là à attendre que le toit nous tombe sur la tête, on va vite aller la rejoindre. Viens, il faut sortir.

— Mais elle ? hoqueta Peggy.

Elle avait trouvé la force de s'agenouiller. Elle toucha la main de June, elle était encore chaude. Ses doigts se crispaient sur quelque chose. Un morceau de papier chiffonné. Un fragment des *bleus* d'architecte. Celui qui l'avait tuée lui avait arraché le plan des mains. À cause de ce trait de crayon rouge que Peggy avait entrevu lorsque June avait replié les cartes sous son nez. Le trait rouge... L'emplacement du fameux mur.

« Et je ne l'ai pas prise au sérieux, songea-t-elle en réprimant un sanglot. Elle avait raison. Elle avait découvert l'emplacement du trésor... » Ou du moins c'est ce qu'avait cru son assassin ! On l'avait peut-être tuée pour un simple pan de brique monté à la hâte par des Mexicains pressés de rentrer chez eux.

Andy la força à se relever. Cette fois elle se laissa ramener dans le couloir. Un sentiment d'impuissance l'écrasait. On ne pouvait rien faire pour signaler le drame... pas même téléphoner au 911. Rien ne serait possible avant la fin du cataclysme. Elle avait envie de courir, de hurler à s'en rendre sourde.

— Tu veux qu'on reste tous ensemble ? demanda doucement Andy.

Peggy recula. Rester avec ces deux garçons qui s'étaient peut-être ligüés pour assassiner June ? Non, il n'en était pas question ! Ils la regardèrent bizarrement pendant qu'elle se battait avec la poignée de la porte pour s'enfermer dans sa chambre. Elle les entendit chuchoter de l'autre côté du battant durant une bonne minute, puis ils s'éloignèrent. Qu'est-ce qu'ils allaient faire maintenant ? Mon Dieu ! C'était si facile de simuler un autre accident, surtout par une telle nuit de tempête. Il suffisait d'une pierre, d'une tuile pointue... On la frapperait à la tête, puis on irait étendre son cadavre à côté de celui de June. Au besoin, si l'ouragan ne s'en chargeait pas, on pourrait grimper sur le toit pour provoquer un petit éboulement localisé, juste au-dessus des deux corps...

Elle grelottait de peur. Quand la pile de sa petite lampe de poche serait usée, l'ampoule s'éteindrait, et elle se retrouverait

seule dans les ténèbres, à la merci des ombres qui rôdaient dans la maison. Elle ne pouvait pas rester là, à attendre qu'on vienne lui régler son compte. Elle risquait de devenir folle de terreur en entendant grincer le bouton de la porte. Elle devait descendre chez Tolokine, s'enfermer avec le concierge dans le bungalow. Tolokine et le chien gris la protégeraient ! Oui, c'était exactement ce qu'il fallait faire.

Rassemblant ce qui lui restait de courage, elle prit une profonde inspiration, ouvrit la porte à la volée et s'élança en direction de l'escalier. Jusqu'au bout, elle crut qu'une main allait jaillir de l'obscurité pour l'attraper par les cheveux et la tirer vers le fond du couloir. La main d'Andy... Ou celle de Ken... Elle faillit perdre l'équilibre en haut de l'escalier et dévaler les marches cul par-dessus tête. Suffoquant de terreur, elle traversa le hall et bondit dans le jardin à la seconde même où un éclair explosait en grésillant au-dessus de la résidence. Elle en fut aveuglée et poursuivit son chemin en titubant. Des trombes d'eau ravinaient le sol, arrachant les feuilles des arbres et des buissons. Le dos cinglé, courbée en avant, elle tituba jusqu'au bungalow et secoua frénétiquement la poignée de la porte.

— Ouvrez ! hurla-t-elle. June est morte ! On l'a tuée. Ouvrez-moi, je vous en supplie !

— Non ! Non ! glapit la voix tremblante du concierge. Je vous avais prévenue ! Ce sont les fantômes ! Allez-vous-en ! Je ne veux pas être mêlé à ça...

Peggy se mit à tambouriner des deux poings sur le battant, mais celui-ci ne bougea pas d'un pouce.

— Fichez le camp ! sanglota Tolokine. C'est de votre faute ! Vous avez fouillé partout. Il ne fallait pas. Vous les avez mécontentés... Je savais que ça finirait comme ça...

Le chien se mit de la partie, hurlant à la mort.

Tout à coup, Peggy eut la sensation qu'on la regardait à son insu. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle distingua à la lueur d'un nouvel éclair une ombre qui se découpait à l'entrée de la maison Hellsander, entre les colonnes du hall. Qui s'approchait ainsi ? Andy ? Ken ? Elle ne voulait pas attendre de le savoir. Se détournant du bungalow et des gémissements de Tolokine, elle s'élança vers la grille du jardin, en direction de la

route. D'instinct, elle se dirigea vers le ranch Mayers dont elle voyait briller les lumières à travers le rideau de pluie. L'averse crépitait sur la piste en vagues successives poussées par le vent. La terre trop sèche refusait de boire l'eau tombée du ciel, et d'immenses mares se formaient au milieu desquelles pataugeait Peggy. Elle courait en battant des bras pour essayer de conserver son équilibre tandis que chacun de ses pas soulevait de grandes éclaboussures. Tous les dix mètres, elle se retournait pour s'assurer qu'on ne la poursuivait pas, mais il faisait si noir qu'elle ne distinguait rien, que le rideau de pluie dont les gouttes dures et serrées lui meurtrissaient presque la peau du crâne.

Elle savait qu'elle était folle de se lancer ainsi à travers la plaine. Si le cyclone passait à proximité, elle serait aspirée dans les airs, et son corps disloqué retomberait à plusieurs kilomètres de là avec les arbres, les barrières et les toitures arrachés par la tempête. Elle devait se mettre à l'abri sans tarder.

Elle continua à courir, les yeux fixés sur la lueur jaune des fenêtres de Julie Mayers, avec l'espoir que la vieille dame ne la repousserait pas. Enfin, elle se cogna aux piquets de la clôture, et longea la barrière pour trouver la porte. En remontant l'allée du jardin, elle avait si froid qu'elle claquait des dents. Ses vêtements trempés pendaient sur elle comme si elle venait de traverser un lac à la nage. Incapable de faire un pas de plus, elle tomba à genoux sur les marches de bois menant à la véranda, renversant une pile de bassines de tôle. Elle resta là, dans cette position, essayant de récupérer son souffle, jusqu'à ce que la porte de la maison s'entrebâille.

— Maman, dit une voix geignarde. Il y a quelqu'un dehors.

Peggy releva la tête. Elle aperçut Bertha qui l'observait d'un air circonspect, une lampe-tempête à la main. Songeant que son aspect devait être effrayant, elle se garda de bouger. Julie Mayers apparut enfin, drapée dans un ulster jaune.

— C'est encore vous ! dit-elle en se penchant sur Peggy. Que faites-vous dehors par cette tempête ? Vous essayez de vous suicider ? Bertha, aide-moi à faire rentrer cette pauvre fille...

— Elle est couverte de boue, grogna Bertha de la même voix de petite fille. Elle va tout tacher...

— Aide-moi, répéta simplement la vieille dame, tu vois bien qu'elle est trop lourde pour moi.

À contrecœur, l'idiote glissa une main sous l'aisselle de Peggy pour la remettre debout. Elle avait des doigts durs et ne se souciait pas de lui faire mal.

« Cette femme me déteste... », constata Peggy en pénétrant dans la maison. Puis elle tressaillit. Qu'avait donc dit Bertha en ouvrant la porte ? « Maman, il y a quelqu'un dehors... » Maman ? Julie Mayers n'était-elle pas sa tante ? Tolokine n'avait-il pas toujours parlé de la nièce de la vieille dame ?

La salle était éclairée par des lampes à pétrole qui dégageaient une odeur lourde d'huile brûlée. Peggy s'arrêta sur le seuil, n'osant s'avancer davantage dans ses vêtements dégoulinants.

— Déshabillez-vous ! ordonna Bertha. Vous allez en mettre partout.

Peggy obéit. Elle grelottait et ses gestes étaient mal assurés. Elle se battit avec les étoffes mouillées qui refusaient de glisser, en songeant que Bertha éprouvait sûrement du plaisir à l'humilier ainsi. Quand elle fut nue, l'idiote lui jeta un drap de bain élimé pour qu'elle se sèche. Julie Mayers réapparut, portant de vieux vêtements de travail : une chemise de bûcheron et un jean blanchi par l'usure.

— Enfilez ça, dit-elle, et asseyez-vous là. Il ne serait pas chrétien de refuser de vous héberger par un temps pareil.

Peggy obéit, elle était à bout de force. Elle aurait voulu s'expliquer, mais ses dents continuaient à claquer, au risque de lui couper la langue. Elle tenta de dire : « Il y a eu un meurtre à la maison Hellsander », une bouillie verbale incompréhensible s'échappa de ses lèvres.

— Bertha va faire réchauffer du café, annonça Julie Mayers qui s'était rassise. Vous risquez l'hypothermie. Posez cette couverture sur vos épaules et calmez-vous, vous êtes hors de danger.

Peggy s'enveloppa dans le vieux plaid qui sentait l'écurie. Elle prit alors conscience que la maison n'avait rien de luxueux. Dans l'éclairage jaune des lampes à pétrole, elle évoquait ces cabanes de pionniers des premiers âges de la conquête de

l'Ouest. Cela tenait aux robes informes et démodées de Julie Mayers et de sa fille(?), aux lampes qui fumaient, à la winchester posée sur le manteau de la cheminée. Et tout à coup quelque chose se déchira dans l'esprit de Peggy. Un voile d'aveuglement dont elle n'avait pas eu conscience jusqu'à cette minute. Elle en éprouva un choc presque physique, et ses ongles s'enfoncèrent dans le bois de la table.

Comment avait-elle pu ne pas y penser plus tôt ?

Mais oui... C'était évident. La solution lui crevait les yeux depuis le début et elle n'avait pas su la voir. Elle tremblait plus fort que tout à l'heure, ce n'était plus de froid, mais de peur et d'excitation mêlées. Elle leva de nouveau les yeux sur la winchester... La vieille winchester bien huilée accrochée au-dessus de la cheminée. Elle avait l'illusion d'entendre claquer dans sa tête les pièces d'un puzzle en train de s'emboîter. C'était un bruit identique à celui produit par un joueur d'échecs qui, en déplaçant un pion sur une case capitale, met le roi adverse dans l'impossibilité de se défendre.

Soudain, elle n'osait plus dévisager la vieille dame affaissée dans son fauteuil d'osier. Elle songea aux questions qu'elle s'était posées à propos de Kitty et Dum. Et notamment comment vieillissait un ancien ennemi public numéro 1. Elle le savait maintenant, elle pouvait l'observer de ses propres yeux, puisque Julie Mayers, c'était Kitty Doyle... Et Wilfrid Tolokine : Dum Heresford !

Julie Mayers, Wilfrid Tolokine et Bertha.

Kitty, Dum et leur fille.

Tout concordait, les âges, les personnalités. Dieu ! Ils étaient revenus sur le lieu même de leur « mort », là où leur carrière avait pris fin quarante-six ans plus tôt. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient pensé qu'en cas de doute on les chercherait partout ailleurs, sauf là ? À l'endroit où ils étaient censés avoir été abattus ?

Kitty, Dum, et leur fille... cette idiote de presque 50 ans qui avait dû naître six ou sept mois après l'exécution de ses parents.

Peut-être n'avaient-ils pas réussi à se réacclimater à la vie normale ? Mêlés aux autres, ils s'étaient sentis menacés, ils s'étaient surpris à trembler nuit et jour, à craindre qu'on les

reconnaisse, qu'on les interpelle dans la rue. C'était devenu pour Dum une telle obsession qu'il n'avait pas hésité à se défigurer en s'aspergeant de vitriol. Ils avaient rendu les armes, mais ils ne voulaient pas être capturés, plus maintenant. Leur rage s'était éteinte, la haine ne les portait plus. Ils avaient enfin commencé à grandir, à vieillir, à devenir comme tout le monde. Les bandits magnifiques de jadis étaient morts, vraiment morts. Alors ils avaient rassemblé le reste du magot, peu de chose en vérité, pour acheter cette ferme à proximité de la ville fantôme de Moshney, où personne, cette fois, ne risquait de les reconnaître. Dum avait postulé pour le poste de gardien de musée. Il avait appris à raconter sa propre histoire aux touristes, c'était une façon de ne pas mourir tout à fait. Pendant des années, il avait rejoué la plus belle époque de sa vie pour un public d'imbéciles en bermudas qui le photographiaient ou l'accablaient de questions stupides. Il était devenu un fantôme de chair et d'os, un spectre rhumatisant se produisant à heure fixe.

Tolokine... Dum... Peggy comprenait maintenant pourquoi il racontait si bien l'histoire des pilleurs de banque. Elle avait vu en lui un conteur surdoué alors qu'il ne faisait que radoter à la manière de ces vieillards qui racontent inlassablement la guerre de leur jeunesse. Dum à la maison Hellsander... Kitty retranchée au ranch Mayers... Étaient-ils séparés ou bien ne mimaient-ils la haine que lorsque survenait quelqu'un de l'extérieur ? Peggy inclinait à le penser. Ils feignaient de se détester pour détourner les soupçons. Tolokine s'était inventé un passé de cocu malheureux, ne manquant jamais une occasion d'évoquer Mabel, son « épouse » partie avec un conducteur de truck. Il jouait au vieux fou pitoyable, prétendait craindre les fantômes hantant la maison... autant d'astuces infantiles pour éloigner les curieux.

Tout le monde cherchait le trésor de Kitty et de Dum, alors qu'il était là, posé en évidence au bord de la vieille piste poussiéreuse : c'était le ranch Mayers, cette bicoque brinquebalante plantée au bout d'un champ qui ne produisait que des melons flétris. Voilà où était passé le butin des douze hold-up ! Est-ce que Bertha savait tout cela ? Oui, elle avait dû surprendre des conversations entre ses parents, des allusions.

Peu à peu, elle avait reconstitué le puzzle en dépit de son handicap mental. C'était pour cela qu'elle vivait dans l'angoisse permanente, qu'elle épiait les étrangers : dans le seul but de protéger son père et sa mère, sans lesquels elle n'était rien qu'une vieille petite fille incapable de s'insérer dans la société. Sans doute tremblait-elle à l'idée qu'on puisse venir les arrêter pour les crimes affreux qu'ils avaient commis dans leur jeunesse. Lorsqu'elle était enfant, Kitty l'avait probablement menacée d'une telle sanction : « Si tu parles de ce que tu sais, on mettra ton papa et ta maman en prison, et toi tu iras dans un orphelinat, une espèce de pénitencier pour enfants, avec des grilles aux fenêtres, et tu y resteras enfermée des années et des années... »

Peggy se raidit contre son siège, une nouvelle pensée venait de la traverser. *C'était Bertha qui avait tué June*. June qu'elle avait jugée trop curieuse, trop fouineuse. À force d'écouter les conversations tapie dans un buisson, Bertha avait vu dans la jeune femme brune une menace qu'il fallait éliminer. La demeurée s'était introduite dans la maison Hellsander à la faveur de l'orage, et elle avait tué June Dawson dans la salle de bal. Puis elle avait regagné le ranch, sans souffler mot à sa mère du crime qu'elle venait de commettre.

Peggy serra plus fort le bois de la table entre ses mains pour les empêcher de trembler. En croyant se mettre à l'abri, elle s'était tout bonnement jetée dans la gueule du loup !

Andy et Ken n'étaient pour rien dans la mort de June, et ils n'avaient sans doute rien compris à son attitude de méfiance hystérique. Bertha... C'était Bertha l'assassin.

L'idiotte émergea de la cuisine, portant un plateau sur lequel elle avait posé une énorme cafetière émaillée et des quarts de métal aux couleurs dépareillées. Elle avait le même visage sec que sa mère, les mêmes yeux à fleur de tête, la même bouche rétrécie et perpétuellement crispée. Instinctivement, Peggy chercha à y reconnaître les traits de Kitty Doyle, la belle Kitty des anciennes photos, cette adolescente un peu potelée, à la moue lasse. Non... il ne subsistait rien de ce côté « belle du Sud », la vie avare et étriquée du ranch Mayers avait tout effacé.

Peggy regarda la vieille dame, de l'autre côté de la table. Une envie incontrôlable et perverse la poussait à parler, bien qu'elle sût qu'un tel aveu pouvait lui coûter la vie. Mais cela brûlait en elle comme un feu, elle avait envie de dire : « Je sais qui vous êtes... », comme un joueur d'échecs, au terme d'une partie, annonce : « Mat en deux coups. »

Elle avait gagné la partie, elle, Peggy Sue Fairway, elle avait le droit de prononcer la formule magique.

Depuis un moment la vieille dame la fixait, ses mains tordues par les rhumatismes posées sur les accoudoirs de son fauteuil d'osier. Elle semblait attendre. « Elle sait, pensa Peggy. Elle a lu dans mes yeux que j'avais deviné. Elle savait que cela arriverait un jour. Et sans doute s'y est-elle préparée toute sa vie ? »

— Madame, dit-elle d'une voix qu'elle voulait ferme. Je sais tout... Vous êtes Kitty Doyle...

Julie Mayers écarquilla les yeux, ouvrit la bouche, comme si la stupeur venait de la frapper à l'estomac, puis ses traits se durcirent, et c'est avec colère qu'elle répliqua :

— Vous êtes complètement folle, ma pauvre enfant ! Je suis Julie Cocklin, la femme de Justus Cocklin, le banquier de Moshney City ; celui qu'on a accusé d'avoir détourné la prime des assurances. Mayers est mon nom de jeune fille...

12

— Mon mari est mort dix ans après le cambriolage de la banque de Moshney, dit lentement Julie Mayers. Et on pourrait prétendre, sans beaucoup exagérer, qu'il a été tué par Kitty et Dum... Pendant les dix années qui ont suivi la mise à sac on l'a partout traité de banquier véreux. Le trésor introuvable de la maison Hellsander lui a causé un tort immense. Beaucoup de journalistes l'ont accusé d'avoir inventé de toutes pièces ces sacs de billets soi-disant dérobés dans son coffre. On a prétendu qu'il avait roulé la compagnie d'assurances en beauté, qu'il était encore plus voleur que les voleurs que la police venait d'abattre.

Elle eut une crispation du visage. Ses longues mains déformées par l'arthrose se crispaient sur les accoudoirs du fauteuil d'osier.

— Vous embêtez maman ! s'écria Bertha. Elle n'aime pas parler de ces choses-là, ça lui fait de la peine, allez-vous-en !

— Laisse ! soupira la vieille dame. Je ne veux pas que cette demoiselle sorte d'ici la cervelle remplie de niaiseries, et qu'elle aille raconter des fables à dormir debout aux journalistes. Je ne veux pas que la télévision vienne m'assiéger en m'accusant d'être Kitty Doyle. Ce serait un comble ! La presse nous a déjà assez fait de mal.

Elle se pencha, cherchant ses mots. L'attaque de Peggy l'avait décontenancée, la forçant à revivre un passé qu'elle exécrait.

— Justus était un homme honnête, dit-elle. Contrairement à ce qu'on a raconté. Et s'il était au bord de la faillite, c'est justement parce qu'il refusait de se laisser entraîner dans les magouilles spéculatives qui ont fait la fortune de ses concurrents. Le contenu du coffre représentait toutes ses liquidités, et quand Kitty et Dum l'ont dévalisé ce jour-là, ils l'ont saigné à mort. Il a mis dix ans à en mourir... Dix ans passés à monter des petites affaires qui périlclitaient dès que sa

« réputation » revenait à la surface. J'étais enceinte au moment du cambriolage. La contrariété, le chagrin, la peur de l'avenir m'ont fait accoucher avant terme... et ma pauvre Bertha en a souffert, comme vous pouvez le constater.

— Ne t'inquiète pas maman, protesta l'idiot. Je vais bien, je t'assure. Je n'ai pas mal du tout.

Et elle se précipita vers sa mère pour la serrer dans ses bras. Julie Mayers eut un sourire triste et la repoussa doucement.

— Les photos, dit-elle. Va chercher la boîte à photos.

Bertha s'éclipsa.

— Pour brouiller les pistes, murmura Julie Mayers. J'ai longtemps prétendu que Bertha était ma nièce. J'en ai honte, c'était une faiblesse... et qui n'a servi à rien.

Bertha réapparut, elle tenait un coffret de laque noire, constellé d'éraflures, qu'elle posa sur la table.

— Tenez, dit la vieille dame en lançant un regard fatigué à Peggy. Approchez si vous voulez des preuves. Fouillez dans cette boîte...

Peggy se sentit forcée d'obéir. Le coffret contenait des coupures de journal jaunies par le temps. Des photos légendées par un chroniqueur local y présentaient *Justus Cocklin, le directeur de la nouvelle banque de Moshney City, et Julie sa charmante épouse.*

La femme qui figurait sur ces clichés était bien Julie Mayers, une Julie Mayers plus jeune de quarante-six années. On n'avait aucun mal à reconnaître son visage en lame de couteau, ses yeux à fleur de tête et sa petite bouche pincée qui semblait n'avoir aucune aptitude pour le sourire.

— C'est un papier du journal de Moshney, expliqua la vieille femme. Publié juste après l'inauguration de la banque. Mon Dieu ! J'étais toute jeune... et Justus avait à peine dix ans de plus que moi. Il se croyait pourtant très âgé et plein d'expérience. Il ne voulait pas travailler dans une grande ville à cause des magouilles. Il préférait l'honnêteté des villages où tout le monde connaît tout le monde. Comme il était naïf, s'il avait pu prévoir ce qui allait arriver...

Peggy effleura quelques photos aux bords dentelés. Julie et son bébé... Justus Cocklin amaigri, les yeux tristes, aidant Bertha à faire ses premiers pas.

— On ne s'est pas rendu compte tout de suite, pour Bertha, dit sourdement Julie Mayers. Ce n'est qu'au fur et à mesure. De toute manière on n'avait plus assez d'argent pour consulter un spécialiste... À l'époque Justus travaillait comme gardien de nuit dans un entrepôt des docks. Mais ce travail-là aussi, il l'a perdu, dès que quelqu'un s'est rappelé qui il « était ». Son patron craignait qu'il ne se livre à un quelconque trafic avec les marchandises entreposées. J'ai hérité cette maison de ma mère. Elle ne valait plus rien parce que entre-temps Moshney City était devenue une ville fantôme. Quand Justus est mort, nous sommes revenues ici, nous n'avions nulle part où aller, pas d'argent. C'était la seule solution qui s'offrait à nous.

Peggy referma le coffret. Elle avait honte et n'osait plus regarder la vieille femme en face.

— Alors... Tolokine ? hasarda-t-elle.

— Tolokine n'est qu'un vagabond, un traîne-patin un peu mythomane. Je le déteste, parce que, à une époque, après que sa femme l'a abandonné, il a commencé à tourner autour de Bertha... Ce vieux bouc ! Il essayait de l'attirer dans la maison, de la tripoter. Je l'ai prévenu que s'il touchait à ma petite fille j'irais là-bas lui faire sauter la cervelle à coup de fusil. Depuis nous ne nous fréquentons plus guère.

Bertha versa le café bouillant dans les quarts de métal. Julie Mayers eut un geste vague, comme pour effacer les souvenirs qu'elle venait d'évoquer.

— Ne parlons plus de ça, dit-elle, c'est si loin. Excusez-moi de m'être épanchée comme une concierge en mal de confidences, mais je ne tenais pas à être prise pour Kitty Doyle, surtout pas ! Cette femme nous a fait trop de mal.

Elle eut un sourire amer qui fit se friper ses joues.

— Je suppose que c'est l'atmosphère de cette fichue maison qui vous a conduit à bâtir ce conte à dormir debout ? dit-elle. Depuis que vous êtes là-bas, vous vous excitez tous l'esprit sur cette vieille histoire, vous essayez de la résoudre, de trouver un nouvel angle d'attaque. Tolokine aime ça, ça fait de lui une

vedette. Il a l'impression d'être une sorte de grand prêtre dont on sollicite les oracles.

Elle tendit la main pour saisir sa tasse, parut tout à coup se rappeler quelque chose, et demanda :

— Mais que faisiez-vous dehors par ce temps ?

Peggy sursauta. Elle avait failli oublier !

— Il y a eu un meurtre à la maison Hellsander, madame, murmura-t-elle. La jeune femme brune qui était avec moi, June, on l'a assassinée.

Le visage de Julie Mayers se contracta vilainement, et Bertha porta les deux mains à son visage pour étouffer un cri rauque.

— Et vous osez venir ici ! hurla la vieille dame d'une voix détimbrée. Au risque d'amener l'assassin chez moi ! Vous êtes folle ! Vous êtes folle et mauvaise ! Vous pensez peut-être que je n'ai pas assez souffert ?

Elle suffoquait, se débattait gauchement entre les bras de son fauteuil. Bertha se jeta sur Peggy, l'empoignant par sa chemise. Elle était plus grande et plus forte que la romancière, et n'eut aucun mal à la repousser vers la porte.

— Vous faites du mal à ma mère ! glapissait-elle, fichez le camp ! On ne veut plus de vous, retournez chez les bandits et débrouillez-vous avec eux ! Ici, on est des honnêtes gens !

Avant que Peggy ait pu réagir, Bertha avait ouvert la porte et jeté l'intruse sur la véranda, au milieu d'une flaque de pluie. Le battant se referma tandis qu'on donnait deux tours de clef dans la serrure.

Peggy se redressa en grimaçant. Elle s'était fait très mal en tombant. Prise d'une subite colère, elle se jeta sur la porte et la frappa de ses deux poings.

— Vous ne pouvez pas me mettre dehors ! hurla-t-elle. Il y a un assassin à la maison Hellsander...

La fenêtre s'ouvrit, c'était Bertha, elle braquait la vieille winchester sur la tête de Peggy.

— Fichez le camp ! répéta-t-elle. On n'a rien à voir avec ces sales histoires ! Ça ne nous regarde pas. Partez ou je vous tire dessus... Je sais très bien viser, j'ai déjà tué un coyote, une fois.

Peggy sentit qu'elle n'hésiterait pas à le faire. Elle s'éloigna à reculons. Dès qu'elle eut quitté la véranda, la pluie recommença

à tremper ses vêtements. Elle se dépêcha de traverser le jardin, s'attendant à tout moment à recevoir une balle dans la poitrine. Elle se mit à courir sur la route, à la recherche d'un abri qui n'existait pas. L'obscurité lui faisait peur et elle croyait distinguer des silhouettes menaçantes tout autour d'elle, à travers le rideau bruissant de l'averse. Elle ne pouvait pas rester là, au bord du chemin, à attendre que la trombe l'emporte. Sa seule chance de survivre était de convaincre Tolokine de l'héberger, mais le vieux fou accepterait-il seulement de lui ouvrir ?

Elle marcha vers la maison Hellsander, les bras croisés sur la poitrine. Lorsqu'elle atteignit le jardin, elle se précipita vers le bungalow et frappa contre la porte. De l'autre côté du battant, le chien gris se mit à aboyer.

— Monsieur Tolokine ! cria-t-elle dans un sursaut désespéré. Venez à mon secours ! Sauvez-moi !

— Non ! dit le vieillard de l'autre côté du battant hermétiquement clos. C'est des histoires de fantômes, j'veux pas intervenir là-dedans, débrouillez-vous toute seule !

À cet instant un bruit d'éboulement retentit derrière Peggy, en provenance du hall. On eût dit que quelqu'un menait là des travaux de terrassement. La jeune femme se rapprocha de l'escalier. Écartant les cheveux ruisselants qui lui couvraient le visage, elle vit, à la faveur d'un éclair, Ken debout dans le grand vestibule, une pioche brandie au-dessus de la tête. Il avait le torse luisant de sueur ou de pluie, et travaillait comme un forcené à casser le pied des colonnes plantées tout autour du vestibule.

Peggy poussa un cri sourd que le vacarme de l'averse masqua heureusement. Vérifiant l'hypothèse émise par June, Ken avait entrepris d'ouvrir méthodiquement à coups de pioche le fût des colonnes qu'il estimait vides. Son travail d'éventration n'avait rien donné. Des gravats jonchaient les dalles, partout où il avait attaqué le marbre de la pointe de son outil. Cinq piliers étaient fendus, révélant la cavité qu'abritaient leurs flancs, mais aucun d'eux ne contenait de trésor. Ken s'acharnait sur le sixième, ahanant comme un bûcheron sur la coupe. Des éclats de marbre

lui avaient entaillé la poitrine, et il saignait de plusieurs coupures, ce qui ne faisait qu'accentuer son aspect menaçant.

Peggy aurait voulu lui crier qu'il était fou, qu'il allait provoquer l'effondrement de la voûte avec toutes ces vibrations. Le jeune homme poussa un grognement de dépit en abattant sa pioche. Cette fois encore, le pilier ne contenait rien. À la même seconde, il sentit la présence de Peggy et se tourna vers elle. Son visage égaré, barbouillé du sang des coupures, était effrayant à voir. La jeune femme comprit aussitôt qu'elle avait devant elle l'assassin de June. Ken l'avait tuée parce qu'il avait cru à la théorie des piliers creux, et qu'il voulait le trésor pour lui seul. Il avait assassiné June pour rien... Et cette déception n'avait fait qu'aggraver sa folie.

Le jeune homme se redressa, les mains toujours serrées sur le manche de la pioche. Peggy s'insulta intérieurement. Qu'attendait-elle pour se mettre à courir ? Qu'il lui plante l'outil dans la poitrine ou dans la tête ? Mais elle était à bout de forces, la course sous la pluie l'avait épuisée et ses jambes la soutenaient à peine. Si seulement Tolokine avait accepté d'ouvrir sa porte !

Elle recula, piétinant dans la boue. Ken fit un pas en avant. La bouche ouverte, il semblait en proie à la confusion, comme sous l'influence d'une drogue.

« Cours ! pensa-t-elle, cours donc ! »

Ken dit quelque chose qu'elle ne comprit pas à cause du martèlement de l'averse. Et soudain, alors qu'elle se croyait perdue, elle distingua une ombre dans le dos du garçon. Quelqu'un s'approchait de lui à son insu, une planche brandie. C'était Andy ! Il se déplaçait vite sur ses pieds nus. Il frappa Ken de toutes ses forces alors qu'un éclair embrasait le ciel. Ken tomba en avant, comme une masse, et son front sonna affreusement sur l'arête d'une marche. Peggy frissonna, certaine qu'il venait de se fracasser le crâne. Andy s'agenouilla. Il n'avait pas lâché la planche. C'était une épaisse latte de parquet en teck imputrescible, de ce bois dont on faisait jadis la coque des navires.

— J'ai tapé trop fort, constata-t-il. Je crois qu'il est mort...

— C'est... C'est lui qui a tué June ! bredouilla Peggy en s'avançant.

Ses dents claquaient avec une telle frénésie qu'elle dut répéter.

— Il allait nous faire dégringoler la baraque sur la tête, grogna Andy. Il fallait l'arrêter... Je ne sais pas ce qui lui a pris.

— Il croyait que le trésor était dans les piliers, expliqua Peggy. C'était l'avant-dernière théorie de June. Il l'espionnait... Il enregistrait tout ce qu'elle disait avec son petit magnétophone.

Elle grelottait de peur et de froid. Andy jeta la planche sur le sol et la prit par le bras avec une grande douceur.

— Montons là-haut, proposa-t-il. J'ai du bourbon dans ma chambre... Bordel ! Il me faut un remontant ! Tu as vu ? J'ai tué ce type... Merde ! Il ne m'avait rien fait. Ça va faire des histoires à n'en plus finir, les flics et tout ça...

— C'était un accident, coupa Peggy. Il fallait l'arrêter. Tu m'as sans doute sauvé la vie. Je crois qu'il se préparait à m'attaquer...

Ils grimpèrent au premier étage, Andy soutenant Peggy. La jeune femme se laissa entraîner dans la chambre du garçon. Elle n'avait plus ni force ni volonté. Elle tomba sur le lit de camp. Andy ouvrit son sac de marin pour en sortir une bouteille de rye.

Il en dévissa le bouchon et but au goulot avant de tendre le flacon à sa compagne. La jeune femme l'imita. Très vite, elle eut l'impression qu'une bouffée de fièvre s'emparait d'elle. Ils demeurèrent cinq ou six minutes silencieux, se repassant la bouteille, tels des nageurs qui viennent d'échapper à la noyade. Ils se taisaient instinctivement, comme si un flic allait soudain sortir du mur pour leur annoncer que tout ce qu'ils auraient l'imprudence de déclarer pourrait être retenu contre eux. Andy recommença à parler de Ken, qu'il avait toujours trouvé bizarre, un peu dingue en vérité avec ses pratiques zen et sa méditation transcendante. Quand on y réfléchissait deux secondes, il n'était pas étonnant que le climat de la maison Hellsander ait fini par le faire déjanter, n'est-ce pas ?

— C'est à cause de cette histoire de trésor, grogna Andy. Ce pauvre type en a perdu la boule... Mais aussi, June en parlait toute la journée. Même moi, ça a fini par m'intéresser cette histoire de magot caché... et pourtant Dieu sait si je me fiche pas mal de Kitty et de Dum !

Peggy l'écoutait à peine. L'alcool lui retournait l'estomac. Elle réalisa que, si elle ne se décidait pas à bouger, elle allait vomir là, sur ses genoux.

— Tout à l'heure, murmura Andy, tu as dit « l'avant-dernière théorie de June... », c'est donc qu'elle en avait une autre. C'était quoi, par curiosité ?

Peggy se leva en titubant, l'estomac noué par la nausée. Comme elle essayait de rétablir son équilibre, elle bouscula le sac de marin d'Andy qui se renversa sur le sol, éparpillant son contenu. Les cassettes roulèrent à ses pieds. Les cassettes de Ken... Elle les reconnut à leurs grands numéros inscrits au crayon feutre sur le dos des boîtiers de plastique. Que faisaient les enregistrements de Ken dans le sac d'Andy ? Ken n'avait pu les lui prêter... ou s'il l'avait fait cela signifiait qu'ils étaient tous deux... complices ?

Sans prendre le temps de réfléchir davantage, elle traversa la chambre d'un bond et se rua dans le couloir. Complices... — Complices... Le mot hurlait dans sa tête tandis qu'elle se précipitait vers le grand escalier. Tout à l'heure Andy n'avait pas essayé de la sauver, il n'avait fait qu'éliminer un partenaire gênant qui avait eu la maladresse de se faire surprendre. Elle hurla, espérant que Tolokine ouvrirait sa porte et lancerait son chien sur Andy.

Elle avait atteint le rez-de-chaussée et se préparait à bondir dans le jardin quand on lui saisit les bras pour la tirer violemment en arrière.

— J'avais dit à Ken que tu reviendrais ! lança Andy. Tu ne pouvais pas rester bien longtemps sous cette pluie, mais il n'a pas voulu m'écouter, il s'hypnotisait sur cette histoire de piliers !

Peggy essaya de se débattre, mais Andy la tenait fermement. Ses doigts s'enfonçaient dans sa chair, lui faisant mal à hurler.

— Tolokine ! supplia-t-elle. Aidez-moi, je vous en supplie !

— T'excite pas ! ricana Andy. Ce vieux dingue est trop trouillard pour te porter secours. Tu vas venir avec moi... On va visiter la maison et tu me guideras. Tu vas me raconter tout ce que t'a dit ta copine June.

Peggy se tordit entre ses mains, mais il était beaucoup plus fort qu'elle et elle n'avait aucune chance de lui échapper. Elle tomba à genoux, il ne ralentit pas et la tira sur le sol, lui faisant franchir contre son gré l'obstacle des marches dont les arêtes lui meurtrirent les côtes et les seins. Puis il la projeta sur les dalles du hall. Elle tenta une dernière fois de se relever pour lui faire face, mais Andy la frappa sur la bouche, et elle sentit la chair de ses lèvres éclater sous la force du coup. Le goût du sang lui poissa la langue.

— Tu vas arrêter ton cinéma ! hurla le jeune homme. On va monter là-haut, là où ta copine fouinait, et tu vas me montrer ce qu'elle cherchait. Elle t'en a parlé, j'en suis sûr... Ken a enregistré le début de votre conversation, avant que tu l'entraînes sur la route, hors de portée. J'ai bien vu qu'elle regardait des plans, à ce moment-là...

Il lui lançait des bourrades dans le ventre, les flancs et la poitrine pour la contraindre à grimper les marches. Ils avaient atteint le palier. Peggy commença à reculer le long du corridor. Le sang coulait de son nez tuméfié et de son menton. Tout le devant de sa chemise était rouge.

Andy alluma une grosse lampe électrique qu'il tint brandie à la hauteur de son épaule, comme les policiers. Au moment d'entrer dans la salle de bal, Peggy faillit trébucher sur le corps de June.

— Elle t'a parlé ! hurla de nouveau Andy. Quand vous étiez toutes les deux sur la route. Elle t'a dit ce qu'elle avait trouvé. Qu'est-ce que c'était ?

— Vous l'avez tuée ! sanglota Peggy dont les nerfs cédaient. Toi et Ken... vous lui avez volé le plan... Tu le sais aussi bien que moi, pourquoi est-ce que tu me poses ces questions ?

Andy leva les sourcils dans une mimique d'incompréhension.

— Qu'est-ce que tu racontes ? grogna-t-il. Je n'ai pas tué June, je n'ai volé aucun plan... et Ken non plus. Tu perds la

boule ou quoi ? June, tu sais bien que c'est *toi* qui l'as tuée... pour lui piquer le magot.

Peggy secoua la tête, mais elle dut cesser, car ce mouvement lui faisait mal. Andy la dévisageait d'un air chafouin.

— Je ne l'ai pas tuée ! gémit-elle.

— Me raconte pas ça, s'impacienta Andy. Je sais bien que ce n'est pas moi... ce n'est pas Ken non plus, il n'en avait pas les tripes. *Ne reste plus que toi*. Est-ce que tu serais dingue au point de ne même pas t'en être rendu compte ? Bon sang ! Est-ce que tu serais une de ces saletés de psychos à la noix ?

Il la repoussa avec une sorte d'étrange dégoût, comme s'il venait de la découvrir atteinte d'une maladie contagieuse.

— J'm'en fiche que tu l'aies butée, grogna-t-il. Peut-être que t'as fait ça parce que t'étais jalouse d'elle ? Oui, c'est ça. Tu l'enviais. Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Elle était plus jolie et plus futée que toi, c'est des trucs qu'on ne se pardonne pas entre filles.

— Je n'ai rien fait, hoqueta Peggy. Je ne suis pas folle. C'est toi l'assassin !

— Moi ! s'exclama le garçon. Bon sang ! J'étais venu ici pour les 1 000 dollars du stage anti-cafards, rien de plus. Avec l'espoir d'une semaine aux frais de la princesse. C'est toi, June et ce cinglé de Tolokine qui avez piqué ma curiosité... À force d'entendre parler du trésor j'ai commencé à y penser le soir, avant de m'endormir. Puis j'ai découvert que ce taré de Ken espionnait vos conversations... Par hasard, en voulant lui emprunter une cassette planante à écouter en fumant un joint. On s'est « associés », oh ! un peu, pas beaucoup, juste le temps de mener notre enquête... Il croyait dur comme fer à l'hypothèse des colonnes, pas moi. Si je ne l'avais pas arrêté, il aurait démoli tous les piliers, les uns après les autres. Mais June, je n'y ai pas touché. C'est toi, pauvre cinglée, qui lui as réglé son compte, quand tu as compris que cette fois elle touchait au but. *C'est toi...*

Peggy se boucha les oreilles. Est-ce qu'il essayait de la rendre folle ou est-ce qu'il était lui-même fou au point de croire qu'il pouvait nier son crime en l'attribuant à quelqu'un d'autre ?

Andy se rapprocha d'elle ; d'une voix plus calme, de celle qu'on emploie pour parler aux demeurés, il chuchota :

— Dis-moi ce qu'elle avait trouvé ou je vais te faire très mal.

Il leva le poing. Peggy se protégea le visage.

— Un mur ! lança-t-elle. Un mur qui n'était pas comme les autres...

— Pas comme les autres ? Où ça ? Ici ?

— Sûrement...

Il la regardait, avide d'en savoir plus. Elle ne comprenait toujours pas pourquoi il refusait d'admettre le meurtre de June. Quant à la cachette, il semblait vraiment n'être au courant de rien alors que les plans d'architecte auraient dû depuis longtemps lui fournir la solution du problème. June n'avait-elle pas coché en rouge l'emplacement supposé du trésor ?

— Bouge ! commanda Andy en expédiant une bourrade à Peggy. On va faire le tour de la salle.

Puis il se baissa pour ramasser quelque chose, et Peggy vit que c'était une pioche. Ils firent le tour de l'immense pièce. La torche n'était pas assez puissante pour éclairer la totalité des lieux, et ils devaient progresser avec beaucoup de prudence pour ne pas poser le pied dans un trou du plancher. De la mousse et des plantes grimpantes recouvraient les murs. Il ne fallut pas très longtemps à Peggy pour localiser l'endroit dont avait parlé la grande fille brune. C'était une étroite portion de briques mal alignées, un peu ventrue. La jeune femme plissa les yeux. Ça n'allait pas... Ce mur ne pouvait pas avoir été construit par Dum durant l'attaque comme le prétendait June. Les flics l'auraient tout de suite repéré lorsqu'ils avaient sondé la villa. Il était trop différent... comme bâti par un amateur qui se serait improvisé maçon, même les Mexicains entrés en fraude ne travaillaient pas aussi mal. Elle n'eut pas le temps de formuler ses réflexions. Andy avait lui aussi repéré l'endroit.

D'un coup de poing il écarta Peggy qui le gênait et abattit sa pioche sur la paroi. Il frappait fort, et les briques, mal scellées, s'émiettèrent sans opposer de résistance. Très vite, un orifice se forma. Et dans cet orifice apparut une main. Racornie. Sèche comme un vieux cuir. Une main de cadavre.

— Bordel ! siffla Andy. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est Mabel, ma femme, dit la voix de Tolokine derrière eux.

13

Le voyou s'était figé. La torche posée sur le parquet n'était pas dirigée dans la bonne direction, elle l'éblouissait et le forçait à plisser les paupières. Tolokine sortit de l'obscurité pour venir à la rencontre de la lumière. Ses mains arthritiques se crispaient sur la vieille winchester qu'il avait sortie de la vitrine d'exposition du hall. Le canon rouillé de l'arme tremblait un peu. Non pas comme si le concierge avait peur, mais parce que la carabine était désormais trop lourde pour lui. Andy fit entendre un petit ricanement. Ses doigts étaient toujours serrés sur la pioche.

— Laisse tomber, grand-père, dit-il. À ta place je ne me servais pas de ce fusil. Il est aussi vieux que toi, il va te péter à la figure quand tu appuieras sur la détente.

— Peut-être bien, fit Tolokine, mais je ne peux plus vous laisser partir. Vous savez maintenant. C'est comme June, elle était trop curieuse. J'ai essayé de lui faire peur en parlant des fantômes, mais elle s'en fichait bien. Les jeunes de maintenant ça n'a plus peur des fantômes... Ça ne m'a pas fait plaisir de la tuer, oh ! non, mais elle commençait à gratter le mur... Elle avait amené une pioche. Je ne voulais pas qu'elle trouve le corps de Mabel.

— Ta bonne femme on s'en fout ! coupa Andy. Ce qui nous intéresse, c'est le trésor.

Tolokine écarquilla les yeux, comme s'il sortait d'un rêve.

— Mais il n'y a jamais eu de trésor, dit-il. Et s'il y a eu de l'argent, un jour, les flics se le sont partagé. Le trésor, c'est juste des histoires que Gus Bodine me demandait de raconter aux touristes, pour les appâter... Est-ce que vous seriez aussi cons que des touristes ?

Andy se raidit et leva la pioche à demi. Ses mâchoires se contractaient sous l'effet de la fureur et il était devenu très pâle.

— Baisse ce fusil, le vieux, gronda-t-il. S'il n'y a pas de trésor on va se casser. Ta bonne femme on n'en a rien à foutre. Que tu l'aies bousillée, ça ne nous regarde pas.

Mais Tolokine secoua la tête comme s'il s'excusait.

— Non, dit-il, je ne peux pas vous laisser partir. Vous savez. Vous parleriez, les jeunes ça ne sait pas tenir sa langue... Je vais vous tuer et je vous mettrai à côté d'elle. Il y a encore des briques et du ciment. Je dirai au gars des produits chimiques que vous êtes tous partis ensemble, les filles et les gars, pour faire une virée dans les casinos, de l'autre côté de la frontière.

Andy s'agita. Il se rapprochait insensiblement de la lampe dont le halo s'était mis à vaciller.

— Tolokine ! cria le voyou. Ne fais pas l'imbécile, tu ne vas pas tirer !

— Bien sûr que si ! confirma le concierge. Ça m'embête à cause de la petite demoiselle, mais je vais le faire. Et cette carabine n'explosera pas, je la graisse chaque semaine.

— Vieux cinglé ! rugit Andy en plongeant en avant, la pioche levée.

À la même seconde, il donna un coup de pied dans la torche et se jeta de côté, bousculant Peggy qui tomba en arrière. Les épaules et la tête de la jeune femme heurtèrent le mur de brique tandis que trois coups de feu éclataient dans un jaillissement de flammes rouges. Elle entendit Andy hurler de douleur, puis le plancher vibra sous la chute d'un corps. « Maintenant ça va être mon tour », pensa-t-elle. La seconde d'après elle perdit connaissance.

Quand elle ouvrit les yeux, il faisait de nouveau jour et il ne pleuvait plus. L'ouragan s'était éloigné, tournant le dos au désert. La lumière du soleil filtrait à travers les interstices des tuiles, découpant des lignes dorées dans la pénombre. La poussière dansait dans ces stries, comme un essaim d'insectes veloutés. Peggy essaya de bouger. Elle avait mal à la tête et quelque chose de gluant avait coulé dans son cou.

Tolokine la regardait, assis sur un tas de briques, la winchester posée en travers des genoux. Il paraissait las, à bout de forces.

— J'ai pas pu vous faire de mal, marmonna-t-il. Vous, vous étiez gentille avec moi, pas comme les autres. J'ai bien vu que mes histoires vous plaisaient, et que vous vous fichiez du trésor.

— C'est vrai, admit Peggy en se redressant sur un coude. L'argent ne m'intéressait pas. Seulement la légende... La légende...

Elle n'avait pas rêvé. Le cadavre de June était toujours là, près de celui d'Andy qui reposait sur le ventre. Le voyou s'était effondré sans même lâcher la pioche qu'il brandissait toujours au-dessus de sa tête, comme s'il s'apprêtait à creuser un trou dans le parquet.

— Il a eu tort de me prendre pour un vieux débris, ricana Tolokine. J'ai toujours été très bon tireur. J'ai travaillé dans un entrepôt de farine dans ma jeunesse, on m'avait donné une petite 22 pour faire des cartons sur les rats, je n'en manquais pas un, même dans le noir. Je les repérais au bruit. Et celui-là, il était vraiment gros pour un rat, je ne pouvais pas le louper.

Il toussa. Peggy n'osait pas tourner la tête de peur d'apercevoir la main momifiée sortant du mur.

— J'ai pas eu le cœur de vous tuer, répéta le concierge. Je suis trop vieux pour la haine, c'est au-dessus de mes moyens. Mabel, elle, elle me rendait fou. Elle était descendue du car, pour la visite, et elle n'avait pas cessé de me regarder pendant qu'on faisait le tour de la maison. Ensuite elle est revenue à plusieurs reprises... sans jamais me parler. J'ai déjà dû vous raconter tout ça, mais ça me fait du bien de radoter. C'est tout le plaisir qui me reste. Mabel, elle m'écoutait, et au moment de partir, au lieu de me donner un pourboire, elle me serrait la main en me regardant droit dans les yeux. Elle avait les mains douces, la garce. Et elle laissait longtemps ses doigts dans les miens...

Il toussa encore. Peggy vit qu'il ne s'était pas changé et que sa chemise détrempée par l'averse pendait sur lui.

— Un matin je l'ai vue débarquer, avec sa valise. Elle était venue en stop, avec un routier. Elle s'est arrêtée à l'entrée du jardin et elle m'a regardé droit dans les yeux. Je suis resté tout con, avec ma cafetière à bout de bras. Elle me l'a enlevée des mains, doucement, et elle a dit : « Maintenant c'est moi qui

m'en occuperai », c'est tout. Et ça a été comme si elle avait toujours vécu là.

Peggy explora du bout des doigts sa nuque douloureuse. Ce n'était rien qu'une mauvaise coupure qui avait beaucoup saigné. À cause de la carabine, elle n'osait pas se lever. Elle avait l'impression que Tolokine parlerait jusqu'à la nuit. Il avait le regard fixe, comme s'il voyait à travers elle. Mais c'était peut-être le mur qu'il fixait. Ou plus exactement la main sortant du mur.

— Je l'appelais ma femme, dit-il, mais on n'était pas mariés, non. Longtemps j'ai cru qu'elle m'aimait parce que je racontais bien l'histoire de Kitty et Dum, qu'elle voyait en moi une espèce d'acteur... d'homme de théâtre ou de poète. Je ne sais pas. C'était l'époque des beatniks, des poètes vagabonds. Je m'imaginais leur ressembler. J'étais bête. Naïf comme un veau qui tête. Mabel se fichait pas mal de mes histoires... Ce qui l'intéressait réellement, c'était le trésor. Elle avait fini par se mettre dans la cervelle que j'en savais plus que quiconque à ce propos, et que si quelqu'un était capable de dénicher ce foutu magot, c'était bien moi ! La poésie... les belles tirades... l'histoire de Kitty, elle s'en moquait comme de sa première paire de bas.

Il reprit sa respiration et se passa la langue sur les lèvres. Il avait la bouche sèche et craquelée comme un homme qui a la fièvre. Peggy était persuadée qu'il avait attrapé froid. Les mains du vieil homme couraient nerveusement sur la carabine, tripotant le levier de chargement dont le cuivre brillait davantage que les autres parties métalliques.

— Alors elle a commencé à me tarabuster, dit-il. Elle me répétait : « Cherche, tu dois bien avoir une idée ! » Alors je faisais semblant de chercher, de dresser des plans, de creuser des trous. Je gagnais du temps. Ça a duré des années. J'entretenais ses espoirs... Et puis un jour elle a compris que je ne savais rien, que je la faisais lanterner, et elle a bouclé sa valise, pour repartir comme elle était venue. Vous comprenez : *elle n'était venue que pour ça !* Elle avait parié sur moi comme sur un cheval de course... Je n'ai pas pu le supporter. J'avais une pioche à la main, j'étais justement en train de creuser un trou dans le jardin pour faire semblant. Quand elle m'a tourné le dos

après m'avoir dit adieu, je l'ai frappée. C'est parti tout seul. Je pourrais presque dire que c'est mes mains qui ont fait le coup, pas moi, mais on ne me croirait pas, hein ?

Il s'interrompit pour fouiller dans la poche poitrine de sa chemise, la cigarette qu'il y pécha était détrempée. Il la rejeta avec un soupir de lassitude.

— Je ne pouvais pas l'enterrer dans le jardin à cause des coyotes, expliqua-t-il avec une grimace d'excuse. Ce sont des charognards, ils creusent dès qu'ils repèrent une odeur. Je l'ai mise là, dans le mur, à un endroit qui n'était pas fini... Il y avait plein de briques, et des sacs de ciment qui n'avaient pas encore durci. J'ai fait comme j'ai pu, mais je ne suis pas un très bon maçon. Après, je suis allé raconter à Julie Mayers que Mabel était partie avec un routier, un convoyeur de melons. Comme la Mayers ne m'aime pas, je savais que ça lui ferait plaisir et qu'elle ne demanderait qu'à y croire. J'ai pleurniché. Enfin... non. J'ai pleuré vraiment, parce que la vie sans Mabel, c'était vraiment dur, même si ce n'était qu'une garce qui n'appréciait pas ma façon de raconter l'histoire de Kitty et de Dum. J'ai joué au cocu... Et puis, à la même époque, on a fermé le musée à cause du délabrement de la maison. Et du coup je n'ai même plus eu les touristes pour me passer le temps. On m'a payé pour rester, pas beaucoup, mais qu'est-ce que j'aurais fait si j'étais parti, hein ? Gus Bodine est mort, la maison a été rachetée par les marchands d'insecticide. Je ne sais pas pourquoi, on ne m'a rien dit. Peut-être que le terrain leur appartient maintenant, et qu'ils y bâtiront un jour une usine pour fabriquer leurs poisons ? Je ne demandais pas grand-chose : juste qu'on ne découvre le corps de Mabel qu'après ma mort... Je pensais que c'était pas trop réclamer, je me trompais, hein ? Même ça, j'y ai pas eu droit.

Il fut interrompu par une quinte de toux qui n'en finissait pas. Il lui fallut un long moment pour reprendre sa respiration.

— J'ai dit que j'allais les emmurer, souffla-t-il en désignant les corps, mais je suis trop vieux pour ce travail. C'est fou ce que le poids des briques a pu augmenter en quelques années. J'aurai jamais la force de bâtir un nouveau mur. Alors je vais partir. Sur la route. Comme les beatniks, hein ?

Il eut un rire sec et triste.

— Un vieux beatnik de 70 ans. Il y aura bien quelqu'un pour me ramasser. Ne me dénoncez pas tout de suite, c'est tout ce que je vous demande. Laissez-moi un peu de temps. Une fois la frontière passée, qui ira chercher un vieux bonhomme comme moi au Mexique ?

Il se leva, le fusil posé sur ses cuisses tomba sur le sol avec un bruit qui les fit tous deux tressaillir.

Puis il tourna les talons et s'éloigna sans se retourner. Peggy écouta le bruit de ses vieilles bottes éculées décroître le long du couloir. Quand le silence fut revenu, elle se redressa, luttait contre la nausée, et quitta la lugubre salle en essayant de ne pas regarder les corps.

Lorsqu'elle arriva en haut de l'escalier, elle aperçut Tolokine, sur la route boueuse. Il s'éloignait, les bras ballants, sans même un baluchon. Et le chien gris claudiquait à ses côtés.

14

Elle ne retourna pas dans la maison. Dès qu'elle se retrouva seule, elle descendit s'installer dans le bungalow dont la porte était restée grande ouverte.

Le léger traumatisme qu'elle avait subi en heurtant le mur de brique lui donnait la migraine et des vertiges dès qu'elle bougeait trop. Quand elle eut un peu dormi, elle s'assit dans le jardin. Elle ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre le retour de la camionnette.

Elle se sentait très faible et le silence de la grande maison pesait sur ses épaules dès qu'elle s'avisait de tourner le dos à la bâtisse. Elle essayait de ne pas penser qu'il y avait en ce moment même quatre cadavres entre ses vieux murs. June, Ken, Andy... et Mabel. Elle savait qu'il était inutile de retourner au ranch Mayers pour demander de l'aide. Elle priait simplement pour que les marchands d'insecticide envoient le chauffeur de la navette prendre de leurs nouvelles, c'était bien le moins qu'ils puissent faire après la tempête !

Assise sur la chaise de tôle, elle laissait le soleil la réchauffer. Elle frissonnait toujours, car elle n'avait pas eu le courage de retourner dans sa chambre chercher des vêtements secs. Elle fixait la façade recouverte de plantes grimpantes pour graver cette image dans sa mémoire, car elle savait qu'elle ne reviendrait plus jamais ici. Pour rien au monde. Elle regardait les volets émiettés, les impacts défigurant le marbre, la montagne de ciment pétrifié où les balles avaient creusé des trous qui la faisaient ressembler à une termitière. Elle regardait la pelle dont le tranchant était à jamais enraciné dans cette masse grise, préparée par les ouvriers, et qui, sous l'effet de la chaleur, était devenue dure comme la pierre au cours des cinq heures qu'avait duré l'affrontement.

Dure comme la pierre...

Dure comme...

Elle tressaillit. Les mots qui venaient de traverser son esprit lui en rappelaient d'autres, identiques, entendus en de terribles circonstances il y avait bien longtemps. Les mêmes mots, prononcés par la bouche pâle et tremblante d'un homme en train de mourir.

P'pa...

C'était... C'était en 79, une semaine avant le seizième anniversaire de Peggy. Lorsque la paralysie s'était emparée de P'pa, rayonnant autour de sa colonne vertébrale malade, attaquant ses jambes, son cou. Une agonie interminable et terrible au cours de laquelle tout son corps était peu à peu devenu aussi dur que la pierre. C'était à ce moment que le délire l'avait pris, et qu'il avait commencé à répéter qu'il se changeait en statue. Avant de rendre le dernier souffle il avait dit quelque chose d'étrange, que Peggy n'avait pas cherché à approfondir : « C'est devenu dur comme la pierre... Tu comprends ? Ça a durci tout d'un coup, et voilà... Si j'y avais pensé plus tôt... ma pauvre petite... Mais c'est trop tard maintenant, tu ne m'en veux pas ? J'ai fait ce que j'ai pu... »

Et il était mort.

C'est devenu dur comme la pierre...

Si j'y avais pensé plus tôt...

Depuis quelques secondes ces deux phrases tournaient de plus en plus vite dans la tête de Peggy. À l'époque elle avait cru qu'il faisait allusion à sa maladie, aujourd'hui elle se demandait s'il n'avait pas essayé de lui faire passer un ultime message. Elle se rappelait la stupeur qu'elle avait lue alors dans son regard, et elle avait cru y voir l'inévitable incrédulité qui assaille tout moribond. Mais elle s'était trompée, elle en avait désormais la conviction. Cet étonnement ultime avait été causé par autre chose... par une révélation de dernière minute, ou plutôt : par une illumination.

P'pa avait découvert quelque chose, trente secondes avant de mourir, alors qu'il ne lui restait plus assez de force pour transmettre son secret, et c'était de cela qu'il s'était excusé.

P'pa avait résolu l'énigme de la maison Hellsander.

Elle en avait la certitude. Le voile s'était déchiré, là, à l'instant ultime, et d'un seul coup il avait trouvé la solution.

Peggy se leva et marcha droit sur le tas de ciment pétrifié, ce cône gris plus dur que la pierre au sommet duquel une pelle était fichée depuis quarante-six ans. Elle ne tremblait pas et ses mains étaient sèches. Elle ne ressentait aucune impatience, *elle savait que c'était là*.

P'pa n'avait pu se tromper. Elle escalada le cône durci, referma les mains sur le manche de la pelle et tira, mais l'outil ne bougea pas d'un millimètre. Pour la seconde fois elle pensa à l'épée du roi Arthur plantée dans son rocher, cette épée que tous les paladins essayaient en vain d'arracher de son socle. La pelle était prise dans la masse jusqu'au manche. Tout le monde avait cru que c'était là le travail des ouvriers. Quelle ironie ! C'était à se taper la tête contre les murs ! Depuis quarante-six ans on cherchait à l'intérieur de la maison, alors que, pendant toute la durée du siège, le trésor s'était trouvé sous le nez même des policiers, au pied de la façade.

Peggy ferma à demi les paupières. Elle imaginait Kitty, jetant le butin sur le sol, éventrant deux, trois paquets de ciment à prise rapide, en recouvrant les sacs de billets et aspergeant d'eau cette poudre grise. Elle avait saisi une pelle et mêlé le tout avant de former une sorte de cône parfait au sommet duquel elle avait planté l'outil. Et, tout de suite, le mortier humide avait commencé à durcir sous le soleil du désert. Les premières balles perdues l'avaient traversé de part en part. Les dernières s'étaient aplaties à sa surface. Cela signifiait qu'entre le moment où Kitty et Dum s'étaient enfermés dans la maison et celui où les flics avaient investi le hall le ciment avait eu le temps de devenir tout à fait sec.

Pourquoi Kitty avait-elle eu recours à ce subterfuge ? Sans doute pour gâcher le triomphe des policiers, comme disait June. Peut-être aussi avec l'espoir pervers que seuls les ouvriers découvriraient le pactole, et qu'ils le garderaient pour eux, lui faisant traverser la frontière ?

Un pied de nez. Un ultime pied de nez.

Peggy se mordit la lèvre. Elle était certaine de ne pas se tromper, mais elle devait aller jusqu'au bout. Pour son père, pour P'pa qui méritait de voir confirmer sa dernière théorie.

Elle chercha autour d'elle, dans le fouillis des outils abandonnés. Elle dégagea de la boue une pioche qui paraissait encore solide. Levant gauchement l'instrument au-dessus de sa tête, elle l'abattit. Elle n'avait pas frappé assez fort, et la pointe d'acier oxydée n'entama même pas la pierre grise. Elle dut recommencer, frapper avec plus de vigueur, encore et encore. Peu à peu le cône consentit à s'émietter. Peggy continuait de frapper, s'efforçant de conserver un bon rythme. Des blocs se détachaient, dans lesquels étaient fichées des balles, à la manière de ces insectes que les archéologues retrouvent au cœur des morceaux d'ambre translucide. Au bout d'une heure, elle avait réussi à ouvrir un trou d'une vingtaine de centimètres de diamètre. Il y avait quelque chose au fond de cette cavité. Le cuir durci de ce qui semblait être un sac de golf.

Elle s'interrompit pour boire et manger. Elle avait besoin de reprendre des forces. La sueur collait sa chemise sur son torse. Elle aurait aimé disposer d'un élastique pour ramener sur la nuque ses cheveux qui collaient à son front et ses joues.

Elle travailla trois heures encore avant de parvenir à faire éclater en deux la gangue pétrifiée. Sur le sol, à demi prisonniers de la coquille qui les avait préservés durant presque cinquante années, il y avait deux sacs. Un sac de golf en cuir noir dont toutes les rides étaient incrustées de ciment, et un sac de toile jaune, bourré à craquer, sur lequel on pouvait lire l'inscription :

*Trade Union and Corporative Bank of Moshney City
Justus H. Cocklin Ltd*

Peggy s'agenouilla au milieu des blocs épars et de la poussière grise qui collait à sa peau en sueur.

Elle eut du mal à défaire les lanières de cuir qui fermaient le sac de golf. Il était rempli de liasses vertes bien empilées, tassées comme du duvet au fond d'un polochon. Le butin des douze hold-up. Un petit carnet rose avait été posé sur le dessus des liasses étroitement imbriquées. Un petit carnet à la couverture fuchsia décolorée.

Cette fois les doigts de Peggy se mirent à trembler. Quand elle ouvrit l'agenda dont elle entendit craquer la reliure, elle reconnut l'écriture ronde de Kitty. Le temps avait jauni le mauvais papier des pages, et l'encre qui avait servi à tracer les mots avait pâli au point de s'effacer par endroits, mais on pouvait encore déchiffrer les dernières lignes.

Peggy se redressa, oubliant les sacs, et alla s'asseoir sur la chaise de tôle. Elle resta là un long moment, parfois fixant la route, parfois rouvrant le carnet pour relire l'ultime paragraphe rédigé par Kitty Doyle.

Sa bouche tremblait, mais elle ne voulait pas pleurer.

Quand la sueur eut séché sur sa peau, elle rangea le carnet dans la poche de son jean, puis elle alla mettre de l'ordre sur la pelouse, dispersant les débris de ciment. Enfin elle chargea sur son épaule le sac jaune aux armes de la banque et quitta la propriété pour rejoindre la route. Elle marcha sans se presser jusqu'au ranch Mayers, s'avança jusqu'à la barrière et jeta le sac de l'autre côté, au milieu des melons qui avaient survécu à la tourmente. Puis elle tourna les talons et rentra à la maison Hellsander.

Vers le milieu de l'après-midi, elle vit la camionnette des marchands d'insecticide grossir à l'horizon. Elle prit le sac de golf, le ferma étroitement, et le traîna jusqu'au bord de la route pour attendre la navette. Il était très lourd.

La camionnette mit près d'un siècle pour atteindre la maison. Quand elle s'arrêta enfin devant la grille, le chauffeur se pencha à la portière et lança d'un air gouailleur :

- Alors, l'ouragan a laissé quelques survivants ?
- Moi, dit doucement Peggy. Seulement moi.
- Hé ? s'inquiéta le conducteur. Vous déconnez ?
- Il vaudrait mieux que vous descendiez pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la maison, lui suggéra Peggy. Et n'oubliez pas de grimper à l'étage.

Il obéit, le sourcil froncé, redoutant une mauvaise blague. Peggy le regarda monter les marches et entrer dans le hall à pas prudents. Puis elle l'entendit jurer. Quelques minutes plus tard, il réapparut en courant, décrocha le téléphone du fourgon et se mit à lancer des appels frénétiques.

ÉPILOGUE

Extrait du carnet de Kitty Doyle

... Je le ferai demain, c'est sûr. On ne peut plus continuer comme ça. On finirait par se haïr. Je sens que Dum a peur chaque fois un peu plus. Et la meute se rapproche, comme on dit dans les romans. On ne pourra plus très longtemps passer au travers.

Dum, Dum, mon pauvre Dum, aux grandes oreilles et aux yeux de chien battu, pauvre Dummy. Je le terrifie. Il ne veut pas m'abandonner, mais il voudrait s'arrêter, renoncer, se cacher, trouver enfin une niche pour y dormir sans trembler. Je le vois dans ses yeux. Parfois il parle d'acheter des faux papiers, une petite maison et un garage. Il nous fabrique une vie que je serais incapable de supporter plus d'une semaine. Une petite existence à crédit, où l'on se retient de respirer. Où l'on rétrécit d'une année sur l'autre.

Je ne pourrais pas. Il en souffre, je le sais. Il voudrait décrocher. Quand il conduit, ses mains laissent des taches moites sur le volant, lui qui ne rêvait jadis que d'habiter la tourmente, de vivre au milieu des avalanches... C'est moche un homme avec les mains moites. Il va s'abîmer.

Nous allons nous abîmer, je le sens. Ça ne va plus tarder. Un jour nous commencerons à nous disputer, à nous méfier l'un de l'autre... à nous trahir. Ce sera comme une maladie, et rien ne pourra plus nous guérir. C'est maintenant qu'il faut intervenir, avant qu'il soit trop tard, tant que nous sommes encore un couple. La fièvre l'a quitté, je le sais. Elle est sortie de lui comme ces mauvaises sueurs que les Indiens expulsent dans les huttes à vapeur où ils s'enferment pour transpirer. Je suis toute seule à être encore malade, à aimer ma maladie. Je suis toute seule à vouloir encore chevaucher l'ouragan.

Peut-être qu'il a vieilli ? Qu'il est en train de devenir une grande personne... Un adulte ? Il a marché trop vite, me laissant en arrière. Il a vieilli sept fois plus vite que moi, comme les chiens.

Peut-être qu'il a déjà commencé à me regarder par le mauvais bout de la lorgnette, et que je lui semble maintenant très lointaine et très petite ?

Demain nous attaquerons notre treizième banque. Ce chiffre lui fait terriblement peur.

Je ne dors presque plus. Hier, pour la première fois, j'ai rêvé qu'il me dénonçait, qu'il me livrait à la police pour avoir la vie sauve. J'ai eu honte, j'ai eu peur.

Demain, je siphonnerai le réservoir de la voiture. De manière à ce que nous tombions en panne, sur le chemin du retour. J'ai calculé les distances. La voiture devrait approximativement rouler jusqu'à cette grande maison en construction qui se dresse au bord de la route. Je l'ai étudiée à la jumelle. C'est un endroit magnifique pour soutenir un siège.

J'ai dit à Dum que je voulais que nous mettions nos plus beaux vêtements, comme les cow-boys du petit cirque du Texas : des chemises de soie jaune, des stetsons d'un blanc de neige. Ce sera notre dernière représentation. Ainsi, nous serons ensemble jusqu'au bout.

L'argent je m'en moque, mais je ne veux pas qu'il tombe aux mains des flics. Si je le laissais ici, Dum se douterait de quelque chose. Je le cacherai à la dernière minute, là-bas, j'ai mon idée, et ce sera plus drôle. Une manière de leur tirer la langue une dernière fois. Je vais arrêter d'écrire. Il est minuit. Demain, à cette heure-ci, nous serons morts.

Dum, je t'aime. Kitty.

FIN